This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

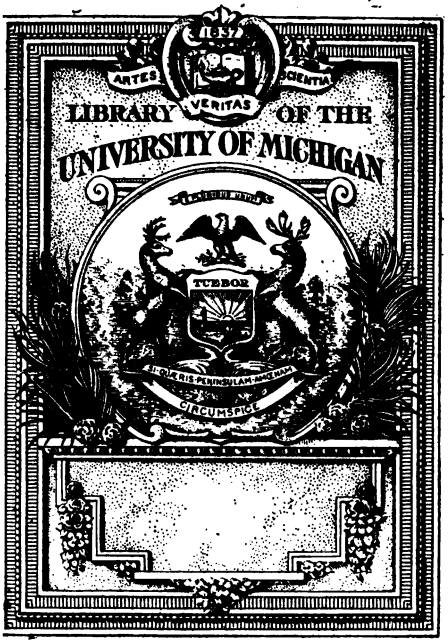
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A LA LITTÉRATURE.

PAR M. D. L. P.

TOME HUITIEME.

NOUVELLE ÉDITION.

A BRUXELLES,
Et se trouve à PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1790.

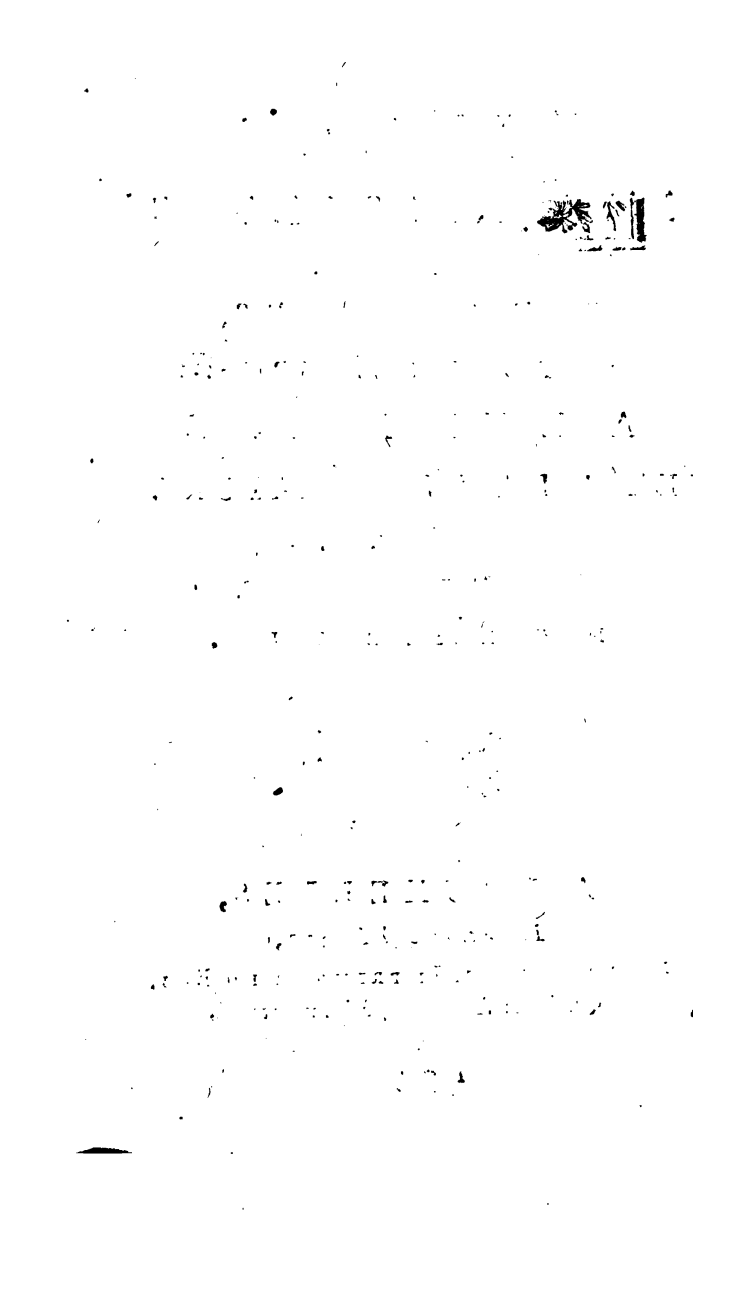


TABLE
DES MATIERES,

Ou des Articles contenus dans ce huitième Volume.

PARTICULARITÉS concernant la conſpiration & la mort du Chevalier de Rohan. 1

Vraie cauſe de la fortune de J. B. Colbert. 28

Particularités ſingulières, concernant la mort de Moncrif. 35

La Reine par haſard. 48

Lettre Gauloiſe. 55

Anecdote Françoiſe. 58

Fait Hiſtorique. 64

Jugement Mémorable. 69

Lettre du Maréchal de Villeroi, *au Cardinal* d'Étrées. 75

Lettres de Saint-Évrémont. 89

Lettre de Ninon *à* Saint-Évremont. 188
Autres Anecdotes, concernant Ninon *de* l'Enclos. 102
Lettre à M. D***, *Secrétaire d'Ambaſſade.* 109
Mort de Wicherly. 142
Anecdote Hiſtorique. 152
Autres Anecdotes Hiſtoriques, concernant le Grand-Viſir Topal-Oſman. 157
Particularités Hiſtoriques & littéraires. 169
L'intrépide Valet Picard. 219
Trait Hiſtorique. 226
Lettre ſingulière, de Henri VIII, *Roi d'Angleterre.* 234
Petites Anecdotes. 254
Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Richard Nash. 286
Suite des Mémoires, de Richard Nash, 302
Lettre de l'Abbé du Buiſſon. 007
Particularités Hiſtoriques, concernant

la Métrie, Médecin François. 312
Scène ſingulières. 317
Preuve ſingulière d'attachement d'un Sujet envers ſon ſouverain. 330
Anecdotes concernant l'origine de la fortune du Maréchal de Tourville. 333
Scène cruelle pour le Roi Louis XI. 345
Anecdotes relatives à une ancienne Proceſſion. 350
Les grands Événemens, Anecdote Hiſtorique. 356
Éclairciſſemens ſur l'hiſtoire de l'infortunée Marquiſe de Ganges. 365
Anecdote Françoiſe. 372
On auroit peur à moins, Anecdote Françoiſe. 378
Anecdote Angloiſe, concernant le Suicide. 385
Le ſoldat heureux. 404
L'intriguante Angloiſe. 408
Que de crimes impunis, Anecdote Angloiſe. 419
Lettre à l'Éditeur. 427

Trait de franchiſe & de bonne amitié, déjà connu. 433
Relation du fameux Duel entre le Lord Bruce *& le Chevalier* Édouart Sackville. 437
Communauté de Filles. 451
Les trois Anneaux. 461
Le Siége de Zurich. 469
La Royauté, Apologue Oriental. 480
Trait de vengeance réfléchi 486
Fragment d'une Lettre attribuée au feu Roi de Pruſſe. 491
Un Bienfait n'eſt jamais perdu. 494
Lettre de Madame Geofrin *à M. de* Voltaire. 500

Fin de la Table.

PARTICULARITÉS

CONCERNANT la conſpiration & la mort du Chevalier de ROHAN, *du Chevalier de* PRÉAULT, *de la Marquiſe de* VILLARS, *& de* VAN DEN ENDE, *tirées d'un Manuſcrit de la Bibliothèque de* SAINTE GÉNEVIÉVE.

VOICI, d'abord, ce que dit *la Hode* * de cette conſpiration, qui in-

* *Hiſtoire de la vie & du règne de* LOUIS XIV. VARRENTRAP, in-4°. *On ſait que* LA HODE *eſt un nom ſuppoſé, ſous lequel s'eſt déguiſé un Père* DE LA MOTTE, *Jéſuite, réfugié en Hollande. Cette Hiſtoire a été continuée par* LA MARTINIÈRE.

quiéta beaucoup plus avant qu'on en eût connoissance, qu'elle ne fit depuis qu'elle eût été découverte :

» En 1674, l'Amiral *Tromp* se fit » voir, tour-à-tour, aux côtes de » *Guyenne* & de *Normandie*. Il ne » cessoit de croiser dans ces mers, & » tous les yeux étoient appliqués à » pénétrer la nature des desseins dont » il pouvoit s'être proposé l'exécution. » On découvrit enfin ce mystère : il » attendoit l'effet d'une conspiration, » qui devoit le rendre maître de *Quil-* » *lebeuf*, ou de *Honfleur*.

» Le Chevalier de *Rohan*, & la » *Trueaumont* en étoient les Chefs. Un » Maître de Pension Hollandois, nom- » mé *François van den Ende*, établi » à *Picpuce*, étoit allé en Hollande » négocier le Traité. Ils devoient livrer » une des deux Places dont on vient » de parler, à condition qu'on leur » donneroit cent mille écus.

» Le Chevalier de *Rohan* * étoit un » des hommes de France le mieux fait, » hardi, mais ſans jugement, & d'un » caractère à s'embarquer, ſans meſu» res & ſans précautions, dans l'affaire » la plus téméraire.

» La *Trueaumont* étoit fils d'un Au» diteur de la Chambre des Comptes » de Rouen. C'étoit un homme de ré» ſolution, d'un eſprit ſouple & adroit » pour le maniement des affaires, éga» lement capable d'une bonne & d'une » mauvaiſe action. Pendant ſa vie, il » avoit tenté la Fortune par toutes » ſortes d'endroits, & s'étoit acquis » auprès des Gens de qualité une con» ſidération qui l'avoit élevé au-deſſus

* Ce même Chevalier de *Rohan*, jouant avec *Louis XIV*, & perdant conſidérablement, avoit compté ſept ou huit cents louis, & vouloit achever le payement en piſtoles d'Eſpagne. Le Roi dit, qu'il falloit de l'or François. Sur quoi le Chevalier de *Rohan* jette les piſtoles par la fenêtre, en diſant : *Puiſque Votre Majeſté n'en veut pas, elles ne ſont bonnes à rien.*

» de sa naissance. Depuis quelques an-
» nées, il s'étoit fort attaché au Che-
» valier de *Rohan*. L'un & l'autre ex-
» trêmement ennuyés du mauvais état
» de leur fortune, que leurs débauches
» & leur déréglement avoient entière-
» rement ruinée, cherchèrent à la ren-
» dre meilleure par toutes les mau-
» vaises ressources que l'extrémité fait
» tenter à ceux qui ne savent plus où
» donner de la tête.

» *Van den Ende*, le Maître de
» Pension, avoit exercé la Médecine à
» *Roterdam*, & y avoit enseigné le
» Latin *. Sur des soupçons violens
» d'irréligion, on lui avoit retiré ses
» Écoliers; &, se trouvant sans em-
» ploi, il étoit venu à Paris. Ce fut à
» lui que le Chevalier de *Rohan* & *la*
» *Trueaumont* s'adressèrent pour faire
» réussir leur projet, dont le but étoit
» de tirer de l'argent des Hollandois.

* *Spinola* l'avoit appris sous lui.

» La Marquiſe de *Villars*, ſoupçon-
» née d'avoir empoiſonné deux de ſes
» maris, parce qu'elle en étoit lâſſe,
» s'étoit donnée au Chevalier de *Préault*,
» neveu de *la Trueaumont*. Elle fut du
» ſecret avec ſon galant.

» *La Trueaumont* devoit s'introduire
» dans *Quillebeuf*, avec quelques Gen-
» tilshommes de Normandie, qu'il eſ-
» péroit de gagner. Il devoit, avec les
» plus déterminés, aller chez le Gou-
» verneur qu'il connoiſſoit, & le poi-
» gnarder avec les principaux Officiers
» de la Garniſon, tandis que les autres
» Complices auroient égorgé les ſol-
» dats des corps-de-garde. Enſuite, par
» des ſignaux convenus, on auroit averti
» la Flotte Hollandoiſe, qui ſe ſeroit
» trouvée au jour marqué ſur la côte.

» Cette conſpiration fut découverte,
» ſoit par Londres, où le Comte de
» *Montérey* avoit ordre de délivrer cent
» mille écus, en divers payemens, au

» Chevalier de *Rohan*, soit par les pa-
» piers pris dans le bagage au combat
» de *Seneff*.

» *Louis XIV*, instruit, envoya à
» Rouen *Brissac*, Major de ses Gardes,
» pour arrêter *la Trueaumont*, qui,
» blessé, mourut le même jour de sa
» plaie, qu'il empoisonna, en la dé-
» chirant avec les dents. Le Chevalier
» & les autres Complices furent em-
» prisonnés en même-tems.

» Il n'y avoit point de preuves au
» Procès. Mais B * * *, Conseiller
» d'État, par une perfidie indigne d'un
» Juge, surprit le Chevalier en lui
» conseillant de recourir à la clémence
» du Roi, plutôt que de s'obstiner à
» nier un fait dont il y avoit des preuves
» inconteſtables. Séduit par l'espérance
» dont on le flattoit, le Chevalier
» donna plus d'éclaircissemens qu'il n'é-
» toit besoin pour opérer sa perte. Per-
» sonne n'intercéda pour lui, pas même

» Madame de *Monteſpan*, à qui l'on » veut qu'il n'ait pas été indifférent. » Il fut décapité près de la *Baſtille*, » & montra aſſez de foibleſſe. Le Che- » valier de *Préault*, & la Marquiſe » de *Villars*, perdirent également la » tête. *Van den Ende* fut pendu. Ces » derniers moururent avec une indiffé- » rence qu'on peut attribuer à l'opi- » nion où ils étoient que l'âme périt » avec le corps «.

Tel eſt le récit de *la Hode*.

Le Manuſcrit ſuivant eſt beaucoup plus détaillé : on y voit la manière dont la conſpiration fut découverte, & celle dont moururent les Conjurés : particularités qui ne ſe trouvent ni dans *la Hode*, ni dans *Limiers*, qui a auſſi parlé de cet événement.

Les voici ci-deſſous.

Par ma précédente, Monſieur, je me ſuis engagé à vous faire part de ce

qui avoit causé la perte du Chevalier de *Rohan*, de la Marquise de *Villars*, du Chevalier de *Préault*, & de *van den Ende*. J'en suis présentement si bien informé, qu'on ne le sauroit être mieux; puisque j'ai parlé, non-seulement avec des personnes qui ont vu les pièces les plus secrètes du Procès, mais qu'outre cela, j'eus hier, dans ma chambre, pendant trois heures, un Gentilhomme de mes amis, qui avoit été prié par le Marquis de *Bray*, frère de Madame de *Villars*, de prendre soin de son corps: & c'est de lui que j'ai appris des choses particulières, notre entretien n'ayant roulé que sur cette triste Aventure.

Vous saurez donc que, depuis le mois d'Avril dernier, *la Trueaumont*, avec la participation du Chevalier de *Rohan*, écrivit une lettre à *Montérey*, sans date & sans signature, par laquelle il lui mandoit que la Normandie étoit très-disposée à se soulever; & que s'il vouloit

faire venir une Flotte qui portât 6000 hommes, des armes pour en armer 20,000, des outils pour faire des siéges, & deux millions de livres, qu'il y avoit un grand Seigneur qui s'engageroit, pourvu qu'on lui assignât 30,000 écus de pension. *La Trueaumont*, dans cette même lettre, demandoit 20,000 écus pour lui-même : ce qui, comme on peut le remarquer, étoit plutôt un tour d'adresse qu'une imprudence, se persuadant que son nom étant fort connu dans cette Province, il disposeroit plus facilement les choses, & engageroit le Comte de *Montérey* à former cette entreprise. On devoit s'obliger par les conditions, de livrer une ville Maritime, soit Quillebœuf, soit quelque autre ; & avec ce secours, on se faisoit fort de se rendre maître de toute la Normandie, de telle sorte qu'on pourroit venir de-là jusqu'à Versailles, sans être obligé de passer aucun pont ni ruisseau.

Et attendu que les lettres pouvoient être ou interceptées, ou déchiffrées, on ne demandoit point de réponse. On convint seulement que, pour marquer que la proposition étoit acceptée, l'on feroit mettre dans la Gazette d'Hollande, que le Roi alloit faire deux Maréchaux de France, & qu'un Courier de Madrid étoit arrivé à Bruxelles.

Sur cette simple lettre, non signée, on dépêcha cette Flotte, que nous avons vû si long-tems roder autour de nos côtes, & qui enfin passa dans la Méditerranée, ne voyant point qu'il y eût apparence de rien faire en Normandie.

Cependant, dès que *la Trueaumont* vit dans la Gazette d'Hollande l'Article qui parloit des deux Maréchaux de France, & du Courier de Madrid arrivé à *Bruxelles*, il partit de Paris pour aller faire soulever les Normands.

La misère de ces malheureux Conjurés étoit si grande, que, depuis le

mois d'Avril juſqu'au mois d'Août, ils n'avoient pu trouver un ſol, ſinon qu'enfin on leur prêta 2000 écus, dont ils donnèrent 1000 liv. à *van den Ende*, qu'ils envoyèrent à Bruxelles, pour conclure le Traité avec *Montérey*, lequel ſe plaignant du retardement de l'exécution de l'entrepriſe, fut extrêmement ſatisfait d'apprendre qu'on avoit cru qu'il falloit attendre quelque heureuſe conjoncture, & qu'il ne s'en pouvoit jamais trouver une plus favorable que celle qui ſe préſentoit du *Ban* & *Arrière-Ban* dont ils profiteroient, pouvant, ſous ce prétexte, faire des Aſſemblées, ſans donner d'ombrage à qui que ce fût.

C'étoit, à-peu-près, au commencement du mois de Mai, qu'on faiſoit cette négociation, & qu'on vit, ſur les portes de pluſieurs Égliſes de Rouen, ces fameux Placards, dont il n'eſt pas que vous n'ayiez ouï parler. On trouva, dans le même tems, quantité de Billets

qu'on avoit semés en divers endroits de la Ville, qui tendoient à faire soulever le peuple. Ce qui obligea M. *Pelot*, premier Président, d'en faire informer, & de s'appliquer fortement à découvrir les Auteurs de ces dangereux Libelles. Il apprit que *la Trueaumont*, homme hardi, capable de tout entreprendre, séditieux, & connu pour tel, étoit dans la Province, & qu'il venoit souvent à Rouen, où il faisoit de grandes parties de débauche avec la Noblesse du pays.

Ayant pris garde qu'il étoit dans une perpétuelle agitation, il le soupçonna; & pour s'éclaircir sur ses doutes, il en fit part à un Gentilhomme de ses amis, très-habile, qu'il pria de vouloir s'insinuer dans les Compagnies avec lesquelles *la Trueaumont* se divertissoit, convenant qu'au fort de la débauche qu'il feroit avec lui, il déchireroit le Gouvernement, & témoigneroit adroitement qu'il en étoit très-mécontent.

Ce qui fut ponctuellement exécuté par ce Gentilhomme, lequel se conduisit si bien en cela, qu'il s'acquit l'amitié de *la Trueaumont*.

Quelque confiance cependant que ce dernier crût accorder à sa discrétion, il ne lui avoit jusques-là fait aucune part de son projet, & tous deux s'étoient contentés de plaindre le sort de la Normandie.

Mais il arriva, un jour, dans la chaleur de la débauche, que le Gentilhomme, s'emportant plus que de coutume contre le Gouvernement, *la Trueaumont* s'échappa jusqu'à lui dire : » qu'il » ne suffisoit pas de connoître le mal, » si on n'y apportoit le remède ».

Ce Gentilhomme en demeura d'accord ; mais répondit, qu'il n'y en voyoit point. Sur cela, *la Trueaumont* sourit, & dit que les Espagnols & les Hollandois tendoient les bras aux Normands ; & que s'ils vouloient s'aider de la bonne

ſorte, il ne doutoit point qu'on ne ſecouât bientôt le joug. Le Gentilhomme, de ſon côté, lui dit que, dans une affaire de cette importance, il falloit avoir un bon Chef, & qu'il n'en connoiſſoit pas.

Ce fut l'inſtant où *la Trueaumont*, achevant de donner dans le panneau, nomma le Chevalier de *Rohan*. Sur quoi le Gentilhomme, ayant repliqué que c'étoit une tête trop légère pour s'embarquer avec lui, *la Trueaumont* lui dit, que les foux rompoient toujours la glace en ces ſortes d'affaires, & que les ſages, comme lui & ſes amis, ſuivoient après ſans héſiter.

Le Gentilhomme feignit alors d'entrer dans ſon ſentiment; & s'étant ſéparé de lui, fut, à l'entrée de la nuit, chez le premier Préſident, à qui il rendit un compte exact de toute la converſation qu'il avoit eue avec *la Trueaumont*.

A l'inſtant même, le premier Préſident prit la poſte & ſe rendit à Verſailles, où il découvrit au Roi toute la conſpiration. La nuit ſuivante, il s'en retourna à Rouen avec les mêmes précautions qu'il avoit priſes pour aller à Verſailles.

Dès que le Roi fut informé de cette trahiſon, il donna ordre au Comte d'*Ayen*, Capitaine de ſes Gardes, de dire au ſieur de *Briſſac*, Major des Gardes-du-Corps, d'arrêter, au ſortir de la Meſſe, le Chevalier de *Rohan*. La choſe fut exécutée, & le Chevalier conduit dans la Chambre du ſieur de *Briſſac*, auquel il demanda à manger. Le Major lui en fit apporter, mais après en avoir demandé la permiſſion au Roi.

L'après-dîné on le mit dans un caroſſe, & on le mena à la *Baſtille*, d'où je le vis ſortir le jour qu'il fut exécuté, à demi-mort, les lèvres toutes

bleues, pâle & défiguré comme un Trépaſſé, s'appuyant ſur les bras des *Pères Talon* & *Bourdaloue*, & ne pouvant preſque pas ſe ſoutenir, quoiqu'il parût faire tout ce qu'il pouvoit pour ſe tenir ferme.

Je vous ai ci-devant écrit tout ce qui ſe paſſa à ſa mort; mais j'ai appris depuis des choſes que j'avois ignorées, dont je vais vous informer; & je vous dirai que le propre jour qu'on l'exécuta, il communia à une heure après minuit, le *Père Bourdaloue* en ayant obtenu la permiſſion de M. l'Archevêque, ce qui n'a pas été approuvé des Docteurs de *Sorbonne*. Deux heures avant que de mourir, il écrivit à Madame de *Guémené* ſa mère, & l'on a cru qu'il avoit quelque eſpérance d'obtenir ſa grace; car on obſerva que pendant qu'il écrivoit, il ne paſſa perſonne ſur le pont, qu'il ne demandât, avec empreſſement: *Qui eſt-ce qui entre?*

Quant au Chevalier de *Préault*, Écuyer de M. de *Rohan*, & à Madame la Marquiſe de *Villars*, *de Préault* a été regardé par ſes Juges comme un très-mal-honnête homme ; en ce que, croyant ſe ſauver, la première choſe qu'il dit ſur la ſellette, fut, qu'il n'étoit entré dans l'affaire que pour pénétrer le ſecret de ſon Oncle, de ſon Maître & de ſa Maîtreſſe, ſon deſſein ayant été de révéler le tout au Roi.

Comme cette Marquiſe étoit en commerce de lettres avec ce Neveu de *la Trueaumont*, & qu'elle avoit été engagée par lui dans cette malheureuſe affaire, il s'en trouva trois dans la caſſette de ce *de Préault*, qui ſont les ſeules preuves qu'on ait trouvées contre elle. L'une de ces lettres portoit, qu'elle avoit parlé au Cavalier qui avoit promis de lui donner vingt-cinq hommes, bien armés, quand elle en demanderoit. Il y en avoit une autre, à-peu-près du même

ſens, & la dernière étoit en ces termes : *Il n'y fit jamais meilleur ; & ſi l'on envoie dix mille hommes, on ſe rendra maître de tout.*

Après qu'on lui eut prononcé ſon Arrêt, elle lui reprocha d'avoir gardé ſes lettres ; & *de Préault* lui en demandant pardon, elle lui dit, que cela n'étoit plus de ſaiſon, & qu'il ne falloit ſonger qu'à bien mourir.

C'eſt maintenant, Monſieur, que vous allez apprendre des choſes bien particulières, puiſque c'eſt de la converſation qu'elle eut avec ce Gentilhomme de mes amis, que je vais vous entretenir.

Vous ſaurez que trois heures avant qu'on l'exécutât, mon ami demanda à MM. de *Beſons* & de *Pommereuil*, Commiſſaires, la permiſſion de parler à cette Dame, en préſence du ſieur *le Mazier*, Greffier. Ce qui ayant été accordé, il fit dire ſon nom, & elle

voulut bien le recevoir. Dès qu'il entra dans la Chapelle où elle étoit assise auprès du feu avec son Confesseur, elle se leva, & le reçut avec autant de civilité, qu'elle l'auroit pû, s'il fût venu dans sa chambre lui rendre une visite ordinaire. Il lui témoigna d'abord le déplaisir qu'il avoit de la voir dans l'état où elle étoit, & lui dit ensuite qu'il avoit jugé qu'il ne la toucheroit pas tant que si c'eût été son cousin de *Saura*, comme elle avoit cru, ayant même cette pensée que son nom & son visage ne lui étoient pas connus. Sur quoi elle répondit, sans hésiter, qu'elle connoissoit l'un & l'autre, & même sa famille à lui, à qui elle étoit très-humblement servante.

Ce Gentilhomme lui dit, après cela, qu'il n'avoit pu refuser à Monsieur son frère de la venir voir, pour lui témoigner de sa part la douleur qu'il ressentoit de son infortune; & lui dire, en même-tems, qu'il avoit été se jetter aux pieds

du Roi, & demander grace pour elle. Que le Roi lui avoit répondu, » que cela » n'étoit pas en ſon pouvoir, mais qu'il » lui donnoit la confiſcation de ſon » bien «. Alors elle prit la parole, & lui dit : Je ſuis bien aiſe que mon frère ait mes biens ; je crois qu'il en uſera bien avec mes enfans : & j'aime mieux qu'il les ait que s'ils avoient à les partager entre eux, parce qu'ils ne le pourroient peut-être faire ſans entrer en procès. Et quant à la grace qu'on avoit demandée, elle dit, que le Roi étant le maître, il la faiſoit à qui il vouloit. Le Gentilhomme lui fit voir enſuite un mémoire d'affaires domeſtiques, dont le Marquis de *Brey* l'avoit chargé. Elle répondit à chaque article, avec une grande netteté, & une préſence d'eſprit admirable. A meſure qu'elle y répondoit, il écrivoit avec un crayon ſur le dos du mémoire ; & ayant mis le tout au net ſur le papier, il le fit voir

& enſuite ſigner au Greffier, afin qu'il pût faire foi.

Cela fait, elle lui dit qu'elle deſiroit trois ou quatre choſes : la première, que ſon frère fît bien prier Dieu pour ſon âme ; qu'il ſe ſouvînt, tendrement, d'elle ; qu'on fît en ſorte que ſon corps ne demeurât pas dans les rues ; qu'on payât à M. *Mannevillette*, Receveur du Clergé, trente piſtoles qu'elle lui devoit, dont il n'avoit pas d'écrit ; & qu'elle prioit qu'on donnât à la Demoiſelle qui la ſervoit dans la priſon, non-ſeulement les hardes qu'elle avoit ſur elle, mais encore tout ce qui s'en trouveroit dans ſa maiſon.

Ce diſcours fini, elle ſe retourna vers M. *le Mazier*, & lui dit : Que, ne voulant rien garder ſur ſa conſcience, elle avouoit que, dans le mois de Mai dernier, elle avoit fait part de l'affaire à un Gentilhomme qu'elle nomma, qui s'étoit engagé à lui envoyer, quand elle

voudroit, une compagnie de cavalerie. Le Greffier en dreſſa ſon procès-verbal, & le lui fit ſigner. On a cru que ſon Confeſſeur l'avoit obligée à cette déclaration.

Tout cela ſe paſſa en préſence de mon ami, qui, en prenant congé de cette Dame, lui dit qu'il avoit été prié par ſon frère de prendre ſoin de ſon corps, & qu'il s'en acquitteroit bien.

Comme ce Gentilhomme fut dans la *Baſtille* depuis les neuf heures du matin juſqu'à trois heures de l'après-midi, qui fut celle de l'exécution, il vit & entendit tout ce qui ſe paſſa, dont il m'entretint; & je vais vous dire tout ce que ma mémoire m'en pourra fournir, pour ſatisfaire autant que je pourrai votre curioſité.

Un peu auparavant les dix heures du matin, on avoit été éveiller cette pauvre Dame, qui dormoit profondément, ce qui eſt bien extraordinaire. On lui

dit simplement, qu'on la demandoit à la Chapelle : ce qui, joint aux larmes qu'elle apperçut sur le visage de la personne qui la servoit, lui fut un présage assuré de sa perte. Sur quoi elle demanda ses habits, sans donner aucune marque de foiblesse, en disant uniquement, qu'elle voyoit bien qu'il falloit se résoudre à mourir. Elle pria ensuite qu'on fit retirer sa Demoiselle, qui l'attendrissoit, & descendit en bas, avec une assurance qui surprit tout le monde.

Dès que l'Arrêt fut prononcé à tous les Criminels, le Chevalier de *Rohan* se tourna vers elle, & lui dit, qu'il croyoit ne l'avoir jamais vue, & que le Chevalier *de Préault* leur causoit la mort, mais qu'il lui pardonnoit.

Elle lui dit, qu'en effet, elle ne l'avoit jamais vu, & qu'elle pardonnoit aussi sa mort au Chevalier; lequel, regardant sa Maîtresse, & vivement touché de ce reproche, ne put s'empêcher

de pouſſer un grand ſoûpir. Sur quoi elle lui dit, qu'il n'étoit plus tems; & que bien que ſes lettres lui coûtaſſent la vie, elle louoit Dieu de ce qu'il lui faiſoit la grace de la faire mourir de la manière dont elle alloit finir ſes jours; parce qu'ayant vécu dans le tracas & l'éclat du monde, elle n'avoit pas eu lieu de ſe promettre une meilleure & plus heureuſe fin. De-là, s'adreſſant à ceux qui devoient ſubir le même ſupplice qu'elle, elle leur dit, qu'il falloit que chacun tâchât de faire un bon uſage de la mort qu'il alloit ſouffrir.

Lorſqu'elle ſortit de la *Baſtille* pour aller au ſupplice, ſon Confeſſeur la pria de faire une action d'humilité chrétienne, en montant ſur la charrette : ce qu'elle fit incontinent, en diſant qu'elle feroit bien d'autres choſes pour Dieu. Son Confeſſeur ne lui demandoit cela, que pour lui éviter la peine qu'elle auroit eue de voir exécuter M. de *Rohan*,

qui

qui devoit pourtant mourir le dernier, ſuivant ce qui avoit été ordonné. Mais le Père *Bourdaloue*, le voyant dans le plus pitoyable état, fut demander, par grace, aux Commiſſaires, qu'on le fît mourir le premier: ce qui lui fut accordé.

Cette pauvre Dame devoit mourir la première; & par un effet du haſard, elle mourut la dernière, le Bourreau ayant trouvé ſous ſa main le Chevalier de *Préault* plutôt qu'elle.

Dès qu'on lui eut ôté la tête, mon Ami, qui avoit là des gens tout prêts, la fit envelopper dans un drap de lit, & emporter incontinent dans un carroſſe de deuil, après avoir jetté deux piſtoles à l'Exécuteur, & quelques écus à ſes Valets.

Elle étoit fille d'un Secrétaire du Roi, & nièce de M. de *Saura*, Conſeiller au Parlement.

Le lendemain de cette exécution, le Roi envoya faire compliment à Madame

de *Guémené*; ce qui fut reçu avec effusion de larmes & beaucoup de respect. J'ai parlé au Gentilhomme même qui en étoit chargé. M. *Colbert*, par ordre du Roi, en fit un pareil à Madame de *Chevreuse*, & à Madame de *Soubise*.

Lorsqu'on fit le récit au Roi de la mort du Chevalier de *Rohan*, il dit : Que » quand même il auroit attenté à sa pro» pre Personne, il lui auroit volontiers » pardonné; mais qu'il n'avoit pu lui » faire grace, à cause de ce qu'il de» voit à ses peuples «.

Telle est l'histoire de cette malheureuse affaire. Chacun la conte à sa mode; mais je puis vous protester que cette relation est très-sincère & très-véritable.

N. B. On prétend que le Bourreau, après avoir abattu les têtes d'un Prince & de deux autres personnes de qualité,

dédaignant de terminer ſes fonctions par le ſupplice d'un ſimple particulier, tel que *van den Ende*, dit, en s'adreſſant à ſes Valets : *Pendez-moi cela, vous autres?* & s'en retourna chez lui.

VRAIE CAUSE
DE LA FORTUNE
DE J. B. COLBERT.

J. B. *Colbert*, né à *Rheims*, en 1619, fut envoyé fort jeune à Paris, pour apprendre la Marchandise. De-là il fut à Lyon, où s'étant brouillé avec son Maître, il revint à Paris, entra en qualité de Clerc chez un Notaire, puis chez le nommé *Biterne*, Procureur au Châtelet, d'où il passa au service de *Sabathier*, Trésorier des Parties Casuelles, en qualité de Commis.

Un autre J. B. *Colbert*, Seigneur de *Saint-Pouange*, son cousin, le fit entrer, en 1648, chez Michel *le Tellier*, Secrétaire d'État, dont il avoit épousé

la sœur. Ce jeune homme se distingua bientôt, tant par son assiduité, que par son exactitude à s'acquitter de toutes les commissions qu'on lui donnoit.

Un jour *le Tellier* l'avoit envoyé porter au Cardinal *Mazarin*, qui alors étoit à *Sédan*, une lettre de la Reine mère, pour la faire voir à ce Ministre, avec ordre précis de la lui rapporter. *Colbert*, arrivé à *Sédan*, présenta au Cardinal la lettre de la Reine, avec celle que *le Tellier* écrivoit à son Éminence. Le lendemain, s'étant représenté pour en prendre la réponse, le Cardinal lui donna un paquet cacheté : mais attendu qu'il ne lui rendoit pas la lettre de la Reine, & que *Colbert* la lui ayant redemandée, le Ministre avoit repliqué que tout étoit dans le paquet, & qu'il n'avoit qu'à partir ; *Colbert*, alors, pour s'assurer de cette replique, rompit le cachet, pour s'assurer de la vérité de la chose. Sur quoi le Ministre, surpris

de ſa hardieſſe, & en le traitant d'inſolent, lui arracha ce même paquet. A quoi *Colbert*, ſans s'émouvoir, repartit, qu'attendu qu'il étoit à croire que ce paquet ayant été fermé par un des Secrétaires de ſon Éminence, cet homme pouvoit avoir oublié d'y inſérer la lettre de la Reine mère, que M. *le Tellier*, ſon maître, l'avoit expreſſément chargé de lui rapporter.

Le Cardinal, alors, feignant une affaire preſſée, le remit au lendemain. Et après pluſieurs remiſes, voyant toujours *Colbert* ſe préſenter à la porte de ſon cabinet, il lui rendit enfin cette lettre, que *Colbert* examina, très-attentivement, de tous les côtés, pour voir ſi c'étoit en effet la même. Alors, & ſans s'étonner de ce que ce Miniſtre lui demandoit s'il le croyoit capable d'avoir ſuppoſé pour une autre? *Colbert*, content, diſparut & partit, ſans lui répondre.

Quelques tems après, le Cardinal étant enfin revenu à la Cour, & ayant demandé à *le Tellier* un homme pour écrire ſous lui, ſon *Agenda*; *le Tellier* lui préſenta *Colbert*: & ce Miniſtre, ſe remettant confuſément ſa phyſionomie, voulut ſavoir de lui, où, & dans quelles circonſtances il pouvoit l'avoir vû?

Colbert, ainſi qu'on peut aiſément l'augurer, trembloit de lui avouer que c'étoit à *Sédan*, de peur qu'il n'eût conſervé quelque reſſentiment de la chaleur avec laquelle il lui avoit redemandé la lettre de la Reine. Mais, loin que ſa conduite lui nuisît, Son Éminence le reçut à ſon ſervice, ſous la ſeule condition qu'il auroit pour Elle le même zèle & la même fidélité qu'il avoit eue pour ſon premier Maître.

Colbert, en effet, s'attacha ſi fortement à ſes intérêts, & lui donna tant de marques de la ſageſſe de ſa conduite,

qu'après la mort de *Joubert*, Intendant de Son Éminence, Elle le nomma à cette place, & de-là vint la prodigieuse fortune de ce sage & hardi jeune homme.

Colbert mourut le 6 Septembre 1683, à l'âge de soixante-quatre ans; &, à la honte de l'humanité, la haine de la populace de Paris étoit si violente contre ce grand-homme, qu'on n'osa le faire enterrer que de nuit, & qu'on fut même obligé de faire escorter le convoi par les Archers du Guet.

A travers les Épigrammes, les Couplets & les Épitaphes satyriques où cette haine est consignée dans les anciens Recueils, nous croyons ne devoir en rapporter, pour échantillon, que les vers suivans, un peu moins connus que les autres :

J'ai vû *Colbert* dans son lit de Parade;
Et pour le contempler avec plus de loisir,
D'un pas léger j'ai traversé l'estrade,
Et me suis, à mon gré, procuré ce plaisir.

Mais étonné de voir chambre, salon, portique,
D'un lugubre appareil étaler tant de draps;
Certain Badaud m'approche, en me disant, très-bas:
» Cesse de t'étonner, ce fameux Politique,
» *Damis*, étoit le fils d'un Courtaut de Boutique. «

Voltaire, en parlant de l'injustice du public à l'égard de ce fameux Ministre, a dit, après avoir célébré sa gloire :

Cet homme, unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur d'ame où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'État murmurer contre lui;
Et le Français osa troubler la cendre
Du Bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui!

P. S. L'Éditeur, à propos des deux personnes qui (dit-on) sembloient avoir toujours conspiré contre le repos de *Colbert*, osera-t-il ajouter, après les quatre beaux vers qu'on vient de rapporter, les deux quatrains suivans?

Oui, *Colbert*, répondis-je, à certain Bel-esprit,
Auroit pû faire encor plus de bien qu'il ne fit:
Mais *Louvois*, d'une part, & sa femme, de l'autre,
Auroient fait (quoiqu'il fit) succomber un Apôtre!

Colbert, agonisant, tourmenté par sa femme,
Pour signer (Dieu sait quoi !) — » Paix, lui dit-il, Madame :
Si vous sentez les maux qu'un Époux doit souffrir,
Accordez-lui, du moins, — quoi ? — le tems de mourir. «

PARTICULARITÉS SINGULIÈRES

CONCERNANT LA MORT DE MONCRIF,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MONCRIF joignoit, à un esprit naturel, perfectionné par un grand usage du monde, une figure prévenante, un desir constant de plaire, une humeur égale, douce & complaisante, qui lui firent, de bonne heure, un grand nombre d'amis, & d'amis illustres. Un célèbre Ministre (M. le Comte d'*Argenson*) ayant été exilé en 1757, *Moncrif* osa demander la permission de le suivre dans sa retraite; &, en ad-

mirant cet attachement, auſſi noble que généreux, on lui permit ſeulement d'aller, tous les ans, pendant quelques jours, lui témoigner les ſentimens de reconnoiſſance qu'il lui avoit voués : ſingularité qui fait autant d'honneur au protecteur qu'au protégé.

L'Éditeur, qui a eu le bonheur de vivre beaucoup, & long-tems avec lui, comme on en a déjà vû la preuve dans le ſecond Volume de ce Recueil, page 288 & ſuivantes *, étoit étonné de ne l'avoir ni vu ni rencontré depuis quelques jours, lorſqu'un matin **, un laquais lui apporta la lettre ſuivante :

» Faites-moi le plaiſir, mon cher » *Picard* & bon ami, de chercher &

* *Où l'on trouve l'Épitaphe qu'il lui fit, & prononça hautement, en jettant l'eau-bénite ſur ſon cercueil que l'on deſcendoit dans le caveau de* SAINT GERMAIN DE L'AUXERROIS.

** *En* 1770.

» choiſir parmi les livres de votre ca-
» binet, une douzaine de Volumes de
» ceux que vous croirez les plus pro-
» pres à amuſer, & ſur-tout à diſtraire
» quelqu'un, qui, ſans s'être jamais
» trop occupé du ſoin de prévenir les
» idées triſtes, ne chercha pourtant pas
» moins quelquefois les moyens d'y
» faire diverſion. Et ſoyez sûr que vous
» obligerez ſenſiblement, votre ancien
» & ſincère ami. «

Moncrif.

On ſent que l'Éditeur n'eut rien de plus preſſé, que de ſatisfaire, à l'inſtant même, à la demande de ſon ami.

Mais à peine le Domeſtique étoit-il parti, que s'étant aviſé de relire le petit billet, qui étoit reſté ſur ſon ſecrétaire, il ne put s'empêcher de ſoupçonner que ces mêmes livres ne puſſent avoir été demandés pour l'uſage de *Moncrif* même, auquel il pouvoit être

arrivé quelque événement déſagréable, & dont il cherchoit effectivement à ſe diſtraire.

Sur quoi l'Éditeur, inquiet, vole aux Tuileries, franchit, comme un éclair, les cent douze marches qui conduiſoient à l'appartement du vieillard; & le trouve, bien portant, avec deux perſonnes, dont l'une lui prenoit la meſure d'une petite perruque, ou *Bonnet*, tandis que l'autre ſe diſpoſoit à lui prendre celle d'une robe-de-chambre de taffetas.

Ces deux gens-là partis, avec injonction de ne pas manquer à la parole qu'ils avoient donnée, d'accélérer le plus qu'ils pourroient leur beſogne : » Fermez, je vous prie, la porte, mon » ami ? (dit *Moncrif* à l'Éditeur) & » je vais répondre à votre ſurpriſe.

» A mon lever, (il n'y a pas deux » heures) mon Domeſtique, en me » chauffant, m'a fait remarquer, ſur

» la jambe que vous voyez, cette tache
» noire qui, pour la première fois,
» s'y trouve... Dès cet instant, je me
» suis vû, sans en pouvoir douter, ce
» qu'on appelle, *jugé à mort*... & me
» suis pourtant assez possédé, pour n'en
» rien laisser appercevoir à ce pauvre
» garçon : « Quoi ! (m'écriai-je,
en l'interrompant) se peut-il qu'une
tête, aussi bien faite que la vôtre,
puisse imaginer qu'une tache de cette
espèce, qu'une telle *misère* enfin, puisse
être *votre Arrêt de mort?* » Parlez plus,
» bas, de grace, mon ami ? (repliqua-
» t-il, & du plus grand sang froid)
» ou plutôt, daignez m'écouter?... Vous
» ignorez, probablement, qu'il est un
» âge, où la décomposition du sang,
» (sur-tout, pour peu qu'on ait *vécu*)
» devient presque aussi infaillible qu'ir-
» rémédiable ? & que cet âge est même
» assez souvent inférieur au mien?...
» C'est pourtant une vérité, dont

» je pourrois, au beſoin, vous rap-
» porter plus d'un exemple, & même
» à moi, dès long-tems, trop connus,
» pour que je puiſſe me flatter, avec
» quelque raiſon, de pouvoir être, dans
» ce cas, d'une exception à la règle.
» Le ſyſtême auquel j'ai toujours dû
» ma félicité, ainſi que l'égalité de mon
» humeur, a, preſque dès l'adoleſcence,
» été fondé ſur un principe, duquel je
» ne m'écartai jamais : lors qu'il nous
» arrive un mal, ſoit ou moral ou
» phyſique, s'il eſt ſuſceptible de re-
» mède, employons tout, vendons tout,
» même juſqu'à la chemiſe, pour nous
» en délivrer... Au cas contraire, ce
» n'eſt encore qu'un mal de plus, que
» de lutter contre la deſtinée, & de
» déplorer, auſſi vainement que lâche-
» ment, ſa rigueur... La mienne eſt
» sûre, encore un coup, mon ami :
» aidez-moi donc, puiſque vous l'êtes
» en effet, à paſſer le peu de jours

» qui me reſtent, avec le moins de
» peines, & ſur-tout de ſoucis, dont
» ils pourroient être ſuſceptibles?...
» Ne croyez pourtant pas (ajouta-
» t-il, avec chaleur) que mon projet
» ſoit celui de me ſouſtraire à ce qu'exi-
» gent les devoirs de tout vrai citoyen?
» Tant de Faquins s'en donnent au-
» jourd'hui les airs, que le bon &
» vertueux Curé de ma Paroiſſe, c'eſt-
» à-dire, M. *Chapeau*, que je viens
» d'inviter de paſſer chez moi, demain,
» dans la matinée, ſous un prétexte
» fait pour dérouter les conjectures de
» mes Gens, (c'eſt-à-dire, d'une quête,
» ou retribution annuelle) vous ſera,
» ſans doute, volontiers garant de mes
» diſpoſitions à cet égard... Mais dé-
» pêchons-nous de finir; car, pour la
» forme, & ſans compter ſur les ſe-
» cours que l'on pourra m'adminiſtrer,
» j'ai fait prier mon Médecin de paſſer
» ici, vers onze heures. Ainſi, voici,

» mon ami, ce qui me reſte à con-
» fier à vous ſeul :

» Vous voyez cette liſte de dix ou
» douze perſonnes, qui me ſont chères,
» & dont la plûpart vous ſont con-
» nues ?... Je me diſpoſe à leur écrire,
» dans la journée, qu'étant condamné,
» ſi je veux, & ſi l'on veut que je
» vive, à quelques remèdes de précau-
» tion, exigés par mon âge, je les
» invite & les prie, lorſqu'elles n'au-
» ront mieux à faire, de vouloir me
» faire la grace de paſſer chez moi,
» vers cinq heures du ſoir, sûres qu'elles
» y trouveront tous les objets d'amuſe-
» ment que je croirai les plus capables,
» ainſi que les plus dignes de leur
» plaire ; & je me flatte, mon cher
» *Picard*, que vous ſur-tout, & notre
» ami commun *Duclos*, ne ſerez pas
» du nombre de ceux ſur leſquels je
» pourrai le moins compter. «

Ciel ! (m'écriai-je, avec l'enthou-

fiaſme de ſentiment le mieux éprouvé) quel *Socrate*, quel *Caton*, quel *Sénèque*, vit jamais approcher la mort, d'un œil plus ferme & plus ſerein ?

» Familiariſez-vous, de bonne heure, » avec elle, (me dit, en ſoûriant, le bon homme); » elle n'eſt redoutable, » que pour ceux qui la redoutent. «

Il ne reſte plus à l'Éditeur qu'à certifier que notre aimable Philoſophe Français ſoutint, & même ſans efforts marqués, le rôle qu'il venoit de s'impoſer; que pendant les dix jours qu'il vécut encore, on trouvoit chez lui des tables de jeux à la mode, des Tricſtracs & des Échiquiers, avec leſquels on s'amuſoit agréablement juſqu'à neuf heures préciſes, qu'un ſouper fin, aſſaiſonné des agrémens que pouvoit imaginer le goût éprouvé du Maître, faiſoit toujours regretter la loi qui preſcrivoit la retraite, au coup d'onze heures.

On croit ne devoir pas oublier une

circonſtance qui achève de démontrer à quel point le malade ſavoit maîtriſer ce qu'il devoit avoir à ſouffrir de ſa ſituation, pour ne point riſquer d'attriſter ſes hôtes. Le goût qu'il avoit toujours eu pour le *Piquet* à écrire, & la crainte de s'expoſer aux reproches de ceux avec leſquels le haſard eût pû l'aſſocier, lui faiſoit toujours préférer le rôle de ce qu'on appelle la *Chouette;* que juſqu'à la veille de ſa mort, il ne manqua jamais de faire ſa partie; & qu'on ne vit jamais, ni ſur ſon viſage, ni dans ſes mouvemens, aucun ſigne ou d'impatience, ou de douleur.

Meſdames de *M****, aujourd'hui Comteſſe d'*Au**** & *Hel****, encore vivantes, ſe ſouviennent ſans doute encore de la plûpart des faits avancés par l'Éditeur; & Mademoiſelle *Quinault*, cadette, ainſi que Madame *de * * **, qui ne ſont plus, n'euſſent pas refuſé d'en atteſter également la vérité.

Ajoutons encore à ceci, que cet homme, auſſi rare que reſpectable, lorſque l'Editeur prit congé de lui la veille de ſa mort, lui dit, tout bas, en lui ſerrant la main : » Adieu, mon ami ! je vous » enverrai, demain matin, vos livres «.

Il mourut, en effet, ainſi qu'il l'avoit prévû, le jour ſuivant, après avoir, & ſans éclat, rempli tous les devoirs qui lui étoient chers, dans les bras de ſon digne Curé, qui l'a certifié, tant à feu *Duclos*, auſſi mort depuis dans ceux du même Paſteur, qu'à leur ami commun M. *D. L. P* * * *, qui les pleura *long*-tems l'un & l'autre, & qui fit ſur cette mort la réflexion ſuivante :

Le bon *Monerif*, ici bas, fut heureux.
— La Haus, qu'eſt-il ? — La bonté plaît aux Cieux.

N. B. De tous les Auteurs, ainſi que de toutes les perſonnes qu'il avoit obligées, (& le nombre en étoit grand !) MM. *Duclos* & *D. L. P* * * * ſeuls, aſſiſtèrent à ſon convoi.

P. S. Nous ne pouvons réſiſter au deſir de rapporter ici une lettre, écrite après la mort de ce regrettable Auteur, par un Militaire, auſſi connu par ſa bravoure, que par ſon amour pour les Arts, & pour les gens de lettres dignes de ſon eſtime.

» C'étoit (dit-il) un honnête-homme, un homme honnête, un bon citoyen, un bon ami, un Auteur aimable, un bon parent, qualités rares, & ſur-tout dans ce ſiècle-ci! Il élevoit, il ſoutenoit de pauvres parens, qui ne rougiſſoient pas des bienfaits dont il les combloit. Il n'en parloit jamais lui-même; & cette générosité ſeroit ignorée, ſans leur reconnoiſſance. Jamais il n'a connu un preſſant beſoin dans autrui, qu'il ne ſe ſoit fait un devoir de le ſoulager. Quant à ſes amis particuliers, ſon plus grand bonheur étoit de pouvoir leur rendre ſervice, quand il appre-

» noit qu'il pouvoit leur être utile.
» Un plus grand bonheur encore, étoit
» celui de les prévenir. Perſonne,
» enfin, n'obligeoit comme lui... Il
» eût preſque fait ſouhaiter d'être mal-
» heureux, pour avoir à ſe vanter de
» ſes ſecours «.

Que d'ingrats, cependant, ont gardé le ſilence!

LA REINE PAR HASARD, ANECDOTE HISTORIQUE.

DÈS l'an 1471, la Maiſon Vénitienne de *Cornaro*, déja extrêmement riche, poſſédoit des biens conſidérables dans le Royaume de *Chipre*.

Un jeune Seigneur de cette Maiſon, nommé *André*, d'humeur hardie, aimant la dépenſe, & s'étant attiré ſur ce ſujet quelques affaires à Veniſe, étoit venu réſider à *Famagouſte*, tant pour ſe ſouſtraire aux pourſuites qu'il avoit à craindre dans ſa patrie, que pour y vivre avec la liberté & la pompe que lui permettoient les reſtes de ſa fortune.

Il n'y fut pas long-tems ſans être connu de *Jacques*, fils naturel de *Jean*

Jean III, Souverain de cette isle ; qui ayant été destiné, contre son inclination, à l'église, aimoit les plaisirs, & faisoit volontiers accueil à ceux dans lesquels il reconnoissoit le même penchant.

André Cornaro, étant de son côté dans les mêmes dispositions, & ayant d'ailleurs les moyens de fournir à la dépense, n'avoit pas tardé à se trouver aisément lié avec le jeune Prince.

Un jour que, soit par hasard, soit de dessein prémédité, le jeune Vénitien avoit laissé tomber un portrait en miniature, & qu'il s'étoit empressé de le ramasser ; le Prince imaginant que c'étoit probablement de quelque maîtresse que *Cornaro* avoit laissée à Venise, & insistant fortement pour le voir ; celui-ci, en cédant au desir de son ami, lui protesta qu'il se trompoit à cet égard, & que ce même portrait n'étoit autre chose que celui d'une de ses nièces nommée *Catherine*, & que son frère venoit de

lui envoyer, pour qu'il vît les charmes que l'âge avoit ajouté au visage de cette enfant, depuis qu'il avoit quitté Venise.

L'adroit Vénitien en s'appercevant de tout l'effet qu'avoit produit cette peinture sur l'âme du Prince, se garda fort de lui en parler davantage. Mais quelques jours après, saisissant le prétexte d'un accès de mélancolie dans laquelle il le voyoit plongé : « Me seroit-il » permis, Seigneur (lui dit-il) de » vous avouer que je crois en connoître » la cause ? — Très-volontiers, lui » dit le Prince. Mais je crains fort » que vous ne vous trompiez. — A la » bonne heure ! Mais je n'oserai pas » moins hazarder mes conjectures... » N'est-il pas vrai, Seigneur, qu'il » doit vous paroître assez dûr, & sur- » tout à votre âge, de vous trouver » involontairement & par état, privé » non-seulement de l'usage public des » plaisirs permis à la jeunesse, mais

» encore des légitimes & flatteuſes
» eſpérances que le fils avoué d'un
» ſouverain pouvoit avoir droit de con-
» cevoir ? N'eſt-il pas plus dur encore
» que la couronne étant dûe à votre naiſ-
» ſance, on ait cherché à vous mettre
» dans le cas, ſinon de la céder, de
» ne pouvoir du moins la conteſter à
» un parent de votre père, pour vivre,
» contre votre inclination, dans un état
» qui vous oblige à une continence éter-
» nelle, ainſi qu'à la pratique des de-
» voirs les plus auſtères » !

Cornaro qui, pendant ce diſcours, cherchoit à démêler ce qu'il produiſoit ſur ce jeune Seigneur, & bientôt convaincu par un ſoupir, auquel il ne pouvoit ſe méprendre, d'avoir atteint le but auquel il tendoit : « Eh ! quoi donc, mon
» cher Prince (s'écria-t-il avec toute la chaleur du ſentiment le mieux joué)
» ſi tant eſt que je ne me ſois pas
» trompé ſur l'impreſſion qu'a produit

me de Chipre, & que *Catherine Cornaro* devint Reine, en épouſant *Jacques le Bâtard*, qui s'empara de la couronne à la mort de ſon père, & qu'*André Cornaro*, ſon oncle, en rentrant en grace avec ſa famille, après lui avoir fait acquitter ſes dettes, ſe trouva rétabli, plus ſolidement que jamais, dans ſa première ſplendeur.

LETTRE GAULOISE;

*Trouvée dans des papiers de famille.**

VOUS, tant courtoiſe Damoiſelle, devez ſçavoir, que je crois, la déteſſe de votre amie, puiſqu'elle comptoit avoir l'heur de vous poſſéder une de ces bonnes fêtes, s'en ébaudiſſoit d'avance, & ne vous a pourtant vue aucunement, ſi ce n'eſt dans ſon penſer. Vous auroit témoigné comme fut griévement fâchée contre cetui mal,

* C'eſt la naive & franche bonhommie qui regne tant dans le ſtyle que dans les ſentimens de cette lettre, qui ſeule nous a déterminés à l'inſérer dans ce Recueil, comme un ſimple échantillon du ſtyle épiſtolaire du bon vieux tems. *D. L. P.****

qui vous a gourmandé ſi meſchamment, puis, ſon cœur joyeux de votre guariſon, auroit produit mainte joyeux propos, que pourrez bien ſuppoſer, puiſque les inſpirez.

Ne viendrez, ce dit-on, que l'an nouvel ? Par ainſi je m'esjouis, pource que bientoſt il arrivera, & fait moult vœux, à celle fin qu'iceluy pour vous ſoit toujours jovial. Si cetui qui giſt là haut, & devant qui ne ſommes ne plus ne moins que des atômes; ſi cetui, dis-je, veut ſe ramentevoir deſdits vœux, aucuns ſoucis malencontreux ne troubleront vos joyeux penſers; le plaiſir entretiendra l'embonpoint de votre gentil corſage; les vieilles Filandieres, tout en maugréant, prendront or & ſoie, pour continuer la trame de vos jours, & les eſtandront, quoiqu'en diſiez, juſqu'à la décrépitude. Lors ſerez toujours en lieſſe, dans le préſent, comme dans le futur; & ſi par

fois ſongez au paſſé, n'aurez ſouvenance que des devis & gentils propos qui s'y ſont tenus.

D'Aucuns s'eſmerveilleront peut-être que pour eſconduire vos ennuis, ſuppoſé qu'en ayez, je ne vous ſouhaite la compagnie d'un doux ami ? Mais onc n'ai vu jouvencelle, qui ſi peu s'en enquiſte. Voudrois plutoſt que Dame Fortune meſuraſſe ſes dons avec voſtre mérite. Pour moi je me conſolerai facilement d'eſtre privé des faveurs d'icelle, & quoique je ne ſois énamouré de la vie, la chérirai grandement, tant que voudrez bien, très-courtoiſe Damoiſelle, que je me die voſtre féal, &c.

P. S. Recevez, ſauf voſtre bon plaiſir, les benins complimens de nos Dames; & ſelon l'accoutumence, ayez ſoin d'en faire à celui qui vous a engendré.

Le pénultième jour de Décembre.

ANECDOTE FRANÇOISE,

CONCERNANT COLLÉ (1) & MONTICOURT. (2)

. . . . . Et l'on vioit encore alors!

L'EDITEUR, qui n'eſt rien moins que jeune, ſe rappelle que paſſant, il y a 34 ou 35 ans, vers midi, dans la rue *St. Denis*, frappé de deux figures d'hommes, en grand deuil, & affublés de deux énormes perruques, auxquels il trouvoit beaucoup de reſſemblance avec deux de ſes meilleurs amis, les ſuivoit du plus près qu'il lui étoit poſ-

[1] Auteur de la *Partie de Chaſſe de Henri IV*, de *Dupuis & Deſronais*, & de nombre de chanſons auſſi gaies qu'originales.

[2] Capitaine du Sceau, homme auſſi lettré qu'aimable, & de très-bonne compagnie.

fible; lorſque l'un des deux ſe retournant & s'arrêtant tout-à-coup, avec le doigt ſur la bouche : « Paix ! mon ami » *Pierrot* (1) (lui dit-il) laiſſe-nous, » de grace ? & rends-toi, ce ſoir, chez » Madame C***, où nous te dirons le » mot de cette énigme.

L'Editeur, qui n'avoit garde de manquer au rendez-vous, y trouve en effet ſes deux amis, qui, en l'accueillant on ne peut plus gaîment : voici notre hiſtoire, lui dit *Collé*.

« Ayant eu ce matin quelques em» plettes à faire chez un Marchand de » la rue où tu nous a rencontrés, & » curieux de ſavoir quelle étoit la mai» ſon mortuaire où nous voyions arri» ver nombre de perſonnes en grand » deuil ; apprenant qu'un gros mar» chand, veuf, ſans enfans & fort ri» che, étant mort la veille, c'étoient

(1) Sobriquet de ſociété.

» les parens & héritiers, tant du dé-
» funt que de son épouse, qui se ren-
» doient à ses obsèques, & qu'un dîner
» attendoit au retour de l'Eglise; il nous
» a passé par la tête une idée digne
» du carnaval où nous sommes, c'est-
» à-dire, de nous masquer sous
» le même uniforme, pour aller faire
» cortège à la cérémonie funèbre, &
» de-là *représenter* au dîner de famille.

« Nous revenions de la friperie,
» mon ami, & nous nous acheminions,
» aussi convenablement que gravement,
» à la maison mortuaire, au moment
» où tu nous a rencontrés, l'instant
» avant que le convoi se mît en mar-
» che pour la Paroisse.

« Tu sens bien maintenant, sans
» doute, qu'après avoir assisté, com-
» me parens, à la pompe funèbre, nous
» n'avons pas manqué, en vertu de la
» même qualité, de prendre place à
» table; & qu'attendu l'abondance, &

» la qualité, tant du festin que des dif-
» férens vins, je te laisse à juger si
» cette scène, aussi folle que singulière,
» a dû complettement nous amuser!

» Fort bien, Messieurs! (répondit
« l'Editeur, en éclatant de rire) Mais,
» en vous supposant même inconnus
» aux convives, n'aviez-vous pas du
» moins à craindre les questions qui
» pourroient vous être faites sur votre
» dégré de parenté avec celui dont
» vous célébriez, si comiquement, les
» obsèques? — Nullement, mon ami:
» si c'étoit un parent paternel qui nous
» interrogeoit, nous étions du côté
» maternel, & paternel pour les autres.

On nous en présumoit la preuve la plus claire....
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire!

» Un maudit hazard a pourtant pensé
» nous démasquer...

« A notre retour chez le Fripier,
» pour reprendre nos accoûtremens &

» lui rendre les siens, un damné parent » du défunt, arrivé le matin de la campagne, & qui, comme nous, s'étoit » fait habiller chez lui, en essayoit un » autre, un peu plus portable que celui » qu'il avoit d'abord été forcé de prendre. Mais nous avons cru lui devoir » la politesse d'attendre qu'il eût terminé son affaire & pris congé de » nous, avant que de nous mettre en » devoir de procéder à la nôtre. Moyennant quoi, rien n'a troublé ni balancé » la gloire de notre scène.

P. S. Voici un couplet que nous n'avons pas vu imprimé dans ses ouvrages, par conséquent aussi peu connu qu'il est peut-être digne de l'être davantage :

AIR : *Nous autres, bons Villageois.*

Demain est un jour qui fuit,
Dès l'instant même qu'il s'avance ;
Au milieu de chaque nuit,
Il perd son nom & sa naissance.

Quand on veut s'assurer de lui,
On trouve que c'est *Aujourd'hui* :
Jusqu'à présent aucun humain,
N'a pu voir arriver *Demain* !

FAIT HISTORIQUE,

QUI peint la généroſité du Roi FRANÇOIS *I.*

ON ne peut trop offrir à la Nation des exemples de bravoure & de fidélité dans les ſujets, ainſi que de reconnoiſſance dans le Souverain.

Le fait dont il s'agit eſt authentique, & conſigné dans les archives du Sénat de *Chambéry*; & nous ne nous en permettons que la ſimple tranſcription :

Citer de grands exploits, c'eſt aſſez les orner.
P. CORNEILLE.

Extraits des Regiſtres du Sénat de CHAMBÉRY, *aux Enquêtes de nobleſſe de* MICHEL DE COURTOIS D'ARCOLIERE, *du 4 Janvier 1597.*

« Le Seigneur de *Lurieu* dit & dépoſe avoir connu ledit *Michel d'Arco-*

liere, petit-fils de *François-Louis*, dont il auroit bien vu & connu un sien frère, nommé *Etienne*, & communément l'*Archer d'Arcoliere*, parce qu'il auroit été Archer de la Garde du Roi *François premier*, de ce nom; lequel étoit tenu pour un grand & vaillant homme-d'armes, beau, grand personnage & gracieux. Et a ouï dire, lui qui dépose, à feu noble *François de Lurieu*, son père, lequel, en ses meilleures années, étoit Ecuyer, d'heureuse mémoire, de *Mgr. Charles*, ayeul de *Son* Alteſſe actuellement régnante, que ayant été fait prisonnier ledit Roi *François* devant *Pavie*, lorsqu'il étoit en bataille, ledit noble *Etienne d'Arcoliere*, autrement appellé *Courtois*, du nom de leur famille, auroit, icelui *Courtois*, fait fort vaillamment en ladite bataille; & étant ledit Seigneur Duc allé visiter la Majesté dudit Roi audit lieu de *Pavie*, ledit père de lui déposant l'auroit suivi

comme ſon Ecuyer ; & illec étant, auroit vu, comme le Roi, mémoratif, & parlant de ce qui s'étoit paſſé en ladite bataille, auroit certifié, comme ledit *Etienne Courtois*, combattant vaillamment auprès de ſa perſonne, avec une *épee à deux mains*, auroit relevé, par deux fois, Sa Majeſté, qui avoit été miſe bas de ſon cheval ; tellement que pour ſauver la perſonne du Roi, ledit *Courtois* auroit été bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps, & même auroit reçu un coup de pique qui lui traverſoit les deux joues & machoire ; d'où, & oncques, & pour quelque tems après ſon empriſonnement, & en ayant fait faire la recherche, & étant averti que ce vaillant Soldat n'étoit point demeuré ſur la place, ains étoit retiré en certain monaſtère audit *Pavie*, où on le faiſoit panſer, ſe trouvant ſur les lieux, & pour cauſe que deſſus, ledit ſieur de *Lurieu*, père dudit dépo-

fans, auroit été commandé d'aller visiter, & appeller ledit *Courtois*, s'il étoit en état. Ce que les Chirurgiens ayant dit, il auroit été apporté sur une chaise à bras, dans la chambre du Roi; où étant, Sa Majesté lui auroit demandé son nom, & lui répondit qu'il s'appelloit *Courtois*; à quoi lui auroit dit le Roi *François, qu'il l'étoit véritablement de nom & de fait, parce qu'il l'avoit bien & vaillamment secondé.* Et pour autres signes de sa bonne volonté, ayant sû qu'il étoit Gentilhomme, & portoit pour ses armoiries un *grifon de gueules, au champ d'or*, auroit déclaré qu'il vouloit qu'il changeât lesdites armoiries en *deux fleurs de lys d'or (pource qu'il l'auroit relevé par deux fois) avec une épée d'argent entre deux, lesdites fleurs de lys en champ de gueules, occasion de ses blessures, & sang qu'il auroit répandu ce faisant.* Et voulut ledit Seigneur Roi *que tel changement d'armoi-*

ries fût fait, tant en faveur dudit ETIENNE, *que de* FRANÇOIS-LOUIS *&* LOUIS, *ſes freres, & poſtérités, nés & à naître, &c.*

P. S. Il exiſte encore pluſieurs branches de cette Maiſon, tant en *Guyenne*, & en *Savoie*, qu'à *Beaucaire*, en *Languedoc*.

JUGEMENT MÉMORABLE,

Rendu à PÉKIN, ſous le règne de l'Empereur KANG-HI (1).

UN riche Inſpecteur des manufactures de la *Chine*, étant ſur le point de faire une longue tournée, donna un Gouverneur à ſes deux fils. Tous deux annonçoient d'heureuſes diſpoſitions; &

[1] *Kang-Hi*, Empereur de la Chine, petit fils du Prince Tartare qui la conquit en 1644, monta ſur le trône en 1661, & mourut en 1722, à 71 ans. Son goût pour les arts & les ſciences des Européens, l'engagea à ſouffrir les Miſſionnaires dans ſes Etats. Ce Prince avoit tous l'orgueil & le faſte des Souverains Aſiatiques. Sa vanité alloit, dit on, juſqu'à ne pouvoir ſouffrir que, dans les cartes géographiques, on ne mît pas ſon Empire au centre du Monde; & la plupart de celles qu'on a dreſſées ſous ſon règne, au moins depuis qu'il eût fait connoître ſa ſingulière

le père partit avec d'autant moins d'inquiétude, que le *Mentor* qu'il leur laissoit lui avoit été recommandé par des personnes qu'il croyoit dignes de sa confiance.

Mais il fut à peine parti, que ce Gouverneur, abusant de l'autorité qu'on lui avoit confiée, devint le tyran de la maison.

Il commença par en éloigner les honnêtes gens qui pouvoient éclairer ses démarches, & chasser ceux des domestiques qui lui sembloient avoir le plus à cœur les intérêts de leur maître.

---

ambition sur ce point, sont conformes à ses desirs. Le Père *Mathieu Riccé*, Jésuite, fut obligé de s'y conformer, comme les autres, & de renverser l'ordre qu'il devoit suivre, pour se prêter aux desirs de cet Empereur, dans la *Carte Chinoise du Monde*, qu'il dressa à *Pékin*.

La curiosité de *Kang-Hi* n'avoit point de bornes : il vouloit savoir jusqu'aux choses qu'il lui convenoit d'ignorer. Il voulut, un jour, s'enivrer, pour connoître par lui-même les effets du vin.

On eut beau l'en inſtruire, il n'en voulut rien croire ; parce qu'ayant une belle âme, il ne pouvoit imaginer que les protecteurs du Gouverneur euſſent été capables de le tromper ſi indignement.

Ce mal n'eut pas même été ſans remède, ſi ce méchant Pédagogue eût pu du moins donner à ſes éleves quelques ſemences de talens & de vertus : mais attendu que lui-même en manquoit, il n'en fit que des enfans groſſiers, impérieux, auſſi faux que cruels, & auſſi libertins qu'ignorans.

Après cinq ou ſix années d'abſence, le pauvre Inſpecteur, de retour, ne ſe vit que trop convaincu d'une vérité trop tard connue, & d'autant plus cruelle pour un bon père !

Sans pourtant autrement punir celui dont il avoit tant à ſe plaindre, il ſe contenta de le renvoyer.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il

se vit citer au tribunal d'un *Mandarin*, par ce mauvais Gouverneur, pour qu'il eût à lui payer la pension qui lui avoit été (disoit-il,) promise !

» Je la payerois volontiers, (répon-» dit le père au Juge,) & même au » double, si ce malheureux m'avoit » rendu mes enfans tels que je devois » naturellement l'espérer. Les voici, » (poursuivit-il,) en les montrant à » l'homme de la Loi.... Daignez les » examiner, Seigneur; & prononcez » !

Après un examen, dont le résultat ne fut autre que de se voir plainement convaincu de la légitimité des plaintes de ce malheureux père, le *Mandarin* porta cette Sentence mémorable :

« Je condamne cet Educateur à la » mort, comme homicide de ses élèves; » & le père à l'amende de trois livres » de poudre d'or, non pour l'avoir » choisi mauvais, car on peut se trom-

» per,

» per, mais pour avoir eu la foibleſſe, » après les avis qu'il avoit reçus de la « part de ſes amis, de le conſerver ſi long- » tems. » Il faut qu'un homme (ajoute- » t-il) ait la force d'en perdre un autre, » quand cet autre le mérite; & ſurtout » ſi le bien de pluſieurs l'exige ».

Grands du ſiècle ! que ce jugement ſoit gravé dans votre mémoire; examinez ſoigneuſement, choiſiſſez, s'il ſe peut, vous-mêmes, les inſtituteurs de vos enfans; n'admettez au ſein de vos familles, que des perſonnes honnêtes & connues pour telles; écartez, ſurtout, ces bas & ſouples complaiſans, ces perfides adulateurs, vrais fléaux corrupteurs de la jeuneſſe de vos fils :

Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux *Grands* la colère céleſte !

C'eſt alors que vous ſerez vraîment grands, dignes d'être pères, dignes enfin de ces reſpectueux égards, que

ſouvent vous exigez ſans autre titre que celui que vous ne devez qu'au hazard, & que nous ne vous refuſons, au cas contraire, qu'avec juſtice.

LETTRE

DU

MARÉCHAL DE VILLEROI *,

AU

CARDINAL D'ÉTRÉES.

Après la surprise de CRÉMONE, *en 1702.*

« JE suis persuadé que ma lettre courra » bien des hazards, avant qu'elle vienne

* *On sait que ce Général, Auteur de cette lettre, que* LOUIS XIV *honoroit de sa bienveillance, quoiqu'il ne fût pas toujours heureux, avoit été surpris le premier Février 1702, dans* CRÉMONE, *& fait prisonnier par le Prince* EUGÈNE.

Cette pièce, ainsi que quelques autres du même genre, &, pour le moins, aussi piquantes, a été

» entre les mains de *Votre Eminence* ;
» mais comme je n'ai rien de particulier
» à vous mander que ce qui m'eſt arrivé
» depuis peu, je l'expoſe, ſans crainte,
» à la curioſité de ceux qui auront envie
» de la lire.

« Si j'avois eu l'honneur de vous
» écrire plutôt, j'aurois prévenu les
» fauſſes nouvelles qui ont été diſper-
» ſées en public, touchant l'action qui
» ſe paſſa à *Crémone* le premier de ce
» mois, & dont *V. E.* va être pleine-
» ment informée.

« Le 23 Janvier, je partis de *Cré-
» mone*, après avoir laiſſé tous nos
» quartiers en la meilleure poſture qu'on
» pouvoit deſirer. Notre pont ſur *le Pô*

---

communiquée à l'Editeur, il y a quelques années, à BRUXELLES, *par le Comte* DE N.***, *qui, tant par les places qu'il a dignement remplies, que par ſon goût pour les monumens hiſtoriques, s'étoit vû à portée d'en recueillir beaucoup, & des plus curieux.*

» avoit été muni, à la tête, d'un re-
» tranchement qui étoit en bon état,
» & tout-à-fait fini. Le 24, j'arrivai à
» *Milan*, où je reſtai juſqu'au 29. Le 30,
» j'en partis, & arrivai à *Crémone* le
» Vendredi au ſoir. Là, j'appris que
» le Prince de *Vaudemont* avoit paſſé
» le *Taro*, avec douze à quinze mille
» hommes d'infanterie, & un pareil
» nombre de cavalerie, & que quelques
» troupes des ennemis s'aſſembloient à
» *Uſtiane* & à *Carneto*, de l'autre côté
» de *l'Oglio*. Le Marquis de *Créqui*,
» dont j'avois reçu l'avis, avoit donné
» tous les ordres néceſſaires pour la
» ſûreté des poſtes qu'il occupoit. Telle
» étoit, en général, la poſture où nous
» étions le 31 au ſoir; & j'avois pris
» toutes les précautions néceſſaires pour
» être informé des mouvemens de l'en-
» nemi dans le *Crémonois*, au cas qu'il
» paſsât *l'Oglio*.

« Toute la nuit avant le 1er. Février

» ſe paſſa ſans recevoir aucune intelli-
» gence. A la pointe du jour, j'entendis
» ſur la droite de ma maiſon tirer quel-
» ques coups, & en même tems un
» de mes laquais entra dans ma chambre,
» en criant que les Allemans étoient en-
» trés dans la ville. Je m'accommodai
» au plus vîte, & envoyai quérir un
» cheval.

« Comme les coups de fuſil redou-
» bloient, & s'approchoient de plus en
» plus de mon quartier, je ne doutai
» plus que nous ne fuſſions trahis, &
» que la première démarche que les
» traîtres feroient, ſeroit de venir chez
» moi. Là-deſſus, avant que je mon-
» taſſe à cheval, je donnai ordre de
» brûler mes caractères ſecrets, avec
» tous mes papiers : ce qui fut exécuté
» fidellement. Je commandai au Capi-
» taine de ma garde d'aller à une des
» portes de la ville, qui n'étoit pas à
» plus de cent pas de ma maiſon, pour

» renforcer ce poſte : car je ne pou-
» vois m'imaginer que l'ennemi eût
» pû entrer dans la ville ; je croyois
» ſeulement que c'étoit une populace
» attroupée, qui vouloit ſe ſaiſir d'une
» des portes, pour y faire entrer les
» Allemans.

« Lorſque je me vis le plutôt près
» dans la maiſon, je me hazardai, tout
» ſeul, à courir, bride abbatue, à la
» place publique, où j'étois ſûr de trou-
» ver plus de ſoldats ramaſſés, & où
» je pourrois rallier plus promptement
» mon monde, afin de m'aſſurer de
» quelque poſte conſidérable. De-là je
» courus à l'eſplanade, qui étoit le
» rendez-vous où pluſieurs compagnies
» de fantaſſins ayoient eu ordre de ſe
» rendre, dès la première allarme.

« Entre ma maiſon & la place, je
» trouvai les ennemis qui traverſoient
» ma rue, à ma gauche, d'où ils lâchè-
» rent quelques décharges de leurs

» mouſquets vers moi, ce qui m'obligea
» de faire un plus grand circuit pour
» me rendre à la grand'place. L'aſſu-
» rance que j'avois que les ennemis y
» étoient déjà, me donnoit de l'inquié-
» tude juſqu'à ce que j'y fuſſe arrivé :
» car le mal me paroiſſoit plus grand
» que je ne me l'étois d'abord imaginé.

« Auſſi-tôt que je fus arrivé au corps-
» de-garde, qui étoit ſur la place publi-
» que, je trouvai que l'on commençoit
» à l'attaquer, mais foiblement; & pen-
» dant que je faiſois ce qui m'étoit poſ-
» ſible pour encourager mes gens, les
» ennemis entrèrent en foule, par deux
» endroits, dans la place; enſorte que
» je me vis enveloppé moi-même d'une
» manière qu'il me fut impoſſible de
» m'en dégager. Je fus, incontinent,
» jetté de deſſus mon cheval, & aban-
» donné à la première fureur du ſoldat,
» lorſqu'un Officier du Régiment de
» *Bagui*, revêtu d'un juſte-au-corps

» rouge, me tira, avec beaucoup d'agi-
» tation, de la preſſe où j'étois, en
» aſſez mauvais état : il jugea, à mon
» habit, qu'il me devoit ſecourir auſſi
» promptement qu'il fit. Quelques mo-
» mens après, nous fûmes attaqués.
» Mais parce qu'il n'y avoit point d'Of-
» ficiers pour conduire les ſoldats, l'at-
» taque fut foible.

« Ces gens retirés, l'Officier qui
» m'avoit ſaiſi, & qui connut qui
» j'étois, me mena au corps-de-garde
» le plus éloigné, où il marqua beau-
» coup d'empreſſement pour me faire
» revenir du déſordre où il m'avoit
» trouvé. Et dans la vérité, il faut lui
» rendre cette juſtice, qu'il prit un
» très-grand ſoin de moi. Je le tentai
» par des offres conſidérables, de me
» rendre la liberté, & qu'il ſouffrît que
» j'échappaſſe. Mais il ne voulut jamais
» prêter l'oreille à aucune choſe de
» cette nature; & à ſa conſidération,

» je dirai que véritablement je lui of-
» fris un plus grand avantage qu'il ne
» pouvoit eſpérer par la guerre.

« Nous fûmes attaqués une ſeconde
» fois ; & je vis l'heure que l'occaſion
» s'offroit à ma délivrance. Mais mon
» malheur l'emporta ſurtout : le nom-
» bre de nos gens ne ſe trouva pas
» aſſez grand, & mes Officiers ne
» croyoient, ou ne ſavoient pas que
» je fuſſe dans ce corps-de-garde. Ainſi
» la ſeconde attaque ne me fut pas plus
» favorable que la première. J'eus alors
» encore recours à l'Officier, que je
» tentai de nouveau, avec de plus
» grandes promeſſes, mais auſſi inutiles
» que les premières.

« Lorſque les troupes commencèrent
» à ſe rallier de toutes parts, & que
» les deux partis commencèrent à faire
» feu l'un ſur l'autre, l'Officier qui
» m'avoit en ſa garde, alla dire à un
» Major, ou Lieutenant-Colonel, qu'il

» avoit un prisonnier de distinction ;
» & un quart-d'heure après, *Guido de*
» *Stharemberg*, (ainsi que l'appella
» l'Officier) arriva, & me mena à une
» maison, vis-à-vis la porte qui avoit
» été livrée à l'ennemi, par la trahi-
» son d'un Curé, & dequoi je ne puis
» donner qu'une connoissance impar-
» faite.

« C'étoit après dix heures & demie
» que le Comte *Guido de Stharemberg*
» me retira du corps-de-garde ; & dans
» le tems que je traversois la rue, je
» reconnus que nos gens attaquoient
» l'ennemi de tous les côtés ; & ce qui
» me rendoit mon malheur plus sensi-
» ble, étoit que j'étois bien assuré que
» nous rechasserions l'ennemi de la ville,
» avec avantage.

« Le Prince *Eugène* & le Prince
» de *Commerci* me vinrent voir dans
» la maison où j'avois été conduit. J'en
» reçus toutes sortes de civilités : mais

» ils ne reſtèrent qu'un moment avec
» moi, à cauſe des affaires preſſantes
» qu'ils avoient ailleurs. Cependant,
» en ſortant de la maiſon, ils donnè-
» rent ordre de me mener hors de la
» ville, dans une chaumière qui n'en
» eſt pas à demi-portée de mouſquet.
» Je vis *M de Crenan* y arriver, bleſſé,
» avec d'autres de mes Officiers, qui
» avoient été pris par la perfidie des
» habitans. Enfin vers deux heures après
» midi, je fus conduit à *Ultiano*.

« C'eſt tout ce que je puis mander
» à *V. E.* de la connoiſſance que j'ai
moi-même de cette affaire, c'eſt-à-
dire de ce qui s'eſt paſſé à *Crémone*,
» tant pour ce qui regarde l'action en
» général, que ma perſonne en parti-
» culier : car après que je fus pris,
» je ne reçus aucunes nouvelles de qui
» que ce ſoit. Je ne ſais même ni com-
» ment la trahiſon avoit commencé,
» ni comment l'ennemi a été repouſſé

» hors de la ville. Tout ce que je puis » dire, c'eſt que nos gens firent des » merveilles, & que deux Régimens » *Irlandois* s'y ſont fort diſtingués. » Mais *V. E.* doit avoir, à préſent, » une connoiſſance parfaite de tout ce » qui eſt arrivé.

« Je ne m'arrêterai pas à faire aucune » réflexion ſur le triſte état où je me » trouve préſentement. J'ai joint à tou- » tes les précautions imaginables, toute » l'activité néceſſaire pour avoir de » promptes intelligences : mais j'ai été » trompé, & au-dedans, & au de-hors.

« Le Prince *Eugène* m'a envoyé à » *Inſpruck*, où j'ai toutes les raiſons » du monde de me louer du bon trai- » tement que j'y ai reçu juſqu'ici. Je » ne ſais quelle ſera ma deſtinée dans » la ſuite : j'attens, avec grande im- » patience, des nouvelles *de Vienne*. » Et j'eſpère que par la protection du » Roi, je ſerai bientôt dégagé des mal-

» heureuſes circonſtances où je me » trouve.

« Je priai fortement le Prince *Eugène* » de m'envoyer *à Veniſe*, en donnant » ma parole d'honneur que je me pré- » ſenterois, en préſence, en quelque » lieu que l'on ſouhaiteroit : mais il » ne voulut pas m'accorder ma de- » mande.

« Ç'auroit été pour moi un agréable » empriſonnement, d'avoir paſſé mon » tems avec *Votre Eminence :* mais la » malignité de mon étoile m'a privé » de cette conſolation. La continuation » de vos faveurs ſuppléra à tous les » autres défauts, puiſque je n'ai rien » tant à cœur que de me flatter de les » poſſéder ».

Je ſuis toujours, & avec ma vénération accoutumée, le plus humble & le plus obéiſſant de vos ſerviteurs,

DE VILLEROI.

Les circonſtances de cette ſurpriſe, & que le Maréchal ignoroit, ſont, que le Prince *Eugène* ayant mis dans ſes intérêts le nommé *Caſſali*, l'un des Curés de *Crémone*; après avoir pris avec lui tous les arrangemens convenables à l'exécution de ſon deſſein, ce dernier ayant obtenu qu'on nétoyât un aqueduc qui paſſoit dans ſa cave, & qui ſervoit à recevoir les immondices de la ville, le Prince fit gliſſer dans la place quatre ou cinq cens hommes déguiſés; de-là trois cens grenadiers qui lui ouvrirent les portes de la ville, tandis que tout y dormoit, & que le reſte des troupes Impériales y fut bientôt introduit. Que la garniſon, réveillée au bruit, les ſoldats, quoique ſans Chef, & preſque nuds, ſe mirent d'eux-mêmes à combattre les ennemis dans tous les quartiers où ils ſe trouvoient; & que la retraite enfin de ces derniers fut ſi précipitée, qu'il leur en coûta au

moins deux mille hommes, en y comprenant les bleſſés.

C'eſt, dit-on, dans les premiers tranſports de la joie, que les ſoldats, & ſurtout les François, qui n'eſtiment leurs Généraux qu'autant qu'ils ſont heureux, chantèrent le couplet ſuivant :

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette :*

Palſembleu ! l'aventure eſt bonne,
Notre bonheur eſt ſans égal ;
Nous avons regagné *Crémone*,
Et perdu notre Général !

LETTRES
DE St. ÉVRÉMONT
ET DE
NINON DE L'ENCLOS.

PARMI le nombre des lettres de *St. Evremont* que nous a donné le *Conſervateur* au mois d'Avril 1758, & qu'il aſſure n'avoir trouvées dans aucune des Editions juſques-là publiées de cet Auteur *, nous avons choiſi les quatre ſuivantes, qui nous ont paru les plus ſuſceptibles d'intéreſſer, duſſe n'être que relativement à la fameuſe *Ninon*, femme unique, & à plus d'un égard, ſurtout dans ſon eſpèce.

* La dernière eſt de 1753, Paris, en 12 vol.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je ſuis le plus fâché du monde de n'avoir pas reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire ; elle s'eſt apparamment perdue dans l'interruption des poſtes, avec beaucoup d'autres.

M. *d'Hervart* m'a mandé que vous me feriez toucher cinquante piſtoles quand je voudrois ; à quoi ma volonté, toujours prête à ſuivre vos ordres, s'eſt auſſi-tôt réſolue. Je ne ſais point ce que deviendront les cinquante autres, ſi je ne les touche.

Selon votre promeſſe, je quitte de bon cœur M. *d'Elbène*, notre cher ami & faux créancier, de tout le reſte, qui ſe monte à 1335 liv. ; & vous mettrez par-là ſa conſcience en repos.

Si je ne dois toucher que les cinquante piſtoles dont me parle M. *d'Hervart*, ne vous reprochez point d'avoir manqué de parole : c'eſt l'effet de mon étoile, & non pas le manque de votre bonne foi ; de très-honnêtes gens, mes amis, gens d'honneur, bien intentionnées, même à me faire plaiſir, ſi j'avois beſoin d'eux, en ont uſé de même. Je ne leur en ſais pourtant pas mauvais gré : cette maudite étoile les a forcés à démentir leur inclination, & les a fait agir contre leur naturel.

Il y a même encore une autre conſolation qui détournera ma penſée de cet aſcendant funeſte vers quelque choſe d'agréable : ſi je touchois toute la ſomme, votre exactitude, & cet honneur régulier, me donneroient votre excluſion entière de la qualité d'amant aſſujetti aux droits de votre infidélité. Si je ne touchois rien, celle d'ami ſe trouveroit trop intéreſſée ; & l'opinion

de la ſûreté qu'il y eut toujours avec vous en affaire, ſeroit perdue.

Le tempéramment que vous prenez eſt digne de la délicateſſe de votre eſprit, & rend juſtice au perſonnage que j'ai toujours fait avec vous, ni de ſimple ami, ni de véritable amant. Peut-être ſerez vous aſſez rigoureuſe pour ne vouloir même pas avouer le moindre mouvement de paſſion ? Mais je ſuis accoutumé à ſouffrir des rigueurs; & ſi vous m'envoyez les cinquante autres piſtoles, comme une condamnation des foibleſſes que j'ai eues, je me condamnerai de concert avec vous, par ſoumiſſion à vos ſentimens, & les recevrai en ſimple ami, qui ne méritoit pas davantage.

Je le ſerai pourtant toute ma vie; & s'il y avoit plus de réalité dans l'imagination, je croirois encore être quelque choſe de plus à l'heure que je vous parle.

A la Haye . . . Décembre 1669.

AUTRE

A M. D'HERVART,

Du 22 Janvier 1670.

Vous m'étonnez bien de me dire que Mademoiſelle de l'*Enclos* eſt en colère contre moi ! Car, ou je ſuis devenu le plus groſſier homme du monde depuis que je ſuis ſorti de France, ou elle eſt devenue ſi délicate, que je ne ſais plus parler, ou du moins comme on lui parle préſentement.

J'étois fort content des cinquante piſtoles ; la manière dont je lui ai témoigné mon contentement ne lui a ſans doute pas plû, quoique je l'aie crue la plus innocente du monde. Je lui avois écrit, il y a longtems, que Mademoiſelle de *l'Enclos*, amie des gens, étoit la plus ſûre perſonne, &

la plus exacte à tenir ſa parole : & que je la priois de ſe ſouvenir des cent piſtoles ; que je prétendois être traité en ami (attendu qu'elle étoit volontiers infidelle à ſes amans), & point du tout en galant.

Or, Monſieur, à la nouvelle des cinquante piſtoles, je lui témoignai toute la ſatisfaction du monde du procédé juſte & délicat qu'elle tenoit avec moi ; & voyez comme je raiſonnois ? « ſi vous ne m'aviez rien envoyé (lui » diſois-je), l'opinion de la ſûreté que » nos amis ont trouvés avec vous, étoit » perdue : ſi j'avois reçu les cent piſ- » toles entières, votre exactitude & » votre honneur trop rigide m'auroient » donné l'excluſion de la qualité d'amant » aſſujetti aux droits de l'infidélité. Le » milieu que vous trouvez, rend juſ- » tice au perſonnage que j'ai toujours » fait avec vous, ni de ſimple ami, ni » de véritable amant. «

Voilà, Monſieur, exactement tout ce que j'ai écrit, dans l'unique deſſein de me réjouir avec elle.

Je ſens bien qu'il ne faut pas vieillir ſi loin, particulièrement quand les matières ſont changées. Quant aux ſentimens que j'ai eus pour elle, ils ne changeront jamais ; & rien ne m'empêchera d'être éternellement de ſes amis, quand même elle ne le voudroit pas.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

N'en déplaiſe à ce vieux rêveur, qui ne trouvoit perſonne heureux devant la mort, je vous tiens, en pleine vie, comme vous êtes, comme la plus heureuſe créature qui fût jamais !

Vous avez été aimée des plus honnêtes gens du monde, & avez aimé autant de tems qu'il falloit pour ne

laiſſer rien à goûter dans les plaiſirs, & auſſi juſte qu'il étoit beſoin pour prévenir les dégoûts d'une paſſion laſſante. Jamais on n'a porté ſi loin le bonheur de votre ſexe; & il y a peu de Princeſſes dans le monde à qui vous ne faſſiez ſentir la dureté de leur condition par jalouſie de la vôtre; il n'y a peut être même pas de ſaintes dans les couvents qui n'euſſent voulu changer la tranquillité de leur eſprit contre les troubles agréables de votre âme; de tous les tourmens, vous n'avez ſenti que ceux de l'Amour; & vous ſavez mieux que perſonne, qu'en amour tous les autres plaiſirs ne valent pas les peines.

Aujourd'hui, que la fleur de votre grande jeuneſſe eſt paſſée (le mot eſt rude! mais vous me l'avez écrit tant de fois, que ce n'eſt que le répéter); aujourd'hui, dis-je, vous retenez tant de bonne mine ſur votre viſage, &

conſervez

conſervez tant d'agrémens dans l'eſprit que, n'étoit la délicateſſe de votre choix à recevoir le monde, il y auroit autant de foule chez vous, ſans intérêt, qu'il y en a dans les Cours où il y a le plus de fortune à eſpérer. Vous mêlez même les vertus à tous vos charmes; & au moment qu'un amant vous découvre ſa paſſion, un ami peut vous confier ſon ſecret : votre parole eſt la convention la plus ſûre ſur laquelle on puiſſe ſe repoſer; & quand vous avez fait eſpérer cent piſtoles ſur des droits ſeigneuriaux, on y peut compter comme ſi elles étoient déjà reçues.

Après tant de qualités & de vertus, qu'on s'étonne de voir dîner chez vous des Miniſtres ! mon étonnement eſt que vous ne gouverniez pas vous-même quelque grand Royaume, où tous les peuples ſeroient plus heureux qu'ils n'étoient en *Chypre*, du tems de la bonne Déeſſe.

Allons, ma chère amie, allons aux Indes, pratiquer le culte du peuple dont je vous ai parlé : on y vit des siècles, & il n'y a aucun moment où l'on n'y puisse goûter du plaisir. Pour ce pays-ci, je trouve que vous avez fait un gain admirable, de vous trouver plus jeune de trois ans que vous ne pensiez. Hélas ! vous devez bien avoir pitié de nous autres mortels, qui ajoutons jours aux jours, & courons avec précipitation à notre fin ! Quand votre âge vous paroît un peu avancé, vous retournez en arrière, & vous vous défaites des années avec moins de peine que vous ne quittez une chemise, & surtout par ce maudit froid-ci.

Les miennes vont toujours en avant ; mais quelque déchet que je sente en moi de ma première vigueur, je me contenterois de celle que j'ai perdue, si je pouvois tenir en même état ce qui m'en reste.

Plût à Dieu, mon amie, que nous fussions ensemble dans ma petite maison, propre & polie, liés du mariage des...., dont il y a des exemples ici, comme à Madrid ! Nous donnerions beaucoup, sans doute, à la délicatesse de l'esprit; mais le corps ne laisseroit pas de fournir quelque chose à nos plaisirs, par jalousie de ne pas laisser tout l'honneur à son compagnon. En tous cas, je vous mettrois des idées indiennes dans la tête, & qui vaudroient peut-être mieux que des réalités françoises.

J'ai montré votre attestation de vie au Comte de *Riès*, qui a été un peu surpris de la résurrection. Il avoit ouï parler de celle du *Lazare*, au bout de trois jours; mais il ne croyoit pas qu'il s'en pût faire au bout de trois ans.

Adieu, chère & bonne amie.

Je voudrois bien savoir si le luth va toujours bien ?

LETTRE

DE NINON A St. EVREMONT.

L'honneur trop sévère tire toujours un peu à la férocité, & il est difficile que les vertus subsistent dans un juste tempérament.

Je vous avois écrit une très-belle lettre, dans laquelle je vous faisois voir mon mérite sur le payement prématuré. Quoique j'eusse donné ma parole, je crois que *Marc-Antonin*, le Philosophe, & de plus Empereur, ne payoit point d'avance pour ses créanciers.

Voilà pourtant ce que j'ai fait pour vous, & pour le pauvre *d'Elbène!* Mon équité auroit voulu que j'eusse attendu jusqu'à la fin de mes propres affaires, dont je n'ai pas encore tiré un sol; mais je vous ai cru tous deux plus à

plaindre que moi, & vous ai déparé cent piſtoles ſur le ſac de mille, qui ne pouvoit me rentrer qu'à la fin du compte.

Cela hauſſe un peu le courage, il eſt vrai : mais quand vous y aurez bien penſé, vous verrez qu'il ne faut pas railler avec un Banquier *ſans reproche*.

Le froid, la mauvaiſe plume, & un homme de *M. d'Hervart* que je fais attendre, m'empêchent de vous en dire davantage ; aimez-moi cependant aſſez pour réſiſter à ma ſévérité.

Je vous ai mandé que mes agrémens étoient changés en qualités ſolides & ſérieuſes ; & vous ſavez qu'il n'eſt pas permis de badiner avec un *Perſonnage*.

AUTRES ANECDOTES, CONCERNANT NINON DE L'ENCLOS.

Nous avons vû jusqu'ici Mademoiselle de *l'Enclos* courtisanne fameuse, sous le nom de *Ninon*; nous l'avons suivie dans un état moins blâmable, & donner des preuves de probité & de vertu; il faut la voir à présent du côté des Belles-lettres & de la délicatesse du goût :

« *Ninon* vit longtems sa ruelle occupée par des gens qui n'en vouloient qu'à sa beauté, & Mademoiselle de *l'Enclos* n'y voit maintenant que des gens qui recherchent son esprit. Tout ce qu'il y a à Paris de personnes qui

ſe piquent d'une littérature polie, & qui veulent ſe former le goût, accourent en foule chez elle ; ſon entretien inſpire le bon goût & la politeſſe, & ſon ſentiment ſur les ouvrages d'eſprit eſt une déciſion de laquelle on n'appelle point.

Dans le tems de la fameuſe diſpute ſur *les Anciens & les Modernes*, elle en avoit chez elle un aſſez grand nombre, & même d'Académiciens, pour les diſtinguer, eu égard au parti qu'ils avoient pris dans la querelle, pour conſerter aſſez polîment ſes paroles, pour les ménager tous, & n'en choquer aucun. Auſſi conſerva-t-elle longtems ſes amis gens lettrés, entre autres *M. de Charleval*, qui étoit ſon voiſin, qui y étoit régulièrement tous les jours, & elle en reſſentit vivement la perte, lorſqu'il mourut en 1693. *Ninon* fut, en un mot, en la perſonne de Mademoiſelle *de l'Enclos*, la femme de Paris qui voyoit la meilleure compagnie.

Cette foule de beaux esprits qu'elle avoit chez elle, ainsi que le goût sûr dont elle étoit douée, me font regarder comme un jugement également sûr ce qu'elle pensoit sur tant de gens d'esprit & de littérature qui ont vécu sous le règne de *Louis XIV*.

Voici ce qu'elle en pensoit, sur la fin du dernier siècle : « l'appétit est une » chose dont je jouis encore en peu. » Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon » estomac avec le vôtre, & parler de » tous les originaux que nous avons » connus, dont le souvenir me réjouit » plus que la présence de beaucoup de » gens que je vois, quoiqu'il y ait du » bon dans tout cela ; mais à dire le » vrai, point de rapport. Quelle com- » paraison, mon ami, du siècle présent » avec celui que nous avons vu ! «

Il seroit sûr, à ce compte-là, que le goût, la délicatesse, la manière de penser & de s'exprimer, & enfin tout

ce qui forme les gens d'un *mérite distingué*, a diminué depuis quarante ans, au lieu d'avoir augmenté : j'ai vu & vois tous les jours des gens qui penſent de même, malgré la vanité du ſiècle préſent.

Mademoiſelle *de l'Enclos* a encore eu le bon eſprit de ne pas ambitionner la qualité d'Auteur ; auſſi l'article de ſes ouvrages n'occupera pas beaucoup de place dans celui-ci. Contente de paſſer pour un excellent juge des ouvrages des autres, elle n'a pas été touchée du deſir de recevoir des louanges pour les ſiens. Il y a pourtant de ſes productions dans les Mercures de *de Viſé*, & dans d'autres Recueils, mais où ſon nom ne ſe trouve guère : tout le monde ſavoit pourtant qu'elle écrivoit bien, tant en proſe qu'en vers. Si elle avoit été agrégée à quelque Académie, nous aurions un détail & de ſa vie & de ſa mort. Mais, hormis cela, les François ne ſe donnent nul

ſoin pour conſerver la mémoire des perſonnes de mérite.

Je finirai donc cet article par une petite anecdote, que je tiens de feu M. l'Archevêque de *Toulouſe* (*Neſmond*) vrai *Répertoire* de jolies choſes.

M. le Duc de *St. Agnan*, de l'Académie Françoiſe, étoit un excellent homme en toutes choſes, mais non à faire des vers : cependant il aimoit aſſez à rimer, & ſurtout lorſqu'il s'agiſſoit de louer le Roi & faire ſa cour.

Quand *Louis XIV* eut fait voir une inclination marquée pour les jardins, & que ceux de Verſailles contentoient tous les jours ſon goût, M. le Duc de *St. Agnan* fit pluſieurs couplets de chanſon ſur la beauté de ces mêmes jardins. Ils étoient ſur l'air : *Tout cela m'eſt indifférent*, (première gaucherie!) & commençoient ainſi :

Beaux jardins de *Sémiramis*,
Cédez à ceux du grand *Louis*, &c.

Il les présenta au Roi, & ils coururent aussi-tôt partout.

Le Comte de *Grammont*, qui les trouva détestables, se hâta de les porter chez Mademoiselle *de l'Enclos* : Chère » *Ninon !* (lui dit il) allons, au plus » vîte, faites-moi un couplet sur le » même air, qui soit bien piquant, » pour que je l'envoie au Duc ? Je ne » saurois souffrir que mes amis se li- » vrent ainsi au public : car où diable » est-il allé chercher *Sémiramis ?*

Ninon, sur le champ, fit & lui donna ce couplet-ci :

Damon, laisse juger nos yeux
De ces jardins délicieux,
Où l'Art surpasse la Nature ?
Le froid qui régne dans tes vers,
Fait plus de tort à la verdure,
Que le plus affreux des hyvers.

Il l'envoya dès l'instant même au Duc, qui fut assez galant homme pour

prendre bien la choſe, & avouer que ſes vers ne valoient rien : rare exemple de modeſtie dans un Poëte, & ſurtout qui ne l'étoit guère !

LETTRE A M. D***,

SECRÉTAIRE D'AMBASSADE A***,

Concernant une Tragédie Françoise, intitulée : SYLLA, *Dictateur Romain.*

OUI, Monsieur, je suis possesseur de cette Tragédie, dont vous a parlé *M. N****, notre ami commun, pièce faite en 1698, & qui, bien qu'imprimée en 1745, sans nom ni d'Imprimeur ni de Ville, est, en effet, on ne sauroit plus rare : l'Auteur n'en ayant probablement fait tirer que peu d'exemplaires, ou pour raisons à lui connues, en ayant peut-être supprimé l'édition. C'est ce que j'aurois pu savoir mieux qu'un autre, puisque cette pièce est de feu mon beau-frère, *Mallet*, Seigneur de

Breſme. * Mais attendu qu'il étoit fort âgé lorſqu'il lui prit fantaiſie de la faire imprimer, & que j'étois abſent de *Calais* lors de ſa mort, arrivée peu de tems après, je ne pus être inſtruit des circonſtances particulières qui ont contribuées à tenir ſi longtems cet ouvrage dans l'oubli, (quoique très-recommandable, à beaucoup d'égards,) que par l'avertiſſement qui ſe trouve à la tête de cette Tragédie, & dont je vais vous rendre compte.

L'Auteur avoit à peine terminé ſes humanités au Collége de *Louis-le-Grand*, à Paris, [11] & commencé ſon Cours de Droit en 1696, qu'avec beaucoup de goût pour le théatre, & ſurtout pour les chefs-d'œuvres de *Pierre Corneille*, il oſa s'eſſayer dans ce genre, & crut

* *Mort Lieutenant-Civil & Criminel au ſiége Préſidial de* CALAIS, Magiſtrat auſſi eſtimable que vraiment eſtimé.

Abdication de Sylla ſuſceptible d'un grand intérêt.

L'Abbé Raymond, fils du fameux Fermier-Général, occupoit, en 1701, un appartement dans la même maiſon où logeoit l'Auteur. Cet Abbé avoit pour Précepteur un autre Abbé *Auvergnat* qui, étant entré dans le cabinet de *M. de Breſme*, pendant ſon abſence, y liſoit cette Tragédie, quoiqu'informe & pleine de ratures, lorſque celui-ci rentra.

Cet Abbé, qui ſe piquoit de s'y connoître, en parut ſi content, quoique l'Auteur lui témoignât être loin de l'être, qu'il lui propoſa de la donner à corriger à un Jéſuite de ſes amis, dont le goût paſſoit pour ſûr; & inſiſta tellement ſur ce qu'il lui fût permis d'en tirer, auparavant, une copie, que le jeune Auteur y conſentit.

Il ſe paſſa quelques mois avant que l'Abbé précepteur pût rapporter la

pièce : le Jésuite (disoit-il) s'étant trouvé trop occupé d'autres objets. Quelque tems après, l'Abbé *Raymond*, qui étoit Chanoine de *Notre-Dame*, ayant résigné sa Prébende à son frère aîné, & pris sa place dans le monde; cet événement subit fit si bien perdre de vue à *M. de Bresme* l'Instituteur *Auvergnat*, qu'il ne lui resta d'autre parti à prendre, que de se consoler de la perte de la copie de son manuscrit, & à laquelle il n'auroit peut-être jamais pensé, si, en 1728, c'est-à-dire, 25 ans après, il n'eût trouvé sa Tragédie imprimée & cruellement mutilée, dans le *Traité de Poésie du Père Buffier, Jésuite.*

A cette apparition, les entrailles paternelles de l'Auteur se ranimèrent : il chercha dans ses papiers, retrouva son premier manuscrit; & mit sa pièce en état d'être imprimée : ce qu'il n'a pourtant fait, & j'en ignore la raison, que plus de 20 ans après.

Je me hâte, après ces éclairciſſemens, abſolument néceſſaires, de paſſer au plan de la Tragédie, qui ſera ſuivi de quelques fragmens de ſcènes qui pourront peut-être, en vous donnant une idée du talent de l'Auteur, vous faire deſirer de mieux connoître ſon ouvrage.

Le ſujet eſt tiré, pour le fond, de *Plutarque* & de *Suétone*.

Sylla, ſous le nom de Dictateur, s'étoit emparé de la Puiſſance Souveraine dans Rome. Il avoit fait empoiſonner *Emilius Scaurus*, perſonnage conſulaire, pour en épouſer la femme, dont il n'eut point d'enfans, & après la mort de laquelle, il adopta *Emilie* ſa fille, qu'elle avoit eu de *Scaurus*, ſon premier mari. *Sylla* voulant perpétuer la Dictature dans ſa famille adoptive, par le moyen du mariage qu'il prétendoit faire d'*Emilie*, jetta d'abord les yeux ſur *Jules-Céſar*, pour en faire ſon gendre. Mais ce jeune

Patricien, après avoir feint, pendant quelque tems, d'entrer dans les vues du Dictateur, trouva moyen, sous quelque prétexte, de se dérober de Rome, pour se rendre à *Capoue*, où il épousa *Cornélie*, fille de *Cinna*, qui, avec *Marius*, oncle de *César*, avoit été l'ennemi le plus déclaré & le plus dangereux de *Sylla*.

Le Dictateur, informé d'une alliance si contraire à ses vues & à ses intérêts, fit arrêter les nouveaux époux, & leur donna son propre palais pour prison. Puis tournant ses idées d'un autre côté; pour exciter la jalousie ambitieuse de *César*, il fit à *Pompée* la proposition de lui donner *Emilie*, & de se démettre de l'autorité souveraine en sa faveur, en lui faisant entendre que *César* profiteroit de son refus.

Pompée n'avoit que 24 ans, il venoit de conquérir l'*Afrique* en moins de deux mois. Il avoit épousé *Aristie*,

fille d'un Préteur, qui avoit sacrifié sa vie pour son service. L'Amour & la reconnoissance d'un côté, & l'ambition de l'autre, le jettèrent dans une perplexité facile à concevoir.

Cependant *Emilie* se voyoit, pour ainsi dire, le rebut de ces deux jeunes Romains. Mais l'amour n'étoit pas la passion qui la dominoit. *Metella*, sa mère, femme de *Sylla*, l'avoit instruite, en mourant, du crime qu'avoit commis son second mari aux dépens de la vie du premier, & lui en avoit fortement recommandé la vengeance.

Cette jeune personne, sans aucun retour pour les bontés dont *Sylla* la combloit, ne respiroit qu'après les moyens de laver la mort de son père dans le sang du Dictateur. Mais dévorée en secret du desir d'obtenir le premier rang, elle ne différoit d'exécuter son dessein que jusqu'à ce que son alliance avec *César* ou avec *Pompée*, l'auroit mise

en état de se satisfaire doublement : parce que celui qui devoit l'épouser, devoit, en même tems, être revêtu de la dictature, par l'abdication de *Sylla*. Mais le refus absolu de *César*, & les irrésolutions de *Pompée*, lui ayant fait connoître qu'elle n'avoit pas un grand fond à faire, ni sur l'un ni sur l'autre ; elle se ménagea une entrevue avec *Aristie* & *Cornélie* ; & leur ayant déclaré le juste sujet de haine qu'elle avoit contre *Sylla*, elle leur proposa de se joindre à elle, pour le poignarder au moment d'une audience qu'elles lui demanderoient toutes trois ensemble.

Ces deux Dames, irritées des démarches violentes que faisoit le Dictateur pour les séparer de leurs époux, se rendirent sans peine au projet d'*Emilie*. Mais *Cornélie* en ayant fait confidence à *César*, son mari, ce généreux Romain en avertit *Sylla*, qui prit les mesures suivantes :

Il commença par forcer *Pompée* de répudier *Ariſtie*, & d'épouſer *Emilie*. Après quoi, il fit aſſembler le Sénat, & ſe démit de la Dictature en faveur de la République, à laquelle il rendit ſa première liberté.

Par ce généreux coup d'éclat, il punit *Pompée* de ſon opiniâtreté à réſiſter à ſes ordres, ainſi que de la hardieſſe qu'il avoit eue de revenir d'Afrique, & d'en avoir ramené les troupes, au mépris de ſes défenſes. Il punit *Ariſtie* & *Emilie* de leur attentat criminel, en privant la première d'un époux qu'elle adoroit, la ſeconde du rang ſouverain après lequel elle aſpiroit, & récompenſa *Ceſar* de la nobleſſe de ſon procédé, en lui laiſſant *Cornelie* & la liberté.

Mais au moment de l'abdication du Dictateur, *Emilie*, outrée de déſeſpoir de ſe voir fruſtrée de ſa vengeance & du rang qu'elle ambitionnoit, étoit

sortie brusquement, pour donner un essor plus libre à sa fureur & à ses plaintes. Mais elle rencontra dans le prochain appartement la furieuse *Aristie*, qui, après l'avoir poignardée comme une odieuse rivale, à laquelle elle attribuoit l'affront que lui avoit fait *Pompée*, en la répudiant, vint sur le champ se poignarder elle-même, aux yeux de l'assemblée qu'*Emilie* venoit de quitter.

Telle est la distribution de la pièce.

Mais il est bon d'avertir que l'empoisonnement de *Scaurus*, l'adoption d'*Emilie*, la résolution que prend *Sylla* de se choisir un successeur, la conspiration des trois femmes contre lui, & l'union de toutes ces actions particulières avec l'abdication de *Sylla*, qui est la principale qu'elles paroissent produire, tout cela est de l'invention de l'Auteur, & n'appartient qu'à la fable dont il a tissu son ouvrage.

Mettons maintenant sous les yeux du Lecteur quelques exemples de la versification de cette pièce, qui nous semble annoncer d'autant plus de talent, que l'Auteur atteignoit à peine sa vingtiéme année lorsqu'il l'a entreprise.

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.

ÉMILIE, CAMILLE, *sa Confidente.*

CAMILLE.

.... Eh quoi ! *Sylla* vous adopte pour fille ;
Il établit sur vous l'espoir de sa famille ;
Il vous cherche un époux ; il veut en sa faveur,
Dans Rome éterniser le nom de Dictateur,
Pour vous placer au trône en descendre lui-même ?
Cependant...

ÉMILIE.

Je le hais, plus encor qu'il ne m'aime !

Il eſt vrai qu'à mes vœux il ne refuſe rien :
Mais s'il me traite en père, il m'a ravi le mien?
Ne te ſouviens-tu plus, qu'il n'épouſa ma mère,
Qu'après que le poiſon l'eût défait de mon père?
N'as-tu pas ſû de moi, par quel biſarre ſort,
Ma mère ne connut ſon malheur qu'à la mort?
Alors mille ſoupirs, mille larmes ſanglantes,
M'apprirent en ſecret ſes douleurs accablantes;
Et ſon âme vers moi s'élançant en courroux :
Je meurs [dit-elle], adieu ma fille!.. Vengez-nous!
Et d'un devoir ſi juſte, oubliant la mémoire,
Pour flater un Tyran, je trahirois ma gloire! &c.

CAMILLE.

Oui, c'eſt avec ſujet que vous le haïſſez.
Mais, Madame, après tout, depuis trois mois paſſés,
Qu'une mère en mourant vous en fit confidence,
On ne vit point en vous, cette ardeur de vengeance?
Toujours dans le reſpect, toujours d'un air égal,
Vous recevez..

EMILIE.

Hélas! n'irrite point mon mal?
Et puiſqu'à mon repos la pitié t'intéreſſe,
Camille, épargne-moi l'aveu de ma foibleſſe...

Je

Je voudrois voir *Sylla* ſous mes pieds abbatu;
Je déteſte ſon crime, & même ſa vertu;
Chaque moment me rend de ſa mort plus avide;
Un regard de ſes yeux me ſemble un parricide...
Mais pour trahir *Sylla*, te le dirai-je, hélas?
La puiſſance qu'il m'offre a pour moi trop d'appas!..
Pardonnez à mon cœur l'aveu qu'il vient de faire,
Chères ombres! Ma foi n'en eſt pas moins ſincère:
Ce coup, depuis trois mois, vainement attendu,
N'en eſt pas moins certain pour être ſuſpendu:
Je veux plus à loiſir affermir mon audace;
Pour frapper de plus près m'élever en ſa place;
En m'armant contre lui de ſes propres bienfaits,
Faire éclater ma haine autant que ſes forfaits.
Cependant.....
.....
.....
.....

Trop charmante grandeur, qui flatez mon envie,
Oublirai-je celui qui m'a donné la vie?
Trop ſévère vertu, qui ne peut pardonner,
Haïrai-je celui qui me veut couronner?...
Que ne puis-je baiſer, ſans crainte d'être ingrate,
Et la main qui m'irrite, & celle qui me flatte?
Et ſans faire en ſecret tant de vœux ſuperflus,

Partager... Mais hélas! Je ne me connois plus.
Qu'ai-je dit? Eſt-ce un père? Eſt-ce un Tyran que
j'aime?
J'oſe en douter!.. O Ciel! J'ai honte de moi-même,
Puiſque mon lâche cœur m'a trahi juſques-là;
Pour l'en punir, il faut, il faut perdre *Sylla*...
Oui, de l'éclat du rang, trop fortement frappée,
J'avois quelque regret d'avoir perdu *Pompée*:
J'avois peine à ſouffrir qu'il eût abandonné
Ce rang à ſa vertu par *Sylla* deſtiné;
Qu'il eût quitté ma main pour celle d'*Ariſtie*?
Mais je rens grace au Ciel qui m'a mieux aſſortie,
En m'offrant d'un Tyran qu'il hait autant que nous,
La Dictature en dot, l'ennemi pour époux!
Non, ce n'eſt pas l'Amour, c'eſt le haine qui lie
Et la main de *Céſar* & celle d'*Emilie*:
Tous deux juſtes vengeurs du ſang de nos parens,
Nous allons l'immoler à leurs mânes errans.
Je veux qu'en deſcendant pour nous céder ſa place,
Aux yeux du Sénat même un poignard le terraſſe;
Retenir juſques-là mon courroux ſans effet,
C'eſt le payer aſſez de l'honneur qu'il m'a fait:
Un moment par-delà, me rendroit ſa complice.

Sylla vient apprendre à *Emilie* que

Céſar eſt un perfide, qui les a trompés tous les deux, & vient d'épouſer *Cornélie :* mais qu'il vient de faire arrêter les nouveaux époux, dont il va ſe venger cruellement.

EMILIE, *troublée.*

Quoi, Seigneur !
Céſar eſt pris ?...

YLLAS.

Je vois le trouble de ton cœur,
Ma fille !.. Tu l'aimois ?.. Mais tu l'aimois fidèle.
Hais donc cet impoſteur ; abandonne un rébelle :
Il eſt d'autres Romains, dont les feux plus conſtans,
Pourront mériter...

EMILIE.

Non, Seigneur ; il n'eſt plus tems ;
Après *Céſar* ingrat, & *Pompée* inſenſible,
Mon cœur à tous les cœurs doit être inacceſſible :
Ces deux ſeuls méritoient d'en être Souverains ;
Et je dois mépriſer le reſte des humains, &c.

Sylla resté seul avec *Aufide*, son Confident, lui témoigne combien ce dernier contretems le touche, tant par rapport à lui-même, que par rapport à *Emilie*.

AUFIDE.

Quoi ! deux ou trois mutins, un jeune homme, une femme,
De si foibles objets troublent cette grande âme ?

SYLLA.

Aufide, apprens mes maux ; & vois si les destins,
Ont jamais à la pourpre uni plus de chagrins !
Rome, du joug des Rois si longtems affranchie,
Sous un nom spécieux souffre la Monarchie.
Je régne, je l'avoue ; & Dictateur ou Roi,
Qu'importe, si je tiens l'Univers sous ma loi ?
Si de force, ou de gré, par guerre, ou politique ?
J'ai, selon mes desirs, éteint la République,
Et si mes ennemis, étouffés dans leur sang,
Laissent la paix à Rome, à moi le premier rang ?
Mais j'ai peu fait pour moi, je n'ai rien fait pour elle,

Si la forme d'Etat ne demeure éternelle :
Car enfin, de choisir des Maîtres tous les ans,
C'est, au lieu d'un seul Maître, avoir mille Tyrans;
Et dussions-nous sans borne étendre nos conquêtes,
Un corps bien composé ne souffre pas deux têtes. *
De celles qu'à mes droits j'ai dû sacrifier,
C'est à mes Successeurs à me justifier,
Mon pouvoir, en leurs mains, deviendra légitime :
Mais s'il meurt avec moi, ma grandeur est un crime.
Je veux donc pour ma gloire, & le commun bonheur,
D'un gendre de mon choix me faire un successeur.
Je ne trouve, à mon gré, que *César* ou *Pompée*.
Et je vois de tous deux mon attente trompée !

Mais Seigneur, lui dit *Aufide*, César est du moins celui des deux que vous devez le moins regretter... Est-ce chez vos ennemis que vous devez aller chercher un gendre ?

---

* Ce vers-là, par plus d'une raison, ne passeroit sûrement pas aujourd'hui. Sa singularité m'a seule engagé à ne le pas supprimer.

Et remettre un pouvoir, dont vous êtes saisi,
Seigneur ?

SYLLA.

C'eſt pour cela que je l'avois choiſi
Ce choix, chez nos neveux, eût purgé ma mémoire
Des ſoupçons dont un jour me chargera l'hiſtoire.
Mes ennemis alors, amis de mes vertus,
Me voyant relever leurs reſtes abbatus,
Auroient, de mes projets, encenſé la juſtice,
Publié que mon zèle étoit ſans artifice ;
Et qu'ayant fait la guerre aux mauvais Citoyens,
J'en voulois à leur crime, & non pas à leurs biens.

Eh bien, Seigneur, lui réplique le Confident, puniſſez donc l'ingrat *Céſar*. *Pompée*, après ce qu'il a fait ſous vos drapeaux pour votre gloire, eſt-il moins digne de vos bienfaits ?

Heureux, entreprenant, l'eſprit grand, le cœur haut,
Il peut...

SYLLA.

Tant de vertu n'eſt pas ce qu'il me faut,

Je voudrois qu'il se fit moins aimer & plus craindre ;
Qu'à marcher sur mes pas il voulût se contraindre ;
Qu'il eût moins en horreur cette noble fierté,
Que les foibles esprits appellent cruauté ;
Qu'il fût, que pour tenir son rang dans nos Provinces,
Les crimes des petits sont vertus dans les Princes.
Que nos humeurs enfin eussent tant de rapport,
Qu'il me fit regretter du moins après ma mort.
Tel me plairoit *Pompée* ; & tel du moins doit être
Celui qu'à l'Univers je laisserai pour Maître :
Juste, sage, vaillant ; mais non pas plus que moi ;
Qu'il suive mon exemple, & n'ait pas d'autre loi.
Car si sa gloire, un jour, pouvoit nuire à la mienne,
Je réduirois l'Empire à sa forme ancienne ;
Et Rome, désormais, remise en liberté,
Me rendroit immortel à la postérité,

Si je puis donc (continue-t-il) me résoudre à pardonner à *Pompée*,

Je veux qu'un prompt divorce, à la face des Dieux,
M'assure de son zèle, & le rende odieux, &c.

AUFIDE.

Et que devient *César* ? Et qu'en prétendez-vous ?

SYLLA.

L'opposer à *Pompée*, & l'en rendre jaloux;
L'engager par promesse, ou l'obliger par force,
A réparer son crime, & faire un prompt divorce.
Je l'ai fait appeller, il va paroître, &c.

SCENE V.

SYLLA, CESAR, AUFIDE, GARDES.

SYLLA.

Approche, ingrat? Approche?.. Il est tems que je sache
Quel charme, quel espoir, à ton devoir t'arrache.
Je t'ai mandé : je t'aime encore jusques-là....
Parle?

CÉSAR.

Je suis *César*, & vous êtes *Sylla*:
Les prisons de *Minturne*, & les murs de *Préneste*,
Si ce n'est point assez, vous apprendront le reste.
Défendez-vous vers moi du sang de mes parens?
Et je me défendrai d'avoir fui mes Tyrans.

SYLLA.

Cet orgueil trop tardif fait tort à ſon ouvrage;
Et tu devois plutôt l'avoir mis en uſage.
Lâche! dès le moment que j'épargnai tes jours,
Il falloit me tenir ce généreux diſcours.
Il falloit, à ce prix, avoir honte de vivre;
Me demender alors tes parens, ou les ſuivre.
Depuis trois ans, tu vis, tu rampes près de moi;
Tu prétens à ma fille, & tu ſurprens ſa foi!..
Aujourd'hui, de mes biens ton âme énorgueillie,

CÉSAR.

Ne me reprochez point que je vous dois la vie?
Après tant de forfaits, & tant de ſang verſé,
Parvenus juſqu'à moi, votre bras s'eſt laſſé.
Mais ſi de ce bienfait je ne puis me deffendre:
Il eſt entre vos mains, vous pouvez le reprendre.
Quant aux autres, que j'ai moins reçus que ſoufferts,
Je ne m'en ſuis ſervi que pour rompre mes fers:
A m'affranchir plutôt de vous & d'*Emilie*.
J'aurois, ſans fruit, perdu ma vengeance & ma vie;
Et ne pouvant alors, qu'en ſecret vous haïr,
Je cherchois des amis qui fuſſent m'obéir:
J'en ai trouvé. J'ai dû me tirer d'eſclavage:

Envers eux, envers moi, mon hymen eſt le gage.
Honteux de vos faveurs & de mes premiers feux,
Il falloit par ce coup me purger auprès d'eux.
Et pour encourager leurs âmes abbatues,
De leurs parens proſcrits relever les ſtatues,
Je l'ai fait.

SYLLA.

Toi!

CÉSAR.

Moi-même; à leur tête, à vos yeux;
J'ai, dans leur ancien rang, rétabli mes ayeux.
J'ai vu Rome pleurante autour de leurs trophées,
Rallumer contre vous ſes haines étouffées;
Et du grand *Marius*, regrettant le malheur,
De ſa cendre muette appeller un vengeur.
C'eſt moi, n'en doutez pas, tout chargé de ma chaîne,
Qui viens vous arracher la liberté Romaine.
Et quoique je me trouve en proye à vos fureurs;
Craignez-moi, ſi je vis: mais tremblez, ſi je meurs!
Cent mille bras armés, cent héros en ma place,..

SYLLA.

Jeune homme, ma bonté vous alloit faire grace!

Mais votre orgueil a mis ma patience à bout;
Je vous en tiendrai compte, & reconnoîtrai tout.
Pour abaiſſer dans peu ce ton ſi téméraire,
Je me ferai juſtice, & ſaurai vous la faire!
Je mettrai, s'il abuſe au moins de mes bienfaits,
Ce grand cœur hors d'état de s'en vanter jamais.
Gardes, qu'on m'en réponde!

CÉSAR.

Eh bien, s'il ne s'en vante,
Vous n'obtiendrez du moins jamais qu'il s'en repente.

SYLLA.

Nous verrons... Suivez-le? Vous Auſide, écoutez.
Qu'on trouve Cornélie!

CÉSAR.

Ah, Seigneur! Arrêtez!
Hélas! c'eſt bien aſſez que mon péril l'afflige.
Quelle gloire auriez-vous?..

SYLLA.

Retirez-vous, vous dis-je!
Supplier, menacer, c'eſt pour vous tems perdu.
Allez! Vous apprendrez le reſpect qui m'eſt dû.

D'après ces fragmens du premier Acte, & du plan qu'on a lu de la pièce, on peut juger ſi le choc des différentes paſſions qui y ſont miſes en action, ſoutenu par la chaleur d'un ſtyle & d'un dialogue où régne une ſoupleſſe unie à la vigueur d'une logique, qu'on oſe dire *Cornellienne*, on rencontre l'ombre même des longueurs & du pompeux rempliſſage dont l'intérêt de tant de Tragédies poſtérieures à celle-ci ſe trouve toujours plus ou moins réfroidi.

C'eſt donc ſurtout d'après ces dernières ſcènes, où l'Auteur nous peint avec tant de naturel & d'énergie l'âme & la profondeur de la politique d'un vieil & ruſé tyran tel que *Sylla*, que nous comptions mettre fin à cet article, ſauf à revenir ſur cette même pièce dans le dernier volume de ce Recueil, lorſqu'on nous a demandé, du moins encore, celles qui la termi-

nent, & nous eſpérons qu'elles pourront obtenir autant d'indulgence de la part du Lecteur, que celles dont nous venons de lui rendre compte.

ACTE V.

SCÈNE VI.

Pompée, épouvanté par *Sylla*, qui menaçoit de faire périr *Ariſtie*, comme coupable d'avoir conſpiré contre ſa vie, n'ayant pu la ſauver des fureurs de ce tyran, qu'en conſentant de la répudier & d'épouſer *Emilie*; après les premiers reproches de cette tendre épouſe, lui dit :

Il eſt vrai, je vous laiſſe,
Madame ! Accuſez-en l'excès de ma tendreſſe.
J'étois à vous ; & j'ai tous les Dieux pour témoins,
Que vous ne ſeriez plus, ſi je vous aimois moins !
Oui : c'eſt votre intérêt qui me rend infidelle ;

Un funeste attentat vous rendoit criminelle!
Je l'ignorois encor, quand, outré de dépit,
Le Dictateur, lui-même, en secret, me l'a dit.
Je l'ai vu, d'un ton fier, & d'un regard sévère,
Prêt à lancer sur vous les traits de sa colère,
A se faire justice, à tout sacrifier,
Si je ne consentois à vous répudier.
Que faire?.. A son pouvoir vous êtes asservie!..
Je n'avois qu'un moyen pour sauver votre vie;
Je n'avois qu'un moment pour en délibérer:
Ai-je pû, (mais que dis-je?) Ai-je dû différer?
J'ai joint les cris aux pleurs, la plainte avec l'audace,
J'ai tenté la prière, employé la menace;
Le barbare tyran vous alloit immoler:
Il a fallu vous perdre enfin, pour vous sauver!

ARISTIE.

Pour me sauver, cruel! Dis, dis pour perdre Rome
Pour servir en esclave aux caprices d'un homme;
Pour monter, du triomphe au souverain pouvoir?..
Croyois-tu que la mort eût dequoi m'émouvoir!
Non, de ce digne espoir j'avois l'âme occupée,
Qu'au moins, j'allois mourir l'épouse de *Pompée*,
Le jour m'étoit moins doux qu'une si noble fin...
Je le hais, puisqu'il est un présent de ta main.

Je ne veux rien de toi, non pas même la vie...
Adieu.

POMPÉE.

Ciel !. Suivons-là... Mais je vois *Emilie* !

SCENE VII.

SYLLA, POMPÉE, CÉSAR, EMILIE, CORNÉLIE, CAMILLE, TROUPE DE SÉNATEURS ET DE LICTEURS.

SYLLA.

Où courez-vous, *Pompée* ? Arrêtez ?... Il est tems
De rendre mes desirs & les vôtres contens.

POMPÉE.

Si vous saviez, Seigneur !

SYLLA.

Il faut que je m'explique !

EMILIE, *à Pompée.*

Seigneur, obéissez, pour la dernière fois !
Bientôt, à votre tour, vous donnerez des loix.

SYLLA, *assis.*

Romains, depuis vingt ans, aux trois quarts de la Terre,
L'Aigle, sous ma conduite, a porté le Tonnerre.
Jugurtha désarmé, *Mithridate* soumis,
L'Italie en repos ma'gré mes ennemis,
Rome d'un sang coupable heureusement purgée,
Ses dieux, ses loix, ses murs, sa liberté vengée:
C'est l'illustre chemin que je me suis tracé,
Au faîte de la gloire où les dieux m'ont placé.
J'ai vécu, j'ai vaincu... Las de vaincre & de vivre,
Je laisse à nos neveux mes desseins à poursuivre:
Je vais, pour obvier aux troubles intestins,
Remettre mon pouvoir en de plus fortes mains;
Et pour le peu de sang qu'il m'a fallu répandre,
J'abandonne le mien à qui le voudra prendre.

POMPÉE.

Seigneur, souffrez qu'au nom de tous nos Citoyens

SYLLA.

Vous direz votre avis, quand j'aurai dit le mien.
Avant d'aller plus loin, la justice m'engage
A payer qui me sert, à punir qui m'outrage.

Céſar, je dois la vie à ta noble fierté ?
Reçois, pour prix, ta femme, avec la liberté.
Pompée, à ta valeur l'Afrique s'eſt rendue ?
Je me rends, rompts les loix, & triomphe à ma vue.
Ma fille, en t'adoptant, je t'ai jointe à mon ſang ?
Je te donne un époux digne du premier rang.
Mais vous avez, tous trois, mérité ma colère :
Je vous ai fait juſtice, & je dois me la faire...
Céſar eſt un rébelle, il manque de reſpect.
Pompée eſt un ingrat, ſon retour m'eſt ſuſpect.
Céſar, *Pompée*, & toi, parricide *Emilie*,
Il faut enfin, tous trois, que je vous humilie.

EMILIE, *à Pompée.*

A quoi peut aboutir un diſcours ſi douteux ?

SYLLA.

Je ſai que mon pouvoir eſt le but de vos vœux ?
Je le quitte, il eſt vrai... Mais pour votre ſupplice,
Malgré vos vains deſirs, malgré votre artifice,
Loin d'aſſujettir Rome à d'autres Souverains,
Je la rens aux Conſuls... Soyez libres, Romains !

EMILIE, *à part.*

Ah, le traître !.. Faut-il..

CAMILLE, *à Emilie.*

Craignez qu'il ne vous voie !
Sortez !... (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES ACTEURS.

CÉSAR, *à Sylla.*

Parmi l'éclat de la commune joie,
Seigneur, j'oſe vous dire, au nom de mon parti,
Que ſa haine eſt à bas, ſon courage amorti.
Juſqu'ici, vous aviez combattu ſans l'éteindre :
Si Rome vous craignoit, vous aviez dequoi craindre !
Et quoiqu'à *Marius* vous ayez ſurvécu,
D'aujourd'hui ſeulement *Marius* eſt vaincu.
De ce trait généreux l'éternelle mémoire,
De votre illuſtre nom conſacrera la gloire !..
Oui, ce dernier effort vous acquiert plus d'amis,
En quittant votre rang, qu'après l'avoir conquis.
Et quoique oſe inſpirer la plus maligne envie...

SCENE IX.

LES MÊMES. CAMILLE, *éplorée.*

CAMILLE.

Ah! quel funeste coup!..

SYLLAS.

Quoi, Camille?

CAMILLE.

Emilie,
Dans le prochain détour; Ah! j'en frémis d'horreur!
Expire, par la main d'Aristie, en fureur.

POMPÉE.

Ciel! courons...

(*Camille sort.*)

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES. ARISTIE.

ARISTIE, *à Pompée qui la suit.*

C'est trop tard... Tu m'avois outragée,
Perfide ? Mais enfin, ce poignard m'a vengée !
Ne pouvant mieux punir son criminel dessein,
Trois fois je l'ai plongé moi-même dans son sein.
Par ce coup, qu'en secret, ton traître cœur déteste,
Je vois, avec plaisir, ton tourment... Mais, au reste,
Ne crains plus rien..

Elle se frappe.

POMPÉE.

Juste Ciel ! quel transport furieux !

ARISTIE.

Je ne voulois, ingrat, expirer qu'à tes yeux...
C'en est fait... Je me meurs... Et mon âme frappée,
S'envole, sans douleur... Va triompher, *Pompée* !

POMPÉE.

Ah, fidelle *Ariſtie*!.. Ah, trop funeste honneur!
(*à Sylla.*)
Que tu me coûtes cher, justes Dieux!.. Ah, Seigneur!
Où m'avez-vous réduit?.. Vous fuyez!..

CORNÉLIE.

Elle est morte!.

CÉSAR.

Hélas! il cède au poids du chagrin qui l'emporte..,
Madame, de quels maux nous ſommes préſervés?
Rendons graces au Ciel, qui nous en a ſauvés!

MORT DE WICHERLY,

Poëte-Comique Anglais.

IL avoit ſouvent dit à ſes amis, que ſon projet étoit, dès qu'il ſe verroit condamné par les Médecins, de finir par ſe marier. Et, en effet, peu de jours avant ſa mort, il reçut, preſque à la fois, deux Sacremens : le Mariage & l'Extrême-Onction.

Ce ſingulier vieillard, après ces deux cérémonies, ſe mit tranquillement au lit, en attendant la mort, & très-content d'avoir précédemment pourvu au payement de ſes dettes, obligé une femme de mérite, & s'être vangé du mauvais cœur d'un héritier trop avide. Quelque mille livres ſterling que la

Dame lui apporta en mariage, appaisèrent une partie de ſes créanciers, éloignèrent les autres ; un douaire de quatre cens livres ſterling dédommagea, très-amplement, l'épouſe de cette avance ; & les médiocres reſtes d'un bien-fond, chargé autant qu'il pouvoit l'être, ne conſolèrent que bien médiocrement le neveu, dont le Poëte n'avoit jamais reçu que des chagrins.

Wicherly, juſques-là connu comme très-bourru, après ces deux actions, parut avoir changé totalement de caractère : ſans crainte de la mort, qu'il voyoit s'approcher, comme ſans honte pour le pas qu'il venoit de franchir, malgré l'antipathie qu'il avoit toujours marqué contre le mariage.

Le ſoir qui précéda ſa mort, il fit appeller ſa jeune épouſe, la fit aſſeoir à côté de ſon lit, lui prit la main, & la pria, très-affectueuſement, de lui accorder une grace, la dernière qu'il

lui demanderoit jamais ; & dès qu'il en reçut la promeſſe : « Ma chère amie » (lui dit-il) cette grâce eſt, que » vous me promettiez, par ſerment, » de ne jamais épouſer un vieillard. »

Wicherly, né en 1640, mourut en 1715.

Voici quelques particularités de ſa vie, qu'on ne ſera peut-être pas fâché de connoître :

Jeune encore, & bientôt dégoûté de l'étude des loix, à laquelle il avoit été deſtiné, *Wicherly*, pour ſuivre une carrière plus conforme à ſon goût, c'eſt-à-dire, celle du théatre, alors de mode & favoriſée par *Charles II* & ſa voluptueuſe Cour, fut aſſez heureux pour ſe voir accueilli & même diſtingué dès ſon premier ouvrage dans ce genre, tant par le Souverain que plus *particuliérement* encore par la fameuſe Ducheſſe de *Cléveland*, maîtreſſe déclarée de *Charles*, & dont l'empire ſur ce

ce Monarque étoit presque sans bornes, *George de Villiers*, Duc de *Buckingham*, ne tarda pas non plus, en qualité de Grand-Maître de la maison du Roi, à le combler de ses faveurs, au point de lui procurer un poste assez considérable dans le département dont il étoit pourvu. Le Roi même, que notre Poëte avoit eu le talent d'amuser, lui donna un jour une marque de son estime, vraîment signalée. Ayant appris que *Wicherly* étoit malade, le Monarque vola chez lui, consulta les Médecins sur le genre de la maladie; & sur ce qu'on lui dit que l'air des Provinces méridionales de la France pourroit seul rétablir la santé du Poëte; *Charles*, en l'exhortant à partir pour *Montpellier*, se chargea des frais du voyage, ainsi que de ceux du séjour qu'il pourroit avoir besoin de faire dans cette ville.

Revenant de France, après y avoir recouvré la santé, il continua de plaire

au Monarque qui, cherchant alors un Gouverneur pour un fils naturel, qu'il aimoit beaucoup (le Duc de *Montmouth*), il ne balança pas à faire choix de *Wicherly*, auquel il assigna, dès-lors, & pour sa vie, une pension de 1500 liv. sterling par an.

Wicherly, cependant (telle est l'incertitude des fortunes humaines !) ne tarda pas à perdre les bonnes graces de ce Prince ; & voici à quelle occasion :

Immédiatement après avoir été comblé de tant de faveurs de la part de son Souverain, *Wicherly* étant allé aux eaux de *Tumbridge*, & s'y promenant un jour avec un ami, entra dans la boutique d'un Libraire, auquel la Comtesse de *Droghide*, jeune veuve, riche, noble & belle, demandoit la Comédie de l'*Homme franc* * ; — « Madame,

* Comédie de *Wicherly* qui venoit d'avoir le plus grand succès.

» (lui dit l'ami du Poëte) ſi c'eſt
» l'*Homme franc* que vous cherchez,
» je m'applaudis d'être aſſez heureux
» (en lui montrant *Wicherly*) pour
» vous le préſenter lui-même. Je ne
» ſuis point ſurpris, dit celui-ci, que
» Madame cherche un homme de ce
» caractère ; elle eſt faite de façon, &
» j'augure aſſez de ſon eſprit, pour
» être ſûr qu'elle n'eſt pas dans le cas
» de redouter que quelqu'un, quelque
» difficile qu'il ſoit, puiſſe lui parler
» avec pleine franchiſe. — Monſieur,
» (répondit la Comteſſe) il s'en faut
» bien que j'oſe me croire ſans défauts !
» Et j'avoue, néanmoins, que j'aime
» la franchiſe, & ſuis toujours bien
» aiſe de la rencontrer, ſurtout dans
» les perſonnes que j'eſtime. — En ce
» cas (reprit l'ami du Poëte) Madame
» & l'*Homme franc* ſemblent avoir été
» deſtinés par le Ciel pour être unis
» enſemble ».

Bref, *Wicherly* fit si bien sa Cour, & parvint tellement à plaire à la Comtesse, que quelques jours après le retour de la Dame à Londres, il l'épousa, sans en avoir fait part à son généreux Souverain.

Mais de cette union qui, en apparence, sembloit devoir faire le bonheur des deux parties, on vit bientôt naître & leur haine & leur supplice mutuel.

Dès que la nouvelle s'en répandit à la Cour, elle fut regardée comme un acte de mépris & de l'ingratitude la plus coupable de l'époux envers son royal bienfaiteur; & avec d'autant plus de raison, qu'il sembloit affecter de ne plus paroître que très-rarement à la Cour, & par conséquent, annoncer qu'il se croyoit désormais assez opulent pour n'avoir plus besoin de se gêner pour en obtenir les faveurs. Il est pourtant vrai que la vraie cause d'une conduite si condamnable étoit encore in-

connue, tant aux Courtisans, qu'au Monarque même. On ignoroit, & *Wicherly* n'osoit faire connoître, que sa nouvelle épouse, toujours en proye, par caractère, à tout ce que la jalousie la plus active peut inspirer de craintes & de soupçons à sa victime, ne pouvoit supporter l'idée de voir l'objet de sa tendresse éloigné, ne fusse que pour un instant, de sa vue. Qu'en un mot, il en étoit esclave au point, que s'il obtenoit d'elle d'aller passer quelques momens avec ses amis dans une Taverne voisine de sa demeure, il falloit que les fenêtres de la chambre où il étoit avec eux restassent ouvertes, pour qu'elle pût se convaincre à chaque instant qu'aucune femme n'étoit admise dans leur assemblée. Il est vrai que cette malheureuse passion, après l'avoir longtems tourmentée & minée par dégrés, la conduisit enfin au tombeau, après avoir placé tout le revenu de ses biens

rite d'avoir corrigé ou ſuppléé le ſeul défaut qui ſoit dans celle de *Molière :* le manque d'intrigue & d'intérêt ; la ſienne eſt intéreſſante, & l'intrigue ingénieuſe. Il a une autre Pièce, non moins ſingulière, ni moins hardie, *Country Wife*, ou *la Femme de Campagne* ; c'eſt une eſpéce d'*Ecole des Femmes*, qui eſt bien l'école du bon & vrai comique, mais non celle de l'honnêteté & de la décence.

Ses deux autres Pièces ont également leur mérite particulier, mais ne valent pas les deux premières.

ANECDOTE HISTORIQUE,

Qui prouve qu'un Miniſtre d'Etat riſque beaucoup plus en Angleterre, que partout ailleurs.

S'IL eſt chez un Prince, il eſt preſque ſûr d'être odieux à la Nation. Si la guerre lui paroît néceſſaire, on lui reproche la ruine du commerce. S'il veut la paix, on le taxe de ſacrifier les avantages que procuroit, ou faiſoit eſpérer la guerre. De ſorte que, pacifique ou guerrier, habile ou incapable, généreux ou intéreſſé, toujours ſuſpect, pour ne pas dire déteſté, ſoit par la Cour, ſoit par le Parlement, cent batteries ſont preſque toujours dreſſées pour préparer & précipiter ſa chûte.

Sous le règne de *Charles II*, les ennemis du Comte de *Danby*, alors Miniſtre, ſe diſpoſoient à exiger qu'on lui fit ſon procès; & leur réuſſite étoit certaine, ſans le Comte de *Carnavan*, ſon ami, qui ſans être ce qu'on appelle un homme de génie, parvint, par le ſingulier diſcours ſuivant, à détourner la foudre au moment qu'elle alloit éclater : « Mylords (dit-il) je » ſais aſſez mal le latin, mais paſſablement l'Anglois, & je crois connoître » l'hiſtoire de mon pays. Cette étude, » néceſſaire à tout bon patriote, m'a » mis au fait des ſuites fâcheuſes qu'eu» rent preſque toujours ces ſortes de » procédures inſpirées par l'eſprit de » parti, ainſi que du ſort funeſte de » preſque tous ceux qui les ont entre» priſes. J'en pourrois citer nombre » d'exemples anciens. Mais, Mylords, » pour ne pas riſquer d'ennuyer l'aſ» ſemblée, je ne remontrai pas plus » haut qu'au regne d'*Elizabeth*.

» En ce tems, le Comte d'*Eſſex* fut » pourſuivi par Sir *Walter Raleigh*, » & vous ſavez ce qui eſt arrivé à » Sir *Walter Raleigh*. Mylord *Bawn* » pourſuivit ce même Sir *Walter Ra-* » *leigh*, & vous ſavez ce qui eſt arrivé » à Mylord *Bawn*. De-là le Duc de » *Buckingham* pourſuivit Mylord *Ba-* » *con*, & vous ſavez ce qui eſt arrivé » au Duc de *Buckingham*. Sir Thomas » *Wentworth*, depuis Comte de *Straf-* » *ford*, pourſuivit le Duc de *Buckin-* » *gkam*, & vous ſavez ce qui eſt ar- » rivé au Comte de *Strafford*. Sir *Ha-* » *vry-Vanne* pourſuivit le Comte de » *Strafford*, & vous ſavez ce qui eſt » arrivé à Sir *Havry-Vanne*. Le Chan- » celier *Hyde* pourſuivit Sir *Havry-* » *Vanne*, & vous ſavez ce qui eſt » arrivé à ce Chancelier. Sir *Thomas* » *Hoſburny*, à préſent Comte de *Dam-* » *by*, a pourſuivi le Chancelier *Hyde* : » mais qu'arrivera-t-il au Comte de

» *Damby* ! c'eſt ce que votre déciſion » va nous apprendre. En attendant » pourtant, que celui qui veut pour- » ſuivre le Comte de *Damby* paroiſſe, » il ne me ſera, je vous jure, pas » difficile de lui prédire ce qui pourra » lui arriver à lui-même ».

On ne ſauroit exprimer l'effet qu'un tel Martyrologe, prononcé d'une voix auſſi forte qu'impoſante, produiſit ſur la chambre des Pairs !.. Il ſuffit de dire que le Duc de *Buckingham*, le plus grand adverſaire du Comte de *Damby*, frappé de ce qu'il avoit d'effrayant, ne put s'empêcher de s'écrier : « Cet homme eſt inſpiré !... Un verre » ou deux de vin de plus ont, ma foi, » terminé l'affaire » ! (Il eſt vrai que le Comte de *Carnavan* étoit un peu ivrogne.)

Et, en effet, il n'en fut plus parlé.

ANECDOTES HISTORIQUES,

CONCERNANT

LE GRAND-VISIR TOPAL-OSMAN.

OSMAN, après avoir été élevé dans le Sérail du Grand-Seigneur, fut chargé de ſes ordres pour le Bacha du *Caire*, & partit de Conſtantinople en 1698, âgé d'environ 25 ans. En faiſant route par *Saïd*, on lui fit craindre la rencontre des Arabes, qui tout récemment, venoient de piller quelques Caravannes; ce qui le détermina à s'embarquer ſur un vaiſſeau Turc, fretté pour *Damiette*, ville marchande ſur le *Nil*.

Quoique la traverſée ne fût pas longue, ſon vaiſſeau ayant été rencontré

par un Armateur Eſpagnol, il fallut ſe battre; & *Oſman* ſe battit ſi bien, que l'équipage de ſon vaiſſeau, animé par ſon exemple, fit des prodiges de valeur. Mais accablé par le nombre, il fallut enfin ſe rendre, & ſurtout lorſqu'on vit tomber *Oſman*, que l'on croyoit bleſſé à mort.

La façon dont il s'étoit diſtingué dans le combat, avoit plu au Capitaine Eſpagnol, & lui attira de ſa part les attentions les plus particulières.

Cependant ſes bleſſures laiſſoient peu d'eſpérance pour ſa vie, lorſqu'ils arrivèrent à *Malthe*, où l'Armateur ſe vit contraint de relâcher, pour faire réparer ſon vaiſſeau.

Une plaie qu'avoit *Oſman* à la cuiſſe, étoit la plus dangereuſe de toutes. Il en guérit pourtant, & de-là lui vint le ſurnom de *Topal*, qui, en langue turque, ſignifie *Boiteux*.

Un *Marſeillois*, nommé *Vincent*

Arnaud, qui commandoit alors dans le port de *Malthe*, vint à bord de l'Armateur, dès qu'il le vit à l'ancre.

Ofman, après l'avoir regardé fixement, lui dit : « Chrétien, ſerois-tu » aſſez généreux pour riſquer de faire » une belle action ? — Pourquoi non ? » (répondit *Arnaud*). — En ce cas, » (répliqua le Turc) acquitte ma ran» çon ! Reçois ma parole, pour gage » de ton rembourſement ; & ſois ſûr » qu'elle eſt ſacrée ».

Une demande de cette eſpéce, étoit faite pour étonner : car *Ofman*, qu'on ne connoiſſoit pas, étoit preſque mourant. L'air noble de ce Captif, joint à la façon dont il s'exprimoit, firent tant d'impreſſion ſur *Arnaud*, que s'adreſſant à l'Armateur, il lui demanda ce qu'il exigeoit pour la rançon du jeune Turc ! Et ſur la réponſe du Corſaire, qui la fixoit à mille *ſequins* (*) : Je ne

(*) Environ 10000 piſtoles.

vous vis jamais (dit-il) au Captif; j'ignore qui vous êtes : vous voyez quel prix on met à votre liberté !... Voudriez-vous, qu'uniquement sur votre foi, je risquasse une telle somme ?

Nous jouons tous les deux notre rôle (lui dit *Osman*); je suis dans l'esclavage, & je dois tout tenter pour en sortir; & vous vous êtes fondé à n'en pas croire aux promesses d'un inconnu... Je n'ai pourtant d'autre garant à vous donner que ma parole; & j'ose vous redire, que si le mérite d'une action généreuse a de quoi vous toucher, vous ne pourrez que vous en applaudir.

Arnaud ne le quitta, que pour aller rendre compte de cette aventure au Grand-Maître. (*Don Perillos*) revint une heure après, obtint la liberté d'*Osman*, & l'emmena chez lui.

Malgré tous les bons traitemens que le Turc y reçut, malgré l'état encore fâcheux de ses blessures, & toute sa

reconnoiſſance envers ſon bienfaiteur, *Oſman* brûloit de revoir ſa patrie, & le marquoit ſi fortement, qu'*Arnaud* ne put ſe refuſer à l'impatience de ſon hôte. Il le fit embarquer ſur un vaiſſeau à lui appartenant, avec l'un des meilleurs Chirurgiens du pays, & toutes les proviſions néceſſaires, tant pour les beſoins de ſon voyage, que pour ceux de ſa ſanté.

Oſman aborda heureuſement à *Damiette*, & de-là ſe rendit au *Caire*; où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit compter au Capitaine du vaiſſeau mille ſequins pour ſon bienfaiteur, avec de très-riches fourrures, & cinq cens autres pour les frais du voyage. De-là, après avoir rempli les ordres du Grand-Seigneur auprès du Bacha du *Caire*, il revint à Conſtantinople, & y porta les premières nouvelles de ſa captivité.

Les procédés du généreux *Arnaud* étoient trop bien gravés dans le cœur

de *Topal-Osman*, pour que le tems pût en affoiblir l'idée.

La guerre ayant été déclarée en 1715, entre les Vénitiens & les Turcs; le Grand-Visir qui projettoit l'invasion de la *Morée*, avoit rassemblé toute l'armée Ottomane proche de l'*Isthme de Corinthe*, le seul passage par lequel cette Péninsule pouvoit être attaquée par terre. *Topal-Osman*, chargé de l'attaque, non-seulement emporta le poste, mais prit d'assaut la ville de *Corinthe*; & cet exploit lui valut le grade de Bacha à *deux Queues*.

L'année suivante il servit sous le Grand-Visir, en qualité de Lieutenant-Général au siége de *Corfou*, auquel les Turcs furent forcés de renoncer, mais où *Topal-Osman*, pour favoriser leur retraite, se défendit encore pendant trois jours.

En 1722, il fut nommé *Seraskier* (Général & Chef), & commandoit

dans la *Morée*, quand les Conſuls des différentes Nations étant venus le ſaluer, il diſtingua particulièrement & combla d'amitiés celui de France : « Apprenez » à *Vincent Arnaud*, lui dit-il, que je » ne priſe ma nouvelle dignité qu'au- » tant qu'elle me met à portée de lui » marquer, à mon gré, toute ma re- » connoiſſance. Mandez-lui qu'il m'en- » voie ſon fils, comme un gage de » notre amitié mutuelle; & que je me » charge perſonnellement de ſa fortune.

Arnaud, le fils, ſe rendit bientôt dans la *Morée*; & le *Séraskier*, non-ſeulement le combla de bienfaits, mais lui accorda de ſi grands privilèges, qu'il le mit en état d'acquérir en très-peu de tems, une grande fortune.

La bravoure & les talens de *Topal-Oſman* ne pouvoient manquer de l'élever aux plus hautes dignités de l'Empire. Auſſi ne tarda-t-il pas à ſe voir, dans un même jour, nommer Bacha

à *trois Queues* & *Beglier-Bey* de la *Romanie*.

Il avoit établi ſa réſidence à *Nyſſa*, lorſque en 1727, on lui annonça *Vincent Arnaud* & ſon fils.

A cette nouvelle, *Topal-Oſman*, tranſporté de joie, abandonne tous les Bachas qui l'entouroient, court au-devant de ſes amis, les ſerre tendrement dans ſes bras, leur fait préſenter le *ſorbet*, fait brûler les parfums les plus rares; & ſans ſonger que c'eſt à des Chrétiens qu'il prodigue de tels honneurs, les fait aſſeoir à ſes côtés ſur le même ſopha, prévient leurs demandes, les accorde toutes, & les renvoie quelques jours après, ſurchargés de préſens.

La grande révolution de 1730 ayant fait périr le Grand-Viſir *Ibrahim*, le Gouvernement devint ſi orageux à Conſtantinople, qu'on y vit, en moins d'un an, trois Grands-Viſirs:

Ce fut en 1731 que *Topal-Osman* fut rappellé de la *Romanie* pour remplir cette place, la plus éminente peut-être dont aucun sujet dans l'Univers puisse être revêtu, mais toujours également dangereuse, & qui l'étoit alors plus que jamais.

Son premier soin, en arrivant à Constantinople, fut de prier l'Ambassadeur de France de faire annoncer à ses vieux amis le nouveau bienfait dont l'honoroit son Maître, & de les inviter à venir au plutôt le voir : « Un Grand-» Visir (ajouta-t-il en riant) est ici » l'homme du jour, & assez rarement » celui du lendemain ».

Arnaud & son fils arrivèrent de *Malthe* à Constantinople en Janvier 1732, avec beaucoup de présens, & une douzaine d'esclaves Turcs qu'ils avoient rachetés.

Osman voulut que ces esclaves formassent une file, que *Vincent Arnaud*,

alors âgé de 72 ans, vint, à leur tête, avec son fils, le saluer, en qualité de Grand-Visir de l'Empire Ottoman; & les reçut au milieu des principaux Bachas, avec les marques d'amitié les plus tendres & les plus distinguées.

« Voyez! (s'écria-t-il en leur montrant les Captifs Turcs), voyez vos » frères qui, après avoir gémi dans » l'esclavage, jouissent de la liberté, & » bénissent la main qui brisa leurs chaî» nes!.. C'est ce respectable vieillard, » c'est ce Français qui les a délivrés!.. » Je me suis vu, comme eux, chargé » de fers, couvert de sang, expirant » sous mes blessures : c'est ce même » vieillard, c'est ce Chrétien qui m'a » sauvé, qui m'a rendu à ma patrie; » à qui je dois la fortune, la vie, tous » les biens, tous les honneurs dont je » jouis dans ce moment!.. Quel » Musulman oseroit se vanter d'être » aussi noble & aussi généreux que » lui »?

Tandis qu'*Oſman* parloit, tous les yeux étoient fixés ſur le bonhomme *Arnaud*, qui tenoit les mains du Grand-Viſir étroitement ſerrées dans les ſiennes.

Oſman, enſuite, interrogea, ſéparément & amicalement le père & le fils, ſur l'état actuel de leur fortune, écouta avec intérêt leurs réponſes; puis, en levant les yeux au Ciel, finit par cette exclamation : *Alla hérim, &c. (Dieu, que ta providence eſt grande !)* Il diſtribua enſuite aux Courtiſans les préſens qu'*Arnaud* lui avoit apportés, dont les plus rares furent deſtinés au Sultan, à la Sultane mère, & au *Kiſlar-Aga*.

Cette cérémonie finie, le fils du Grand-Viſir les conduiſit dans ſes appartemens, où ils furent traités avec la plus grande diſtinction.

Quelques jours avant leur départ, ils eurent une nouvelle audience, dans laquelle *Topal-Oſman*, ſeul, & dé-

pouillé de ſa grandeur, leur fit entendre que dans la place qu'il occupoit, il ne pouvoit, ouvertement, ſe livrer à tout ce que lui inſpiroit ſon cœur : « Un ſimple Bacha (leur dit-il) eſt » un Souverain dans ſon Gouverne» ment ; mais à Conſtantinople, un » Grand-Viſir n'eſt qu'un premier eſ» clave » !

Il leur fit rendre, très-largement, la rançon des douze Turcs, leur procura le rembourſement d'une créance, qu'ils regardoient, depuis longtems, comme perdue, les combla de préſens, tant en argent qu'en ſuperbes fourures, & leur permit d'acheter à *Salonique* une certaine quantité de bled & d'autres denrées, ſur leſquelles il étoit ſûr que ſes bons amis feroient un gain très-conſidérable.

PARTICULARITÉS

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

CHAPELAIN s'étoit mis en pension chez son héritier. Quand il dînoit ou soupoit en ville, il déduisoit tant par repas sur sa pension. Il avoit chez lui, quand il mourut, cinquante mille écus comptant. Son plus grand amusement, pendant sa maladie, étoit de faire ouvrir son coffre fort, qui étoit toujours au pied de son lit; & pour mieux contempler son trésor, tous les sacs, le jour de sa mort même, étoient rangés autour de lui.

Surquoi certain caustique écrivit à M. *de Valois :* « Vous saurez, Monsieur, que notre ami *Chapelain* vient

» de mourir, comme un Meûnier, » au milieu de ſes ſacs. «

Jacques Ier., Roi d'Angleterre, voloit qu'un Ambaſſadeur de France, qui aſſiſtoit à ſon petit lever, lui parlât latin; & ce Seigneur, à qui cette langue étoit devenue moins familière qu'à ce Monarque, ayant lâché un ſoléciſme, eut le déſagrément d'eſſuyer de ſa part, ainſi que de celle des Courtiſans, les plaiſanteries les moins ménagées.

Piqué de l'aventure, & en ſortant du Palais, ayant rencontré *Buchanam*, ci-devant inſtituteur de *Jacques*, & qu'il eſtimoit fort: « Parbleu! (lui » dit-il) mon ami, vous avez fait un » grand pédant de votre Elève? — » Un pédant? (répondit le Poëte, en » levant les yeux au Ciel) je bénis » Dieu, M. l'Ambaſſadeur, d'en avoir » pu faire, au moins, quelque choſe! »

Les Espagnols sont encore aussi fidèles aux loix de l'hospitalité, que les Maures l'étoient autrefois.

En 1746, c'est-à-dire, au tems où la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre étoit la plus vive, l'*Elizabeth* vaisseau anglais que commandoit le Capitaine *Edouart*, battu par la plus horrible tempête, & prêt à périr, ne vit d'autre ressource, que celle d'entrer, s'il étoit possible, dans le port de la *Havane*. A quoi ce Capitaine ayant eu le bonheur de réussir, & s'adressant au Gouverneur : « Je viens » (lui dit-il) Monsieur, vous livrer » mon vaisseau, mes soldats & moi-» même, & ne vous demande que la » vie, ainsi que celle de mon équipage. » — Non, Monsieur (répondit l'Es-» pagnol) il seroit déshonorant, tant

» pour moi que pour ma Nation, d'a-
» buſer de votre malheur. En pleine
» mer, ou ſur nos côtes, & ſurtout
» après un combat, votre vaiſſeau ſe-
» roit de bonne priſe. Mais battu par
» la tempête & prêt à périr, nous ne
» voyons en vous que des hommes;
» vous êtes malheureux, & tous nos
» ſecours vous ſont dûs. Faites radou-
» ber votre vaiſſeau; trafiquez même
» ici, ſi vous voulez, pour en acquitter
» les frais, ſi vous refuſez que je m'en
» charge. Comptez même, à votre
» départ, ſur un paſſeport, juſqu'au
» de-là des *Bermudes;* & en attendant,
» faites moi l'honneur d'accepter un
» logement chez moi ».

Ce vaiſſeau partit, en effet, de la *Havane* quelque tems après, & arriva heureuſement à Londres, où le Capitaine *Edouart* s'eſt fait un devoir de proclamer ce bel acte d'hoſpitalité.

Fontenelle disoit un jour avoir lu dans je ne sai quel Auteur Italien, qu'il étoit douze principaux abus dans le monde : « Un Sage, sans les œuvres; un Vieillard, sans Religion; un jeune homme, sans docilité; un Riche, sans charité; une Femme, sans pudeur; un Religieux, sans Christianisme; un Pauvre, sans humilité; un Evêque, sans souci; un Clergé, sans discipline; un Peuple, sans police; un Gentilhomme, sans honneur; & un Souverain, sans bonté ».

Le Père *Bernard*, qu'on appelloit le *pauvre Prêtre*, étoit un exemple aussi rare qu'admirable de charité. Cet homme, vraiment respectable, après avoir, entre autres belles actions, établi

le Séminaire des *Trente-Trois*, eſt mort en odeur de ſainteté, après avoir refuſé tous les bénéfices que lui offroit la Cour.

Le Cardinal de *Richelieu* lui dit, un jour, qu'il vouloit abſolument qu'il lui demandât quelque choſe, & le laiſſa quelques momens pour y penſer.

« Monſeigneur (lui dit enfin le Bonhomme), il eſt une grace que, ſans grands frais, Votre Eminence pourroit m'accorder. Lorſque je ſuis chargé de conduire les criminels à la potence, pour les conſoler & les aſſiſter à la mort, les planches de la charette ſur laquelle on nous conduit à la *Gréve*, ſont ſi vieilles & ſi mauvaiſes, que nous courons riſque, à chaque inſtant, le patient & moi, de tomber par terre... Daignez donc ordonner, Monſeigneur, que cette fatale charette ſoit du moins remiſe en état?

Le Cardinal, après avoir beaucoup ri de la demande, donna ſes ordres

pour la prompte réparation de la chaise.

Plusieurs Physiciens s'entretenoient un jour en présence de *Frédéric*, Roi de *Naples*, de ce qui pouvoit le plus contribuer à la bonté de la vue : « Quant » à moi (dit le fameux Poëte *Sannazar*), je crois que rien ne rend la » vue meilleure que l'envie : car elle » fait toujours voir les choses plus » grandes qu'elles ne sont ».

Ce Poëte conçut tant de chagrin d'avoir vu ruiner sa maison de campagne par *Philibert de Nassau*, Général de l'armée de l'Empereur *Charles-Quint*, qu'il en contracta une maladie, dont il mourut en 1530. On dit qu'ayant appris, peu de jours avant sa mort, que ce Général avoit été tué dans un combat, il s'écria : « Je meurs con-

» tent, puiſque *Mars* a puni ce bar-
» bare ennemi des Muſes ! »

En rapportant, page 171 de ce Recueil, le beau trait d'hoſpitalité d'un Gouverneur de la *Havanne* envers un Capitaine de vaiſſeau Anglais, nous avons dit : « Que les Eſpagnols étoient » encore auſſi fidèles aux loix de l'hoſ-
» pitalité, que l'étoient autrefois les
» Maures ».

En voici la preuve : Ils habitoient le même pays, lorſqu'un Cavalier Eſpagnol, après s'être battu en duel avec un jeune Maure, & l'avoir tué, pour ſe dérober à ceux qui le pourſuivoient, paſſa par-deſſus le mur d'un jardin, & s'y cacha.

Le propriétaire de ce jardin, qui s'y promenoit alors, étoit un Maure, dont l'Eſpagnol, après lui avoir raconté ſa

malheureuse aventure, ayant imploré sa protection, le Maure ne lui répondit, qu'en lui présentant la moitié d'une pêche : Mange ceci ! Et apprens, dès que » tu l'auras dans la bouche, que quand » même je le voudrois, je ne pourrois » te refuser l'hospitalité ».

Le Maure ayant appris, le lendemain, que celui que l'Espagnol avoit tué, étoit son fils unique, renferme dans son sein l'excès de sa douleur, va trouver l'Espagnol, & lui dit : « C'est » mon fils que tu as tué : C'étoit tout » ce que j'avois de plus cher !. Si j'écoutois la voix de la vengeance la » plus légitime, tu ne mourrois que » de ma main !.. Mais je t'ai donné » ma parole... Fuis, malheureux ! » (ajouta-t-il, en lui présentant un de » ses plus beaux courfiers) & rends » graces au Tout-Puissant, qui me laisse » assez de force pour vaincre ma co-

» lère, & assez de vertu pour remplir
» envers toi mes engagemens ».

La mémoire de *Claude Ménestrier*, Jésuite de *Lyon*, tenoit du prodige. La Reine *Christine* de Suède, à son passage à Lyon pour retourner à Rome, ayant voulu l'éprouver, lui proposa trois cens mots les plus barbares; & le Jésuite les répéta dans l'ordre qu'on avoit observé en les lui prononçant. *L'Histoire Metallique de Louis XIV* est de cet Auteur, dont on compte 75 ouvrages sur différens sujets.

Quelqu'un ayant trouvé dans *Claude Ménestrier*, les mots *miracle de nature;* le Jésuite, aussi modeste que savant, lui répondit :

Je ne prens pas pour un oracle,
Ce que mon nom vous a fait prononcer;
Puisque pour en faire un miracle,
Il a fallu le renverser.

Louis XIV a montré dans plus d'une occaſion la conduite la plus noble & la plus convenable à tenir lorſqu'on ſe croyoit offenſé.

Un Prince de ſon Sang s'étant oublié au point d'inſulter cruellement un Gentilhomme, dont il croyoit avoir à ſe plaindre : « Ignorez-vous (lui dit » le Roi) que les propos peu meſurés » des Grands, ſont ſouvent des playes » mortelles pour leurs inférieurs ?... » Faites comme moi, Monſieur : Plu» ſieurs de mes ſujets, quoique m'ayant » les obligations les plus eſſentielles, » ſe ſont quelquefois oublié juſqu'à » m'offenſer. J'ai feint de ne les pas en» tendre ; & m'en ſuis toujours trouvé » bien ».

Ayant, un jour, témoigné à un Orateur médiocre, qu'il l'entendroit vo-

lontiers, en chaire, une autrefois; cet homme s'en retournoit, content de lui-même & enchanté du Monarque, lorsqu'une Princesse, d'un goût aussi sûr que délicat, en ayant témoigné sa surprise : « J'en juge comme vous, » lui dit le Roi : mais lorsqu'un mot » peut rendre un homme heureux, » quel cœur seroit assez dûr pour ne » pas le lui dire ?

La puissance du grand *Justicier d'Arragon* étoit, anciennement, presque sans bornes. C'est lui qui, fièrement assis sur un trône très-élevé, & environné des Grands de la Nation, recevoit le serment du nouveau Roi, qui étoit à genoux, & la tête nue. C'est lui qui, tandis que le Souverain, en cette posture humiliante, prononçoit à haute voix la formule du serment,

lui tenoit ſur le cœur une épée nue, & lui prononçoit gravement ces mots : « Nous, qui valons autant que vous, » nous vous faiſons notre Seigneur & » Roi : ſous condition que vous main- » tiendrez nos libertés & priviléges. » Sans quoi. ... Non. »

En effet, ſi le Roi manquoit à ſon ſerment, les loix autoriſoient le *Grand Juſticier* à lui faire ſon procès devant les Etats-Généraux, & à élire un autre Souverain.

Cette exceſſive autorité choquoit étrangement les Rois ; & la cérémonie du ſerment leur ſembloit intolérable.

A force d'intrigues, de prières & de nouveaux priviléges, le Roi *Pierre Ier.* obtint des Etats-Généraux l'abolition de ce dernier uſage. Auſſi à-peine l'original de cette loi injurieuſe lui fût-il remis, que tirant ſon poignard & s'en perçant la main qui tenoit cette charte : « Une loi (s'écria-t-il) qui donne

» pouvoir à des ſujets d'élire un autre » Roi, doit être effacée, pour jamais, » avec le ſang d'un Roi. »

Cette action vigoureuſe, regardée alors en Eſpagne comme un acte de deſpotiſme, contint les *Arragonnois*.

Mais à l'avénement de *Charles II* au trône, s'étant flattés que ſous un Roi mineur, ils pourroient ſe remettre en poſſeſſion de cet ancien privilége, il fut ſommé, judiciairement, de venir prêter le ſerment dont il s'agit à *Saragoſſe*, la réponſe à leur ſommation fut, qu'on traiteroit comme rébelle & perturbateur du repos public, quiconque oſeroit faire la moindre démarche en faveur du *Grand Juſticier*.

En 1631, *Laurent Celſi* fut élu Doge de la République de Veniſe, & ſuccéda au Doge *Delphino*.

Son père ſe croyant toujours trop ſupérieur à ſon fils pour ſe découvrir en ſa préſence, & ne pouvant l'éviter ſans manquer à ce qu'il devoit au Chef de l'Etat, prit le parti d'aller toujours nue tête.

Ce travers de la part d'un vieillard juſque-là reſpectable, ne fit pourtant qu'une impreſſion médiocre ſur l'eſprit des nobles, qui ſe contentoient d'en plaiſanter. Mais le Doge, touché du ridicule que ſe donnoit ſon père, ayant imaginé de faire mettre une croix ſur la corne de ſon bonnet ducal; le bon vieillard alors ne fit pas de difficulté de reprendre le chaperon, & de l'ôter quand il voyoit ſon fils : « C'eſt la croix que je » ſalue (diſoit-il) & non lui : car lui » ayant donné la vie, je ſuis toujours » ſon ſupérieur. »

A propos de cérémonial & d'étiquet

res de Cour, on ne peut disconvenir que les anciens n'ayent été sur ce sujet beaucoup moins délicats que nous. On trouve cependant quelques exemples de contestations survenues par l'oubli d'un seul mot : tant il est vrai que les ressorts les plus foibles mettent souvent en mouvement les plus grandes machines !

Tigranes, selon *Plutarque*, refusa à *Lucullus* le titre d'Empereur, parce que ce Général Romain, dans la suscription de sa lettre à ce Prince, ne lui donnoit que le titre de Roi, & non celui de *Roi des Rois*, que prenoit cet orgueilleux Monarque.

Alexandre ayant reçu une lettre de *Darius*, qui commençoit par ces mots : *Darius à Alexandre* ; le Conquérant commença sa réponse par ceux-ci : *le Roi Alexandre à Darius* ; & la finit par cet avertissement : « Souvenez-vous, à toutes les fois que vous m'écrirez,

» que vous écrivez non seulement à
» un Roi, mais au vôtre. »

L'omission d'une marque d'honneur, la moindre faute dans le cérémonial, une dispute de prééminence, & mille bagatelles semblables, qui ne brouilleroient pas deux harangères, arment tous les jours deux Monarques !

Quant au cérémonial, soit écrit, soit de tradition, autrement dit l'étiquette, qui regle les devoirs extérieurs des rangs, des places & des dignités, il est si peu sévère & régulier en France, qu'il est peu d'occasions d'éclat où l'on ne soit obligé de rechercher ce qui s'est pratiqué, ci-devant, à la Cour en pareilles circonstances.

Entre les extravagances que l'étiquette a fait éclore, surtout en Espagne, en voici une assez remarquable :

Philippe III étoit gravement assis près d'une cheminée, dans laquelle les Pontefeux de la Cour avoient allumé

une si grande quantité de bois, que le Monarque étoit dans le cas d'étouffer de chaleur. Sa Majesté ne se permettoit pas de se lever pour appeller quelque secours; les Officiers de quartier s'étoient éloignés, & aucun domestique n'osoit entrer dans l'appartement. Enfin parut le Marquis de *Polar*, auquel le Roi ordonna d'éteindre ou de diminuer le feu. Mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui interdisoit cette fonction, pour laquelle il falloit appeller le Duc d'*Usséde*. Ce Duc étoit sorti, la flamme augmenta d'autant; & le Roi, pour ne pas déroger à sa dignité, en soutint constamment la chaleur. Mais il s'échauffa tellement le sang, que dès le lendemain il eut une érésipelle à la tête, avec une fièvre ardente, qui ne tardèrent pas à l'emporter.

L'étiquette étoit poussée si loin en Angleterre, du vivant de la Reine *Eli-*

Jabeth, que le Secrétaire d'Etat *Cécil*, dans les fonctions de ſon miniſtère auprès de ſa Souveraine, étoit toujours obligé de parler & d'écrire à genoux.

En ce qui concerne la préſéance des Princes & des Ambaſſadeurs, l'étiquette a ſouvent occaſionné pluſieurs incidens, quelquefois auſſi ſérieux que tragiques, & d'autres fois auſſi bizarres que comiques. En voici deux traits:

Avant que *Frédéric*, Roi de Pruſſe, eût mis la Couronne dans ſa maiſon, M. *Baſler* fut envoyé en France, en qualité de Miniſtre de *Brandebourg*; & arriva à la Cour de *Louis XIV*, en même tems qu'un nouvel Ambaſſadeur de *Gênes*, avec lequel il eut une conteſtation pour le rang.

Ils convinrent enfin que celui des deux qui entreroit le premier à Verſailles, ſe préſenteroit au Roi. *Baſler* ayant paſſé la nuit dans la grande galerie, prévint l'Ambaſſadeur *Génois*,

mais celui-ci ayant trouvé la porte d'audience entre ouverte, s'y gliſſa dans le moment que *Baſlar* s'entretenoit avec un Courtiſan. *Baſler* qui s'en apperçoit, vole, tire hors de la porte le *Génois*, qui déjà commençoit ſa harangue, ſe met à ſa place, & adreſſe ſon diſcours au Monarque, à qui cette eſpéce de violence, quoique faite en ſa préſence, ne permit pas de retenir un éclat de rire.

Le caroſſe d'un envoyé extraordinaire du Prince-Abbé de *Fulde* ſe trouvant engagé dans un embarras à *Vienne*; & le Miniſtre réſidant de Pruſſe, lui ayant barré le chemin, cet Envoyé de *Fulde* mit la tête à la portière du ſien, & ayant crié à l'autre Miniſtre : « Monſieur, ordonnez-donc à votre cocher » qu'il cède au mien ? — Monſieur » (répondit celui-ci) je lui donnerois » cent coups de bâton, s'il cédoit à » votre Maître. »

La même hypocrisie qui avoit élevé *Cromwel* au titre de Protecteur d'Angleterre, régnoit parmi ses Courtisans, aussi fourbes, mais bien moins adroits que lui. En voici un trait singulier :

Jérôme Wihtrite, son Chapelain, non moins ambitieux, ni moins hardi que lui, avoit osé aspirer au cœur & à la main de *Miss Françoise*, fille cadette de *Cromwel*. Il étoit jeune, aimable, il avoit plu.

Le père qui, probablement, s'en étoit apperçu, entra un jour brusquement chez sa fille ; & voyant le Chapelain aux pieds de *Miss Françoise*, dont il baisoit la main !.. *Cromwel*, outré de rage, alloit le faire prendre & condamner au supplice, lorsque l'adroit & hypocrite Chapelain, quittant tout-à-coup les genoux de la fille,

se retourne, embrasse ceux du père, & le supplie de vouloir bien intercéder pour lui auprès de *Miss Françoise*, pour qu'elle daigne consentir à son mariage avec *Mistris Selby*, sa suivante, dont il étoit passionnément épris.

Le Protecteur, surpris de ce propos, & peut-être admirant autant la présence d'esprit que l'intrépidité du Chapelain, feint d'être touché d'une passion si légitime; ordonne à sa fille de ne pas s'opposer plus longtems à ses vœux; fait appeller un Ministre & *Mistriss Selby*, la dote de 500 liv. sterling, & les fait marier, à l'instant même, en sa présence.

Le Maréchal de *Boucicault*, c'est-à-dire, le plus noble & le plus désintéressé des Seigneurs de son tems, ne laissa qu'un fils, âgé de quatre ans;

qui depuis fut auſſi Maréchal de France & Gouverneur de *Gênes*.

Sur ce qu'on reprochoit un jour au père de n'avoir point profité, pour augmenter ſa fortune, de la faveur du Roi *Jean*, qui l'avoit beaucoup aimé : « Je n'ai jamais rien vendu (leur dit » il, ainſi qu'un autre *Phocion*) de » l'héritage que j'ai reçu de mes pères, » & n'y ai rien ajouté. Si mon fils eſt » homme de bien, il en aura aſſez. » Au cas contraire, il en aura trop. »

Le Roi *Charles IX* ayant demandé au Maréchal de *Tavannes* à qui l'on pourroit donner le Gouvernement, alors vacant, de la Provence ? « Sire » (lui dit le Maréchal) à un homme » de bien, qui ne dépende que de » vous. »

Quelques jours après, le Roi l'ayant

fait appeller : « J'ai profité (lui dit-il) » de votre conseil. J'ai trouvé l'homme » que vous m'avez recommandé ; & » cet homme... C'est vous. »

Le remercîment de *Tavannes* fut aussi noble que singulier : « Sire (ré- » pondit-il) je fais autant pour vous » en acceptant ce Gouvernement, que » vous faites pour moi, en me le don- » nant. »

La postérité de ce vraîment grand homme subsiste encore en France avec honneur.

Un étranger disoit de nos Poëmes épiques : « *Moyse sauvé* de *St. Amant*, » poëme bas & rampant ; le *Clovis* de » *Desmarets*, sec & plat ; la *Pucelle* » de *Chapelain*, dur & glacé ; l'*Alaric* » de *Scudéri*, fanfaron ; le *Charlemagne* » de le *Laboureur*, lâche & sans poé- sie ;

» fie; le *Childebrand* de ....., auſſi » barbare que le nom du héros; le *St.* » *Paulin* de *Perrault*, doucereux & » fade; le *St. Louis* du *Père le Moine*, » hyperbolique & pétillant d'un feu » déréglé; & la *Pharſale* de *Brébeuf*, » gazette où regne une enflure perpé- » tuelle. »

On avoit ſurnommé *Jean de Launoy*, Docteur de *Sorbonne*, le *dénicheur de Saints*. M. *Godefroi*, Hiſtoriographe de France, le rencontrant, un jour de l'an, de grand matin: « Bon jour & » bon an (lui dit-il), quel Saint déni- » cherez-vous du Ciel cette année? — » Je n'en déniche point de véritables » (répondit le Docteur), mais ceux » que l'ignorance & la crédulité popu- » laire y ont placés, ſans l'aveu ni de » Dieu, ni des Savans. »

Il avoit, ſurtout, rayé de ſon calendrier Sainte *Catherine*, Vierge & Martyre ; & le jour de la fête de cette Sainte, il ne manquoit pas de dire une Meſſe de *Requiem*.

M. *de Launoy* étant à *Baſville* chez le Premier-Préſident de *Lamoignon*, ce Magiſtrat lui dit : « Au moins n'allez » pas faire de mal à notre *Saint-Yon* ? » — Comment lui en ferois-je ? » (répondit le cauſtique Docteur) je » n'ai pas l'honneur de le connoître ».

Jamais grand Seigneur n'a tant fait de dépenſe, tant emprunté, ni ſi bien rendu, que le Cardinal de *Retz*. *

La dernière fois qu'il partit pour Rome, il fit aſſembler ſes créanciers ;

* Qui, ſous le nom de *Coadjuteur*, fut ſi fameux en France du tems de *la Fronde*.

& après avoir calculé ce qu'il leur devoit, il leur témoigna ſes regrets de n'avoir qu'une certaine ſomme à leur donner avant ſon départ; mais que *M.* ***, qui étoit préſent, s'offroit pour caution du ſurplus.

Tous s'écrièrent, à ces mots, que loin d'être venus pour lui demander de l'argent, ils en avoient encore à ſon ſervice : une Dame, entre autres, lui dit, en ſe levant, qu'elle le ſupplioit d'accepter cinquante mille écus pour les beſoins de ſon voyage.

Sur quoi le Cardinal, pénétré de tant de généroſité de la part de tant de gens, après leur en avoir marqué la plus vive reconnoiſſance : « Il y a pourtant ici (dit-il, en ſe retournant) » un pauvre Cha-» pelier, à qui je dois beaucoup, & que » je rougis de ne pouvoir ſatisfaire au-» tant qu'il le mérite ! — Moi, Mon-» ſeigneur ? (s'écria cet homme) Il eſt » vrai que je ne ſuis pas riche; mais je

» n'ai pas moins bon cœur que les au-
» tres, ni moins d'attachement pour
» vous... Et loin de vous rien deman-
» der, voici encore trois chapeaux
» rouges, que je ſupplie Votre Emi-
» nence de vouloir bien emporter avec
» elle ! »

Voici l'épitaphe que l'Editeur a faite de ce très-ſingulier Prélat, & dans laquelle il a tenté d'eſquiſſer les différens caractères ſous leſquels il a été connu dans le monde pendant trois époques, très-diſtinctes, de ſa vie :

Cy gît de *Retz*, qui, dans le feu de l'âge,
Et quoique Abbé par avis de parens,
N'en fut jamais plus dévot, ni plus ſage.

Qui, du Clergé, viſant aux premiers rangs,
Qu'il regardoit comme ſon appanage ;
Digne rival des Braves de ſon tems,
A, ſur le pré, ſignalé ſon courage. *

* Il s'eſt battu, plus d'une fois, en duel ;

Dans l'Age mûr, altier, impérieux,
Sans le haïr, ennemi de ſon maître;
Prêtre ſans mœurs, Pontife ambitieux,
Il ne fut rien de ce qu'il devoit être.

Dans ſa vieilleſſe, il connut ſes erreurs,
A l'Equité joignit la Bienfaiſance;
Et ceſſant d'être, il fut digne des pleurs
De ſes amis, de Rome & de la France!

Le Pays, né à *Nantes* en 1636, & mort en 1690, Auteur d'un ouvrage mêlé de proſe & de vers, intitulé : *Amitiés, Amour & Amourettes*, & dont la gaîté fit le ſuccès, paſſa une grande partie de ſa vie dans les Provinces du Dauphiné & de Provence, où il étoit Directeur-Général des Gabelles.

Un jour qu'il voyageoit en *Languedoc*, il lui arriva l'aventure ſuivante : Le Prince de *Conti*, qui vivoit beau-

coup dans cette Province, ſe trouvant écarté de ſon équipage de chaſſe, vint à l'auberge où étoit le Poëte, & demanda à l'hôte s'il n'y avoit perſonne chez lui? On lui répondit qu'il n'y avoit qu'un Monſieur, qui faiſoit cuire une poularde dans ſa chambre pour ſon dîner.

Le Prince, qui aimoit à s'amuſer, y monte, & trouve *Le Pays*, qui s'occupoit à parcourir des papiers. Il s'approche de la cheminée, & dit à haute voix : « La poularde eſt cuite; » il faut la manger. »

Le Pays, qui ne connoiſſoit pas le Prince, lui répond, ſans ſe déranger: » Elle n'eſt pas cuite; & n'eſt deſtinée » que pour moi. »

Le Prince ſoutient qu'elle eſt cuite; l'autre, qu'elle ne l'eſt pas; & la diſpute commençoit à s'échauffer; lorſqu'arrive une partie de la ſuite du Prince, & dont le nom, qu'il entend

prononcer, le fait précipiter aux genoux de Monſeigneur, en s'écriant : « Elle eſt cuite ! Elle eſt cuite ! »

Le Prince, qui étoit auſſi familier qu'aimable, trouva l'aventure plaiſante, & lui répondit : » Eh bien, puiſqu'elle » eſt cuite, il faut la manger ». Ce trait de gaîté valut à *Le Pays* la protection du Prince, & dont il eut lieu de s'applaudir.

Boileau ayant ridiculiſé *Le Pays*, dans la ſatyre du *Feſtin*, où il fait dire à un campagnard :

Le Pays, ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant!

Le Rimeur, loin de s'en fâcher, n'eut rien de plus preſſé que d'aller voir le Satyrique, qu'il parvint à dérider au point qu'ils ſe quittèrent bons amis.

Le célèbre *Antoine Arnaud*, obligé de ſe cacher pour des matières de religion, avoit trouvé une retraite à l'hôtel de *Longueville*, à condition qu'il n'y paroîtroit qu'en habit ſéculier, coëffé d'une grande perruque, & l'épée au côté.

S'y trouvant attaqué de la fiévre, Madame de *Longueville* fait appeller le Médecin *Brayer*, lui recommande d'avoir ſoin d'un Gentilhomme qu'elle protégeoit particuliérement, & à qui elle avoit donné une chambre dans ſon hôtel.

Brayer monte chez le malade, qui, après l'avoir entretenu de ſa fiévre, lui demande des nouvelles : « On parle » (dit *Brayer*) d'un livre nouveau » qu'on attribue à M. *Arnaud* ou à M. » *de Sacy*. Mais je ne le crois pas de

» M. *Arnaud*; il n'écrit pas ſi bien. »

A ce mot, M. *Arnaud*, oubliant l'habit qu'il avoit & ſa large perruque : « Que voulez-vous dire, Monſieur ? » (s'écria-t-il) Mon neveu écrit mieux » que moi. »

Brayer enviſage alors ſon malade, ſe met à rire, deſcend chez la Ducheſſe de *Longueville* & lui dit : « Madame, » la maladie de votre Gentilhomme » n'eſt pas dangereuſe... Il faudroit » pourtant faire enſorte qu'il ne vît » perſonne ; & ſurtout qu'on l'empê- » chât de parler. »

Nicole, avec le mérite que tout le monde lui connoît, étoit ſi ſimple, ſi timide, & s'exprimoit ſi mal, qu'il fut réfuté à l'examen pour l'ordination, comme un ſujet abſolument incapable.

Une Dévote qui, en parlant de ſes

ouvrages, desiroit, depuis longtems, de faire connoissance avec lui, pria, un jour, son Directeur de l'engager à venir manger sa soupe. Il y vint : & comme il n'y a chère que de Dévote & de Directeur, & que les meilleurs vins ne furent pas épargnés ; *Nicole*, à qui le champagne & le muscat avoient un peu brouillé les idées, dit, en prenant congé de la pieuse Dame : « Ah, » Madame ! Je suis pénétré de vos » bontés & de vos politesses à mon » égard... Non, rien n'est si gracieux » que vous ! . . Vous êtes, en vérité, » charmante en tous points ; l'on » ne peut qu'admirer vos appas, & » surtout vos beaux petits yeux ! »

Le Directeur qui l'avoit présenté, & qui avoit plus d'usage du monde, dès qu'ils furent sortis, lui fit quelques reproches sur sa simplicité : « Vous ne savez donc pas (lui dit-il) que les Dames ne

» veulent point avoir de petits yeux ? Il » falloit, au contraire, lui dire qu'elle » les avoit grands & beaux. — Croyez-» vous cela, Monſieur ? — Comment, » ſi je le crois ?.. Mais, très-aſſuré-» ment ! — Ah ! que je ſuis mortifié » de ma ſottiſe... Mais paix ! Paix, » Monſieur ! Je vais la réparer.

Et tout de ſuite le moraliſte, que l'autre ne peut retenir, vole, remonte chez la Dévote, & lui dit : « Ah, » Madame ! Pardonnez à la mépriſe » que je viens de commettre, & que » mon digne confrère, bien plus poli » que moi, vient de me faire apperce-» voir... Oui, oui, je vois que je me » ſuis trompé ; car vous avez de très-» beaux grands yeux, le nez, la bouche » & les pieds auſſi. »

Boileau étant allé aux eaux de *Bour-*

bonne, & y ayant passé plus de tems qu'il ne l'avoit cru, se trouvoit dans le cas de manquer d'argent. *Boursault*, qui étoit Receveur des Tailles à *Montluçon*, l'apprend, vole à *Bourbonne*, & porte deux cens louis d'or au Satyrique, dont il avoit eu à se plaindre. *Boileau*, touché du procédé, les accepte, l'embrasse; & de ce moment naît entre eux une tendre amitié, qui ne s'est jamais démentie.

Le *Père Mallebranche*, pressé par ses amis de répondre aux journalistes de *Trévoux*, qui s'obstinoient à le critiquer : « Je ne dispute jamais (leur » dit-il) avec des gens qui font un » livre toutes les semaines ou tous les » mois. »

L'Abbé de *Saint-Pierre*, dont un

Miniſtre appelloit les *Projets*. « Les » rêveries d'un homme de bien », étoit en effet un très-bon homme. Il n'avoit encore que 1800 liv. de rente, lorſqu'il en détacha trois en faveur de ſon ami *Varignon* *, alors un peu moins à l'aiſe qu'il ne l'étoit lui-même.

« Ce n'eſt pas (lui dit-il) une pen- » ſion que je vous donne, mon ami ; » c'eſt un contrat : afin que vous ne » ſoyez pas dans ma dépendance, & » que vous puiſſiez librement me quit- » ter pour aller vivre ailleurs, quand » vous commencerez à vous ennuyer » de moi ».

---

* *Pierre Varignon*, né à *Caen* en 1654, mourut à Paris en 1722, avec la réputation d'un grand Mathématicien. *Fontenelle* a dit, en parlant de ce digne membre de l'Académie des Sciences : « Je n'ai » jamais vu perſonne qui eût plus de conſcience, » je veux dire qui fût plus appliqué à ſatisfaire exac- » tement au ſentiment intérieur de ſes devoirs, & » qui ſe contentât moins d'avoir ſatisfait aux appa- » rences ».

L'Abbé de *Saint-Pierre*, nâquit en Normandie en 1658, & mourut à Paris en 1743.

Le Sage, Auteur de *Gilblas* & de *Turcaret*, eſt peut-être le ſeul ſourd qu'on ait vu gai. Sa gaîté même étoit ſouvent cauſtique, quoiqu'il ne pût rien entendre qu'à l'aide d'un cornet : « voilà » mon bienfaîteur ! (diſoit-il à un de » ſes amis, en le tirant de ſa poche) je » vais dans une maiſon ; j'y trouve des » viſages nouveaux pour moi ; j'eſpère » qu'il s'y rencontrera quelque homme » avec lequel on puiſſe converſer. Alors » je fais uſage de mon cornet. Si je ne » trouve que des ſots, je le reſſerre, » en diſant tout bas : Oh ! je te défie, » maintenant, de m'ennuyer ?

Il nâquit en Bretagne en 1677, & mourut à *Boulogne-ſur-mer*, en 1747.

L'Académie Françoiſe étoit, un jour, aſſemblée, pour admettre ou rejetter *Piron* : l'illuſtre *Fontenelle*, alors âgé de 98 ans, s'y fit tranſporter. Très-complettement ſourd, & jugeant par les geſtes, que les eſprits s'échauffoient : « de quoi donc s'agit-il, Meſſieurs ? » (demanda le vieillard). — De *Piron*, » Monſieur, (lui répondit quelqu'un), » Nous avouons qu'il peut avoir mérité » le fauteuil... Mais il a fait une Ode; » une Ode que, ſûrement, vous con- » noiſſez ? — Ah ! oui, (reprit net- » tement l'Auteur *des Mondes*...) s'il » l'a faite, il faut le bien gronder : » s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir ».

Une jeune & jolie Demoiſelle lui

disoit un soir : « On assure, Monsieur, que la lumière vous incommode ; & vous voulez pourtant que l'on allume les bougies ?... Avouez, cependant, que vous préférez l'obscurité ? — Non pas où vous êtes, Mademoiselle, répondit le galant vieillard. »

On ne trouve dans le caractère d'*Elisabeth*, Impératrice de Russie, rien de plus remarquable qu'un fond de haine qu'elle avoit conçue contre le feu Roi de Prusse, sans que jamais on pût en découvrir la vraie cause. Son antipathie pour ce Monarque étoit poussée au point, qu'un jour que l'on devoit jouer à la Comédie une pièce intitulée : *Adam & Eve*, l'Impératrice, ne s'en formant pas une grande idée, & n'y voulant point aller, chargea le Prince ***. de s'y rendre, & de lui en venir rendre compte.

« Madame, (lui dit-il à son retour) » y auroit du moins trouvé de quoi » rire, en voyant l'*Eternel* décoré de » l'ordre de *St. André*; *Adam*, de celui » de *St. Alexandre*; & Madame *Eve*, » du cordon de *Ste. Catherine*. — S'il » manquoit à l'Auteur un ordre pour » le *Diable* (répondit, sur le champ, » l'Impératrice) j'en aurois un tout » prêt. — Oserois-je demander à » Votre Majesté (reprit le Prince) » quel est cet ordre? — Celui de » l'*Aigle-Noir* * (lui dit-elle à demi-» voix.)

A l'époque où l'immortelle *Marie-Thereſe d'Autriche* se trouvoit dans le cas d'écrire à la Ducheſſe de Lorraine,

* L'Ordre de Pruſſe.

ſa belle-mère : « j'ignore encore s'il me » reſtera une ville, pour y faire mes cou- » ches, » toute la Nation anglaiſe s'anima en ſa faveur, au point qu'un grand nombre de particuliers ſe cottisèrent pour lui faire un don gratuit ; que la Ducheſſe, veuve du célèbre *Marlbourough*, aſſembla les principales Dames de Londres, qui s'engagèrent à fournir cent mille liv. ſterling, & que la Ducheſſe en dépoſa, pour ſa part, quarante mille. La Reine d'Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas accepter ce ſecours, & ne voulut que celui qu'elle attendoit de la Nation aſſemblée en Parlement.

Toute l'Europe alors regarda cette Princeſſe comme une héroïne digne de conſerver un trône qu'elle ſavoit ſi bien défendre.

On prétend que l'Abbé de *Voiſenon*,

quoique tout entier au monde, n'étoit pas ſans religion; qu'il avoit même recommencé à lire ſon bréviaire, & dont il marquoit les renvois avec des couplets de chanſon. Se ſentant aſſez malade pour penſer à ſe confeſſer, il envoya chercher le Père *Neuville*, Jéſuite, très-connu : « Mon Père (lui » dit-il) je voudrois bien ne pas aller » en Enfer ! ce logement me tracaſſe » beaucoup ! — Vous avez raiſon, » mon cher Abbé, (lui répondit l'au» tre.) Si pourtant vous ne renonciez » pas aux opéras-comiques, vous pour» riez non-ſeulement y aller, mais » encore vous y voir ſifflé ! »

Le ſiége de *Calais*, dont le ſuccès en France a fait tant de jaloux, même du premier ordre, eut le même ſuccès en Amérique en 1765. Le Gouverneur

Général, l'illustre Comte d'*Estaing*, dont le patriotisme & la bravoure sont connus, en fit faire à ses frais une édition, pour être distribuée gratuitement. C'est la première pièce de théatre qui ait été imprimée dans l'Amérique française. M. le Comte d'*Estaing* l'envoya à l'Auteur, avec cette inscription :

L'Amérique, à son tour, couronne cet ouvrage ;
Un Auteur patriote a son premier hommage ;
Et dans tous les climats notre amour pour le Roi,
Dans ses cœurs nés François doit graver *de Belloy*.

De Belloy, né très-doux, quoique très-sensible à la critique, détestoit tout esprit de parti, & n'épousa jamais aucune secte littéraire. Il ne ménageoit, ni ne bravoit les Philosophes ; & ne blâmoit ni n'encourageoit leurs adversaires : « Je suis tolérant (disoit-il) » envers les intolérans même : afin de » l'être envers tout le monde. Je ne » hais que les persécuteurs. »

L'Editeur lui a consacré cette épitaphe :

Ci gît qui, trois fois, sur la scène,
Avec un éclatant succès,
Fit à la fière *Melpomène*,
Célébrer des héros Français !

Deux Jésuites prioient un jour *J. J. Rousseau* de leur apprendre le secret dont il se servoit pour écrire sur toutes les matières, avec autant de chaleur que d'éloquence ?

« Je crois, en effet, en posséder un, » mes Pères, (leur dit-il) & je suis » bien fâché qu'il ne soit pas à votre » usage ! — Quel est-il donc, mon cher » Monsieur ? — C'est de ne dire que » ce que je pense. »

Une femme de qualité lui demandoit un jour ce que renfermoient ses *Mémoires*, qui n'avoient pas encore

paru ? — « Tout le mal qu'on ne fait » pas de moi (répondit-il) & tout » le bien que je fais des autres. — » Monsieur (repartit-elle), le livre, » en ce cas, sera court. »

Avant de lire dans une séance publique de l'Académie, son discours intitulé : *Apologie de l'Etude*, d'*Alembert* en fit la lecture dans un cercle d'amis. Après avoir dit dans ce discours « que » la même Providence qui semble avoir » attaché le bonheur à la médiocrité » du rang & de la fortune, semble aussi » l'avoir attaché à la médiocrité des » talens » ; il fut interrompu par une » jolie femme, qui lui dit : « Mon- » sieur, c'est nous apprendre que vous » n'êtes pas heureux ? — On l'est du » moins, Madame, (répartit le galant

» Philoſophe) quant on vous voit, & » qu'on vous entend. »

A une des repréſentations de l'opéra d'*Alceſte*, mis en muſique par le Chevalier *Gluck*, un détracteur de ce grand Muſicien prétendit que Mademoiſelle *le Vaſſeur* chantoit mal, & lui arrachoit les oreilles : « Ce ſeroit, Mon» ſieur, un grand ſervice à vous ren» dre (lui dit d'*Alembert*), ſi c'étoit » pour vous en donner d'autres ! »

Le fond de caractère de ce Philoſophe (quoiqu'en ayent dit ſes ennemis) étoit franc, vif & gai. Il ſe livroit à ſes premiers mouvemens, & s'irritoit facilement ; mais il revenoit plus facilement encore, & ne gardoit

point d'humeur. Malgré la tournure, quelquefois maligne de ſon eſprit, on n'a jamais eu à lui reprocher une vraie méchanceté; & s'il parloit avec mépris de ſes ennemis, il étoit incapable de leur nuire, de deſſein prémédité. D'ailleurs, peu d'hommes ont été plus bienfaiſans : il ne croyoit pas qu'il fût permis d'avoir du ſuperflu, lorſque d'autres hommes manquoient du néceſſaire. Mais ſes dons, proportionnés à la médiocrité de ſa fortune, ne ſuffiſoient pas au beſoin que ſon cœur avoit de faire du bien : ſon tems, le crédit de ſes amis, l'eſpéce d'autorité que lui donnoient ſon génie & ſes vertus, tout appartenoit également aux malheureux & aux opprimés.

Des gens de lettres aſſemblés chez Madame de *F...*, diſcouroient ſur pluſieurs

plusieurs objets, & répéter souvent le mot *Philosophie*, lorsque la Dame les interrompit, pour demander quel bien avoit fait à l'humanité cette *Philosophie* du siècle, qu'elle entendoit vanter partout ? — « Quel bien elle » lui a fait, Madame ? (répondit » d'*Alembert*) elle a du moins abbatu » la forêt des préjugés, qui la séparoit » du chemin de la vertu. — Je ne suis » plus surprise (répliqua la dame, en » riant) de ce qu'on nous débite ici » tant de fagots. »

Si la preuve en étoit moins connue, on regarderoit comme un fait incroyable, que le barbare & voluptueux *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, ait extorqué de son Parlement la sanction de cette loi, aussi absurde que cruelle, qui déclare, « que tout homme inf-

» truit d'une galanterie de la Reine, eſt » tenu de l'accuſer, ſous peine de haute » trahiſon; & que toute fille qu'épouſe » un Roi d'Angleterre, & qui n'eſt pas » vierge, doit en faire ſa déclaration, » ſous la même peine. »

Mais n'avons-nous pas lu dans l'*Hiſtoire de la Grèce*, l'infâme décret de ce grave & fameux Sénat d'*Athènes*, par lequel il étoit ordonné, « que tout » ce que feroit le Roi *Démétrius*, ſe- » roit tenu pour ſaint envers les Dieux, » & pour juſte envers les hommes »... Et rien eſt-il plus conſolant pour les Anglois ?

L'INTRÉPIDE VALET, PICARD.

ANECDOTE FRANÇAISE.

En 1360, c'eſt-à-dire, au tems où le ſanguinaire *Edouard III*, Roi d'Angleterre, ravageoit la France, & mettoit tout à feu & à ſang dans les campagnes de la Picardie, une compagnie anglaiſe s'étoit emparée de *Creil*. A quelque diſtance de cette place étoit un bourg, appellé *Longueil*, ſitué vis-à-vis *Saint-Corneille*, de *Compiegne*, où deux cens payſans s'étoient retranchés, & s'étoient choiſi pour chef l'un d'entre eux, nommé *Guillaume l'Allouette*.

Ce Laboureur avoit un Valet de

ferme auſſi vigoureux que brave, & ſincérement attaché à ſon maître.

Les Anglois s'avancent vers *Longueil*, ſe précipitent ſur ces pauvres payſans; & dès le premier choc, tombe l'infortuné l'*Allouette*, percé de coups. *Grand ferré* (c'eſt le nom du valet) vole à ſon maître, le ſerre dans ſes bras, s'efforce envain de le ranimer, & reçoit ſes derniers ſoupirs. A ce ſpectacle, ſon ſang s'allume, ſes cheveux ſe hériſſent, ſes regards enflâmés ſe fixent ſur ſes compagnons, & d'une voix tonnante : « Amis ! (s'écrie-t-il) » vengez mon maître, vengez-vous, » ſuivez-moi ? »

A ces mots, armé de la hache du défunt, & plus prompt que l'éclair, il fond ſur les Anglais. En un inſtant dix-huit d'entre eux ſont à ſes pieds, les autres effrayés reculent en déſordre, il les pourſuit, s'élance ſur l'Officier qui portoit le drapeau, le lui arrache,

le terraſſe, & ordonne à l'un de ceux qui le ſuivoient de le jetter dans le foſſé. Celui-ci lui montre alors une troupe d'Anglois, ralliés, qui occupoit le paſſage. *Grandferré*, dont cet obſtacle irrite encore l'ardeur, tombe ſur eux, & d'un bras plus qu'humain porte la mort partout où l'on oſe l'attendre, voit bientôt fuir les ennemis, arrache alors le drapeau que portoit ſon compagnon, le jette dans le foſſé, reſte maître du champ de bataille, & y reprend haleine.

Les Anglais revenus de la terreur ſubite que leur avoit inſpirée ce terrible adverſaire, & honteux de l'humiliation que venoit de leur faire éprouver un ſeul homme, rappellent leur courage, & viennent de nouveau l'attaquer, mais ne furent pas plus heureux. Dix nouvelles victimes étant tombées ſous la hache de ce nouvel *Hercule*, & le ſurplus craignant le même ſort, re-

gagnent leur garniſon, & *Grandſerré*, couvert de ſueur, de ſang, & mourant de ſoif, rentre triomphant dans *Longueil*.

Mais le malheur voulut qu'en rencontrant une fontaine, & ſans penſer au danger auquel il alloit s'expoſer, ce brave homme eut l'imprudence de céder au beſoin preſſant de s'y déſaltérer; & que dès la nuit même, une fièvre brûlante, cauſée par la fraîcheur de l'eau qu'il avoit bue, engagea ſes compagnons à le porter, pour être mieux ſoigné, dans ſon village, appellé *Rochecourt*, à une lieue de là, où ils le remirent aux ſoins de ſa femme & de ſa famille.

Cependant le bruit de cet étrange événement ayant bientôt retenti dans toute la Province, les Anglais, dont l'amour-propre croyoit ne pouvoir l'attribuer qu'à des moyens ſurnaturels, & fondant ſur la maladie de leur en-

nemi, l'espoir d'une vengeance plus aisée, se détachent de leur quartier au nombre de douze, & s'avancent vers *Rochecourt*.

La femme du malade, qui de loin les voit arriver, & qui ne pressent que trop leur dessein, rentre en tremblant dans sa chaumière, & en avertit le malade. A ces mots, *Grandferré* s'élance de son lit, s'avance, la hache à la main, dans la cour, s'adosse contre un mur, fait face aux agresseurs, renverse quiconque ose l'approcher, & finit par les effrayer au point, qu'après avoir vu tomber cinq des leurs, ils fuyent & vont cacher leur honte dans les murs de *Creil*.

Grandferré rentrant alors dans sa chaumière, se jette sur son lit; où bientôt épuisé, tant par ce nouveau combat que par sa maladie, il expire dans les bras de sa fidelle & malheureuse femme!

Ceux qui n'ont lu que l'hiſtoire générale, ſeront probablement ſurpris que leurs Auteurs ayent négligé d'y rapporter un trait de cette eſpéce. Mais on n'ignore point qu'ils ſe ſont crus forcés de ſupprimer un grand nombre de faits particuliers, bien qu'intéreſſans à plus d'un égard, ſoit pour ne point interrompre le fil de la narration ou des grands événemens, ſoit pour éviter des détails aſſez multipliés pour rendre leur hiſtoire trop diffuſe. C'eſt donc dans les Mémoires particuliers, ou dans les Hiſtoires des Provinces qu'il faut les y chercher : auſſi eſt-ce dans les monumens qui ſe conſervent, ſurtout en Picardie, de l'invaſion des Anglais & des excès de barbarie qu'éprouvèrent de leur part ſes malheureux & braves habitans, ainſi que dans la tradition qui s'en conſerve encore aujourd'hui, que l'hiſtoire de l'intrépide & fidèle domeſtique *Grandferré*, & que nom-

bre d'événemens également honorables à la Nation, ſe trouvent conſacrés.

Eh, pourquoi donc, en croyant aux faits héroïques & tout au moins auſſi ſurprenans des anciens héros Grecs & Romains, nous refuſerions à croire aux nôtres, & ſurtout à ceux dont nos pères mêmes nous atteſtent avoir été témoins ?

Si de tous les Mortels la Nature eſt la mère,
Que de héros de moins, à défaut d'un *Homère* !

TRAIT HISTORIQUE,

Fait pour ajouter à la gloire du Roi HENRI IV.

CE trait, qui eſt aſſez ignoré, ſe trouve dans *Pierre Mathieu*, Hiſtoriographe de France *, qui le rapporte tel que ce Prince le lui a (dit-il) raconté. (Et c'eſt *Henri IV* lui-même qui parle, n'étant encore alors que Roi de *Navarre*.)

« Il avoit (*Henri III*) ce mal » d'oreille ** : on croyoit qu'il en

* Tome I, Liv. VII, p. 417.

** *François II* étoit mort d'un mal d'oreille; & l'on croyoit qu'il avoit été empoiſonné. *Henri III* croyoit de même qu'il avoit été empoiſonné par le

» mourroit ; & ce mal ne lui donnoit
» pas tant de peine, que l'idée que le
» Duc d'*Alençon*, ſon frère, y profi-
» teroit... Faut-il (me diſoit-il) que
» je laiſſe ma couronne à ce méchant ?
» — Mon Maître (lui diſois-je) pre-
» nez courage, vous en ſerez quitte
» pour le mal. — Vous ſavez (me
» répondit il) que j'ai toujours vécu
» avec vous, comme avec un frère !
» Que je vous ai toujours aimé, ſans
» feinte !.. Je veux vous découvrir la
» playe de mon cœur ; & je vous dis
» que je ne ſaurois mourir content, ſi
» je ſais que ce méchant, qui eſt la
» cauſe de ma mort, me ſuccéde. Il
» faut que vous trouviez moyen de
» m'en défaire, & vous aſſurer de tous

Duc d'*Alençon*, ſon frère. Il diſoit qu'on l'avoit déjà averti qu'il avoit ſollicité un valet-de-chambre, pour l'égratigner ſur la nuque du col, avec une épingle empoiſonnée, en lui attachant ſa fraiſe.

» vos amis. Je ſais que le Duc *de* » *Guiſe* * ne vous ſera pas contraire, » car il n'aime point ce méchant.

» J'étois fort étonné de ce diſcours; » & j'étois en peine comment lui ré- » pondre !.. Car, en ne m'engageant » pas à ce qu'il deſiroit, je le contriſ- » tois & augmentois ſon mal; & en » lui promettant d'obéir, je ruinois ma » conſcience !... Je lui dis : Je ſais bien, » mon Maître, que *Monſieur* vous a » fort offenſé, & que le reſſentiment » doit bien preſſer votre âme, puiſqu'en » l'état où ſe trouve maintenant Votre » Majeſté, elle la porte à des choſes ſi » extrêmes ! Mais j'eſpère que vous ne » ſerez pas dans le cas d'en uſer; car » Dieu vous rendra la ſanté, & fera » tant de graces à *Monſieur*, qu'il re- » gagnera vos bontés.

* *Henri*, depuis tué à *Blois* en 1588.

» Le Roi me dit ſur cela, que ce » n'étoit point par vengeance & ani- » moſité; mais que par juſtice & pu- » nition, il étoit obligé de ne pas laiſ- » ſer ſon Royaume à un eſprit capable » de le détruire; & que Dieu même » le puniroit, ſi ayant pû détourner » ce malheur, il pouvoit l'endurer. » Que d'ailleurs il y alloit de ma con- » ſervation, & de celle de mes amis, » étant certain qu'auſſi-tôt qu'il auroit » fermé les yeux, ſon frère nous feroit » tous mourir.

» J'avois horreur d'entendre ces pa- » roles, & encore plus de voir de » quelle façon il me les diſoit, dans » la croyance que pour ſauver l'Etat, » il n'étoit point obligé aux loix; que » ce qui me ſembloit cruel, étoit juſte » & néceſſaire; & que pour ôter à ſon » frère le pouvoir de mal faire, il le » falloit, & promptement, ôter du » monde.

» Je me vis alors forcé de lui dire » que mes penſées n'alloient pas plus loin » qu'elles ne devoient ; que mes deſirs » étoient limités par mon obéiſſance ; » que mes eſpérances ne ſe fonderoient » jamais ſur la mort d'autrui ; que ſi » je faiſois ce qu'il me diſoit, je ne » proſpérerois jamais ; que ce prétendu » bonheur me rendroit malheureux ; » & qu'enfin une ame généreuſe de- » voit avoir horreur de tout ce qui » étoit cruel & inhumain.

» Il repartit, promptement, qu'il » ne falloit pas appeller cruels & in- » humains les remédes qui produiſoient » des effets ſalutaires. Mais toutes mes » raiſons ne firent que l'enflammer & » le confirmer davantage dans ſa réſo- » lution : car il ſe roidiſſoit toujours » fort contre les contradictions.

» Alors il envoya quérir le Prévôt- » des-Marchands, & lui commanda de » faire tout ce que je lui dirois.

» La chambre étoit pleine de Princes, Seigneurs & Officiers de la » Couronne. M. le Prince *de Condé* » y étoit, le Duc *de Guiſe* & ſes frères; & j'y étois le plus fort, ſi le » deſir de regner eût été auſſi fort en » moi, que la haine étoit terrible au » cœur du Roi.

» Dans le même tems *Monſieur*, qui » croyoit déjà l'être, allant au cabinet, » paſſa par la chambre, ſans ſaluer » perſonne : mépris qui irrita les plus » modérés.

» Il entra au cabinet, où la Reine » mère, la Reine régnante, & quelques » confidens conſultoient ſur le » préſent & ſur l'avenir. Tout ce con» ſeil étoit contre moi, qui pouvois » confondre leurs intentions, ſi Dieu » n'eût conduit les miennes.

» Comme on doutoit de plus en » plus de la vie du Roi, je dis au Duc » de *Guiſe* : *Notre homme eſt mal !*

» La première fois il me dit : *Ce ne* » *ſera rien.* La ſeconde fois, comme » je le preſſois, il me dit : *Il faut y* » *penſer.* Et comme je lui marquois, » par mes regards, que je voulois ſa- » voir ſon intention, il me dit : *Je* » *vous entens, Monſieur;* & frappant » de la main ſur le pommeau de ſon » épée : *Ceci* (ajouta-t-il) *eſt à vous* .. » Peu après le Roi ſe porta mieux & » guérit. «

N. B. Quelle ſituation que celle où ſe trouvoit le bon *Henri*, dans ce moment critique, d'où dépendoit non-ſeulement ſes eſpérances à la Couronne, en ſe refuſant aux deſirs du Roi, mais ſon honneur, ſa vie, & celle de tous ſes amis, au cas que d'*Alençon* héritât de ſon frère !.. Et que doit-on admirer le plus, ou de ſa préſence d'eſprit dans une circonſtance auſſi preſſante

que délicate ; ou de la noble franchiſe de ſes réponſes ; ou des ſentimens de la probité, même religieuſe ?

Il nous ſuffira, je crois, de dire que jamais l'ame & l'eſprit de ce digne héros, n'ont été mieux, ni plus énergiquement peints, que dans une ſcène ſi bien faite pour émouvoir & vivement intéreſſer toute ame honnête & digne d'en ſentir tout le véritable héroïſme.

LETTRE SINGULIÈRE, DE HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE.

AVIS AU LECTEUR.

LA Lettre d'un Théologien couronné, & de quel Théologien ! de *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, nous a paru d'une singularité assez piquante, pour mériter une place dans ce Recueil, & d'autant plus qu'elle est extrêmement rare.

On sait que ce Monarque, soit par politique, ou par caprice, ou pour faire parler de lui (car il n'étoit rien moins que pieux), entreprit la défense de l'Eglise Romaine contre LUTHER &

les autres Novateurs de ſon tems, dans un Traité dogmatique en forme, & qu'il fit répandre dans l'Europe entière, après l'avoir dédié au Pape *Léon X*, qui, par reconnoiſſance, l'honora du titre de *Défenſeur de la Foi.*

Ce qu'on ſait probablement moins, c'eſt que ce Prince, vivement piqué de la réponſe de *Luther*, eſſaya d'armer contre lui les Princes Allemands, qu'il regardoit comme infectés de ſes erreurs.

La Lettre ſuivante, écrite en latin, dont nous donnons la traduction, & dont nous ne nous ſommes permis de rien retrancher que les longueurs, en va donner la preuve.

HENRI VIII,

ROI D'ANGLETERRE,

Aux Très-Illuſtres Seigneurs,

FRÉDÉRIC, par la grace de Dieu, Duc de Saxe, Electeur & Prince du Saint-Empire Romain, Landgrave de Thuringe & Marquis de Miſnie;

Et JEAN & GEORGE, par la même grace, Duc de Saxe, Landgrave de Thuringe, & Marquis de Miſnie, nos très-chers parens & amis :

Très-illuſtres & très-excellens Princes, très-nobles Seigneurs, & nos plus chers parens, c'eſt avec ſincérité que nous faiſons des vœux pour votre conſervation & l'accroiſſement continuel de votre proſpérité !

La bonté de votre caractère, qui nous eſt connue, m'a toujours fait eſpérer que dans les cas où j'aurois beſoin de vos conſeils, je vous trouverois prêts à m'en donner de profitables.

L'affection que je vous porte ne me permettant point de douter de celle que vous avez pour moi, je me croirois ingrat, ſi je ne vous donnois point mes conſeils dans une affaire, où non-ſeulement votre honneur, mais votre fortune même ſe trouvent également intéreſſés.

Y a-t-il rien, en effet, à quoi des Princes auſſi puiſſans & auſſi zélés que vous pour le ſervice de *Jéſus-Chriſt*, doivent s'efforcer davantage, qu'à réprimer la faction de *Luther* ?.. Eſt-il quelque autre deſir plus digne de les enflammer ?

Jamais le malin Eſprit ne répandit ſur la terre des erreurs auſſi pernicieuſes & auſſi propres à cauſer de jour

en jour de plus grands maux, ſi tous ceux qui ont de la vertu & de la piété, ſi les Princes, ſurtout, qui en ont le pouvoir, & qui le doivent le plus, ne s'oppoſent aux progrès de ces mêmes erreurs.

Ce n'eſt pas que j'imagine *Luther* capable de ſéduire les gens de bien & qui ſont éclairés. Mais je ne ſais que trop qu'il ſe trouve toujours aſſez de gens prêts à prendre pour maître le premier inſenſé, pourvu qu'il ſoit hardi; ainſi qu'à recueillir une erreur avec d'autant plus d'empreſſement, & à la répandre avec d'autant plus de zèle & d'opiniâtreté, qu'elle eſt abſurde.

Quant à ce qui regarde *Luther*, en particulier, ſon impiété eſt portée au point, que l'on apperçoit clairement qu'il n'a écrit ce qu'on voit chez lui de ſupportable, que dans l'intention de ſéduire, & de prévenir les eſprits en ſa faveur; & qu'il n'a entouré le

vâſe de miel, que pour en faire avaler plus facilement le poiſon.

Les dogmes, de plus en plus condamnables, qu'il répand, en ſont une preuve : il a commencé par diſputer ; il s'eſt mis enſuite en colère ; ſa bile s'eſt enflammée, & ſa violence a dégénéré en fureur. Je n'en veux d'autres preuves que l'ouvrage où il s'emporte contre moi : ouvrage, dont la lecture étonneroit les Furies mêmes, par la rage qu'on y voit paroître.

S'il s'y trouvoit, du moins, quelque choſe qui eût le moindre rapport au ſujet ? Si quelques lueurs de jugement brilloient à travers les extravagances dont il fourmille ? Si tout enfin n'y étoit point abſurde & ſemblable au délire d'un agoniſant, quoique je ne croie pas digne de mon rang d'entrer en lice avec un pareil adverſaire ; cependant, à l'imitation du Prophête-Roi, qui ne trouva pas indigne de lui

de danſer devant l'Arche du Seigneur, je ne croirois point me compromettre en diſputant avec qui que ce fût pour la vérité de la foi, & en faveur de la Religion.

Mais puiſqu'il ne fait qu'éluder la queſtion, qu'il ne dit que des folies, je me contenterai de ne point m'expoſer à extravaguer avec un extravagant. Au reſte, la manière dont il ſe défend, m'a cauſé la plus grande joie. Dès le commencement de notre diſpute, j'étois bien ſûr que l'opinion que j'entreprenois de ſoutenir, étoit telle, que tout l'Enfer même n'étoit pas capable de la renverſer : cependant la connoiſſance de mon incapacité me faiſoit craindre pour la manière dont je la défendrois. Mais mon adverſaire a pris ſoin de convaincre lui-même la terre entière, ou qu'il eſt ſans jugement, ou que mes raiſons ſont bien fortes, puiſqu'il n'y a trouvé d'autres réponſes que

que des injures groſſières, & de baſſes plaiſanteries : qu'il me traite tant qu'il voudra, d'inſenſé ; je ne le ſerai jamais au point de me fâcher, parce qu'un fou m'accuſera de folie.

Ainſi donc, ou je me trompe, illuſtres Princes, ou cette dénomination ſi injurieuſe à la Majeſté Royale, vous indigne plus que moi. Un certain reſpect réciproque lie, pour l'ordinaire, les perſonnes nobles ; & c'eſt ce ſentiment qui leur fait reſpecter la dignité, même dans l'ennemi qu'elles ont vaincu & qu'elles croyoient avoir droit de haïr. Comment donc, illuſtres Princes, pourrois-je ne pas croire moi, qui ſais quelle eſt votre nobleſſe & votre générosité, que vous ne verrez pas ſans indignation, le nom d'un Roi, & de votre ami, ſervir de riſée à ce qu'il y a de plus vil parmi les hommes ?.. Ce qu'il a pu ſe permettre contre moi, ne m'a pas cauſé, (je vous le jure), la

moindre émotion. Mais j'ai été vivement indigné des blasphêmes que sa langue empoisonnée a vomis contre l'Empereur & les autres Princes d'Allemagne. Il n'en est aucun qu'il ne déchire au commencement du livre où il se déchaîne contre moi.

» Je suis venu à *Wormes* (ose-t-il » dire) quoique je sçusse que l'Em» pereur avoit manqué envers moi à » la foi publique ; car les Princes » d'Allemagne (autrefois si recom» mandables par l'observation inviola» ble de leur parole) à la honte de la » Nation, & par condescendance pour » l'*Idole Romaine*, ne font pas le » moindre compte aujourd'hui de gar» der la foi qu'ils ont donnée. »

Que cet impudent, dont la bouche est une source d'où coule perpétuellement le mensonge, répande de pareilles fausſetés, elles sont si atroces qu'on voit au premier coup-d'œil, que

s'il ne fût venu au monde un homme aussi menteur que lui, elles n'eussent jamais été inventées... Lorsque l'Empereur, si inviolable observateur de ses promesses; lorsqu'aucun des Princes qui n'ont rien de plus cher que leur honneur; lorsqu'enfin aucun Chrétien n'eût pu former un pareil dessein : comment se peut-il trouver un seul Allemand qui voie tranquillement un misérable Moine avancer, avec autant de fausseté que d'impudence, des faits propres à couvrir d'ignominie la Nation Germanique ? Je ne puis qu'être étonné, je vous l'avoue, que les Allemands puissent souffrir un pareil excès d'insolence !..

Mais ce n'est pas une chose nouvelle pour *Luther*, que de feindre & de supposer tout ce qui peut soulever les peuples contre les Souverains; & il s'est associé une troupe de scélérats

qui l'aident dans l'exécution de ce deſſein.

Jamais faction, quelque ſéditieuſe & abominable qu'elle fût, ne s'eſt propoſé de détruire toute religion, de renverſer les loix, de corrompre les mœurs, de diſſoudre les ſociétés, comme y tend la conjuration de *Luther* : conjuration qui profane les choſes ſaintes, & qui couvre d'une nouvelle ſouillure les choſes profanes; qui, en annonçant la parole de Dieu, détruit les Sacremens; qui, prêchant la grace, détruit le libre arbitre; qui bouleverſe la foi, au point qu'il eſt libre de pêcher, & qu'il n'eſt pas libre de faire le bien; qui n'élève la miſéricorde, que pour abaiſſer la juſtice; qui enfin, ne prend pas, ainſi que les *Manichéens*, un mauvais principe pour cauſe inévitable du mal, mais le Tout-Puiſſant même... Tel eſt le trouble qu'elle porte dans les choſes divines.

Mais le poison que de pareils dogmes répandent sur la terre, n'est pas moins pernicieux... En mettant la dissension dans l'Eglise, ils abrogent les loix, affoiblissent l'autorité des Magistrats, soulèvent les Laïcs contre les Prêtres, & les Laïcs & les Prêtres contre le Pape, ainsi que les sujets contre les Princes !

Fasse le Ciel que ces malheurs n'arrivent point ! Mais *Luther* ne paroît avoir d'autre but, que de mettre les armes aux mains des Allemands contre leurs Souverains, sous prétexte d'abord de la liberté ; de faire ensuite battre entre eux les Chrétiens pour la Foi & la Religion, au grand contentement des Infidèles.

Il ne paroîtra peut-être pas vraisemblable qu'un homme de rien puisse causer tout ce trouble ? Il suffit, pour en sentir la possibilité, de jetter les yeux sur l'établissement des Turcs : ils

se sont répandus partout ; ils ont envahi la plus grande & la plus belle partie du monde... Et cependant le mal a commencé par deux hommes obscurs ! Je ne parlerai point de la faction de *Bohême* : ce n'étoit pourtant, d'abord, qu'un simple vermisseau : il s'est changé en Dragon monstrueux, & l'Allemagne a couru risque d'en être dévorée... C'est à tous les Princes à prévenir ces malheurs. Lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu, c'est aux Princes d'y veiller : aucun d'eux n'est exempt de ce devoir : & vous l'êtes encore moins que personne, mes chers parens, vous qui êtes si prêts du danger ! Vous empêcherez très-aisément le mal, si vous l'attaquez dans sa naissance ; si vous ne lui donnez pas le tems de s'accroître par la malice des méchans, & par la foiblesse & l'erreur des gens simples. Lorsque votre fidélité envers Dieu, jointe au bien & au repos de vos sujets,

vous oblige à vous oppoſer fortement à quelque héréſie que ce ſoit, je ne puis imaginer que vous puiſſiez reſter indifférens ſur celle de *Luther;* & j'ai trop bonne opinion de votre jugement, pour craindre qu'il vous en impoſe.

Vous pouvez voir, illuſtres Princes, dans la conduite de ce dangereux Novateur, par l'eſprit ſuperbe, & auſſi faux qui le guide, combien il eſt éloigné de l'eſprit que Dieu inſpire à ceux dont il a fait choix... Malgré le nom de Prédication évangélique dont il décore ſa doctrine, elle n'eſt autre que celle de *Wiclef*, dont ſans doute, ainſi que vos ayeux, vous ſentez toute l'horreur. Et s'ils n'ont pu parvenir à exterminer totalement cette ſecte impie, ils ont pourtant eu le bonheur de la reléguer dans quelques coins de la *Bohême*, comme on reſſerre une bête féroce dans l'antre qui lui ſert de retraite.

Quoique la pureté de vos intentions ne me laiſſe point ſuppoſer que vous ayez, en cette importante occaſion, beſoin de conſeils; l'affection que j'ai pour vous, mes chers & illuſtres parens, ne m'a point permis de garder le ſilence; & je n'ai pu me défendre de vous exhorter à ſuivre le penchant qui vous porte à prévenir & à vous oppoſer de toutes vos forces aux progrès de cette héréſie. Et s'il n'eſt aucun Prince auquel je ne prenne aſſez d'intérêt, pour imaginer devoir, autant qu'il eſt en moi, prendre ſoin de ſon honneur; à plus forte raiſon, illuſtres Princes, me regardé-je comme tenu de ce devoir envers vous, qui m'êtes attachés par le ſang, puiſque vos ſéréniſſimes ancêtres ſont ſortis des Rois d'Angleterre, mes ayeux.

Ce ſentiment, que je ſens croître en moi, de jour en jour, me pouſſe donc à vous avertir, à vous preſſer, &

même à vous conjurer par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'apporter tous vos soins à détruire l'exécrable secte de ce misérable *Luther*.

Que ce soit, s'il est possible, par des voyes douces, & que le sang ne soit pas répandu. Mais si l'audace obstinée de ces dangereux Novateurs vous force à recourir à des voyes violentes; détruisez-les, de quelque façon que ce soit. Ne permettez pas que les devoirs les plus sacrés soient méantis & foulés aux pieds, au point que les méchans triomphent insolemment, & que les bons étant obligés de se cacher, vous ayez à répondre un jour à la vengeance divine de la malice des uns, & des souffrances des autres.

Par-là, vous serez couverts de gloire sur la Terre, & récompensés dans le Ciel, pour avoir conservé la paix dans votre Patrie, évité le schisme, fait

renaître la concorde, & rendu à la Religion sa pureté.

Surtout quoi, je vous salue, &c.

Votre bon parent & ami,

HENRI.

Dans notre Palais de Greenwick, *le 20 Janvier* 1523.

NOTE.

Si la lettre d'un Apôtre de cette espece eut droit de surprendre ceux auxquels elle étoit écrite, quel redoublement de surprise pour eux, lorsque, très-peu de tems après ils virent ce même *Henri VIII* (par une de ces inconséquences qui ne régnent que trop souvent sur l'esprit des hommes) se séparer, comme *Luther*, de la Cour

munion Romaine !.. Eh ! ſur quoi ? Sur le refus que fit le Pape de conſentir à ce que ce Prince, auſſi volage que voluptueux, après 18 ans de mariage avec *Catherine d'Arragon*, la répudiât, pour épouſer *Anne de Boulen*, ſa maîtreſſe.

C'eſt de lui que l'Editeur de cet ouvrage a dit, dans ſon *Recueil d'Epitaphes* des perſonnages les plus fameux & les plus célèbres *, enrichi d'anecdotes hiſtoriques, &c.

De l'Angleterre, au fond de ce tombeau,
Gît un Monarque, ou plutôt un Bourreau.
Toujours en proye à de nouvelles flâmes,
Et toujours prêt d'en immoler l'objet,
Il fit périr, épouſe, ami, ſujet...
Et ce barbare aimoit pourtant les femmes !

* En 3 volumes in-12. Paris, 1782, chez Barrois l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins.

N. B. Ce Prince étoit auſſi flatté du titre de *Défenſeur de la Foi*, qu'il avoit reçu du Pape *Léon X*, que *Louis XIV* le fut depuis, lorſque les Nations lui accordèrent le ſurnom de *Grand*. Sur quoi *Pach*, eſpéce de Plaiſant attaché à la Cour, ſuivant l'uſage du tems, & qui à l'aide du ſobriquet de *Fou du Roi*, s'étoit acquis la liberté de tout dire, voyant un jour le Roi plus gai que d'ordinaire, & en ayant demandé la raiſon ! *Henri* lui avoua, bonnement, qu'il venoit d'être nommé *Défenſeur de la Foi*, & que ce titre le flattoit beaucoup. *Pach*, en partant d'un éclat de rire, & frappant ſur l'épaule du Monarque : « Eh ! mon ami *Henri* (lui » dit-il) défendons-nous, s'il ſe peut » nous-mêmes, & laiſſons la Foi ſe » défendre toute ſeule. «

Le Parlement d'Angleterre étoit tellement ſubjugué par ce Prince, qu'il ordonna que tous ceux qui auroient

prêté de l'argent à *Henri*, ſeroient obligés de l'en tenir quitte.

Quelque injuſte que dût paroître un tel acte, les deux Chambres ne furent pas fâchées que le Roi l'eût exigé, afin de faire ceſſer l'uſage des emprunts, qui, avec le tems, auroit rendu les Parlemens inutiles.

PETITES ANECDOTES,

POÉTIQUES ET LITTÉRAIRES.

LA Tragédie d'*Agamemnon* de *Boyer*, qui ne s'étoit point nommé, ayant été généralement applaudie, *Racine* même, le plus grand fléau de *Boyer*, se déclara pour le nouvel Auteur.

Mais le pauvre *Boyer*, ayant eu la fatuité de se nommer, la Pièce, dès le lendemain, fut sifflée, & l'on en vit paroître l'analyse suivante :

On dit qu'*Agamemnon* est mort ;
Il court un bruit de son naufrage ;
Et sa *Clytemnestre*, d'abord,
Célèbre un second mariage.

Le Roi revient, & n'a pas tort
D'enrager de ce beau ménage.
Il aime une None *, bien fort,
Et prêche à ſon fils d'être ſage.

De bons morceaux, par ci, par-là,
Adouciſſent un peu cela,
Et font aux ſots crier merveilles.

J'ai fort crié, de mon côté.
Mais comment faire ?... En vérité,
Les vers m'écorchoient les oreilles !

Quelque foible que fût ce Sonnet, il ne fut pas moins attribué à *Racine*, piqué d'avoir d'abord vanté la Pièce.

Lorſque *Racine* donna *Andromaque*, elle parut ne pas plaire aux plus grands

* *Caſſandre*, fille de *Priam*.

Seigneurs de la Cour de *Louis XIV*. L'Auteur ayant appris qu'elle avoit été vivement frondée, surtout par le Maréchal de *Créqui*, & par le Comte d'*Olonne*, fit, à cette occasion, l'épigramme suivante, qu'il se fit adresser à lui-même.

Pour en bien entendre le sens, il faut savoir que le premier n'avoit pas la réputation de beaucoup aimer les femmes, & que le second n'avoit pas lieu de se plaindre d'être trop aimé de la sienne :

La vraisemblance est choquée en ta Pièce,
Si l'on en croit & d'*Olonne* & *Créqui*.
Créqui dit que *Pyrrhus* aime trop sa maîtresse;
D'*Olonne*, qu'*Andromaque* aime trop son mari.

On attribua même à *Racine* les deux couplets suivans, sur la chûte d'*Aspar*, Tragédie de *Fontenelle*.

C'eſt lui qu'on fait parler :

Adieu, ville, peu courtoiſe,
Où je crus être adoré.
Aſpar eſt déſeſpéré :
Le Poulailler de *Pontoiſe* *,
Voir ma famille bourgeoiſe,
Doit me ramener demain,
Un bâton blanc à la main!

Mon aventure eſt étrange ;
On m'admiroit à *Rouen* :
Dans le *Mercure-Galant*,
J'avois plus d'eſprit qu'un Ange.
Cependant je pars demain,
Sans argent & ſans louange :
Cependant je pars demain,
Un bâton blanc à la main!

Le café commençoit à s'établir à Paris, lorſque quelques amis de *J. B. Rouſſeau*, qui prétendoient y rencontrer aſſez d'originaux pour fournir ma-

* *Fontenelle* étoit de *Rouen*, & neveu de *Pierre Corneille*.

tière à une bonne comédie, l'engagèrent à l'entreprendre.

Mais la Pièce n'ayant pas répondu aux espérances de l'Auteur, il reçut les vers suivans, de la part d'un Anonyme:

Le café, d'un commun accord,
Reçoit enfin son passeport.
Avez-vous trop mangé la veille,
Ou trop pris du jus de la treille?
Le matin, prenez-le un peu fort;
Il chasse tout mauvais rapport.
De l'esprit il meut le ressort;
Il le stimule, il le réveille;
Il ressuscite roit un mort!
Et sur ce sujet, sans effort,
Rousseau pouvoit charmer l'oreille;
Au lieu qu'à sa pièce on sommeille,
Et que chez lui seul il endort!

La *Champmêlé*, femme du Comédien de son nom, étant maîtresse de *Racine*, lui fit une infidélité, dont il se venge

par un bon mot qu'il adreſſa au mari, & que *Boileau*, ami de *Racine*, a mis en vers, ou plutôt en rimes, de la façon ſuivante :

De ſix Amans, contens & non jaloux,
Qui, tour-à-tour, ſervoient Madame *Claude*,
Le moins volage étoit *Jean*, ſon époux.

Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Il courtiſoit ſa ſervante, aux yeux doux ;
Lorſqu'un des ſix lui dit : » Que faites-vous ?
» Le jeu n'eſt ſûr avec cette ribaude :
» Ah ! voulez-vous, cher *Jean*, nous gâter tous ? «

A la répétition des *Fêtes publiques* *, opéra-comique de M. *Favard*, Mademoiſelle *Sauvage*, connue ſous le nom de *Mamie Babichon*, s'étant gliſſée

* A l'occaſion du premier mariage de Mgr le Dauphin, père du Roi.

derrière le banc des Symphoniſtes, qui étoient rangés ſur une ligne dans l'orcheſtre, & portoient preſque tous perruque, étoit parvenue à y attacher des hameçons entortillés à une ficelle preſque imperceptible, & qui correſpondoit aux troiſièmes loges, où elle alla ſe placer.

Mais qu'on juge de la ſurpriſe des ſpectateurs, lorſqu'au premier coup d'archet de l'ouverture, on vit voler à la fois toutes ces perruques vers le ceintre, & ſurtout de tous ces Muſiciens, en ſe voyant, également, nue tête!

Le Directeur du grand opéra, qui préſidoit à cette même répétition, avec toute la dignité attachée à ſon titre, & très-ſcandaliſé d'une pareille indécence, ordonna d'abord que toutes les perquiſitions requiſes fuſſent faites pour en connoître l'auteur, qu'il menaçoit, hautement, d'une punition exemplaire.

Mamie Babichon, très-alerte, & qui

n'avoit fait qu'un saut des troisièmes loges à l'orchestre, étoit déjà assise auprès de lui, & haussoit les épaules, en joignant les mains.

Mais, soit que l'air modeste (qui ne lui alloit guère) l'eût fait soupçonner du fait; soit que quelque délateur ou délatrice l'eût trahie; elle se vit bientôt forcée d'avouer le fait, en s'écriant: « Hélas ! M. le Directeur, » daignez me pardonner, en faveur de » l'antipathie que j'eus toujours pour » les perruques ! Elle m'est si naturelle, » & je puis d'autant moins y résister, » qu'au moment où je vous parle, & » malgré tout le respect que je vous » dois, je ne puis m'empêcher d'en » marquer à la vôtre même » : ce qu'elle fit, en l'enlevant, & en disparoissant comme un éclair.

Ce trait étoit bien fait pour mettre le comble à l'indignation générale ! sur quoi, toutes les voix s'écrièrent, à

l'uniſſon, « qu'il falloit venger l'hon-
» neur des têtes à perruques.

Mamie Babichon fut, en effet, mandée, dès le lendemain, à la Police; où elle raconta le fait, ſi naïvement & ſi plaiſamment, que le Magiſtrat ne pouvoit, tout en la grondant, s'empêcher de rire, & qu'elle en fut quitte pour une mercuriale.

L'Auteur Anglais qui a traduit, ou plutôt imité dans ſa langue, l'*Avare* de *Molière*, fait ordonner par *Harpagon*, qu'on écrive, en lettres d'or, cette ſentence, qui le charme : « Il faut man-
» ger pour vivre, & non pas vivre
» pour manger. » Fait tout-à-coup reprendre ſon Avare, en ſongeant qu'il lui en couteroit trop, et que cette maxime ſera tout auſſi liſible, en l'écrivant avec de l'encre.

M. *Deſeſſarts*, de la Comédie Françaiſe, étant à La-Haye, & ayant été ſurpris à la chaſſe ſur les *Plaiſirs du Stathouder*, ſe tira (dit-on) d'embarras, de la façon ſuivante. Un Garde-chaſſe, qui ne l'avoit jamais vu qu'à la comédie, dans les rôles de Princes, lui ayant demandé de quel droit il oſoit chaſſer dans ce lieu ? *Deſeſſarts*, ſans ſe démonter, & d'un air auſſi fier qu'héroïque : « De quel droit ? (lui dit-il)

Du droit qu'un eſprit vaſte, & ferme en ſes deſſeins,
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains,

Ces vers, récités d'un ton auſſi tragique que théâtral, en impoſèrent tellement au Garde, qu'il s'écria, en ſe retirant : « Ah ! pardonnez, Monſieur ! je ne ſavois pas cela. »

Un Auteur dramatique Anglais, ayant fait une Comédie, intitulée : l'*Homme ſans façon*, & l'ayant dédiée à une fameuſe corruptrice de la jeuneſſe, vantoit dans ſon Epître le rare talent de cette femme, & finiſſoit par lui demander, chez elle l'accueil & le couvert *gratis* : « Je crois (diſoit-il, » pour fonder ſa demande) qu'un Poëte » a le même droit d'être reçu chez » vous, qu'à la comédie même ; attendu » qu'il contribue à faire ſubſiſter l'une » & l'autre. Il eſt tout auſſi néceſſaire » à des perſonnes de votre commerce, » pour aſſembler des dupes au théatre, » que le ſont les chanteurs publics aux » filoux pour les faire profiter de la » preſſe. «

Après

Après la campagne de *Catalogne*, où le grand *Condé* avoit été obligé de lever le siége de *Lérida*, le Prince se trouvoit à la première représentation d'une piéce, dont il protégeoit l'Auteur, & contre laquelle s'exerçoit vivement la cabale. Indigné de voir que sa présence n'en imposât point aux Conjurés, le Prince se léve, montre du doigt celui du parterre, qui paroissoit faire le plus de bruit, & s'écrie : « Gardes, que l'on me prenne, d'abord, cet homme-là ? »

Surquoi le mutin se retourne, & s'écrie, fièrement : « On ne me prend » guère, Seigneur : je m'appelle *Lérida*. » Après quoi il se glisse dans la foule, qui le favorise, & met les Gardes en défaut.

Le Maréchal de *Baſſompierre* diſoit du Comte de *Comminge*, « qu'il n'ou-» vroit jamais la bouche qu'aux dépens » d'autrui, ou pour manger, ou pour » médire. »

Un célèbre Médecin Anglais (le Docteur *Mead*) prétendoit qu'au moyen d'une diète de ſix ſemaines, il rendroit un homme poltron. Le Prince *Maurice de Naſſau*, longtems avant lui, étoit ſi convaincu de ce principe, qu'il choiſiſſoit toujours pour quelque action de vigueur les Anglais qu'il avoit dans ſon armée, « tandis (diſoit-il) » qu'ils avoient encore la pièce de » bœuf dans l'eſtomach. »

VERS d'un Académicien, reçu dans un âge fort avancé.

En cheveux blancs il me faut donc aller;
Comme un enfant tous les jours à l'école?
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort va m'ôter la parole!

Un jour que le Parterre de la Comédie Françaiſe étoit fort tumultueux, à la première repréſentation d'une Piéce qu'il ſupportoit impatiemment, l'Ecrivain entra, & dit très-haut : « Je » voudrois bien ſavoir qui eſt celui qui » cauſe tant de bruit ! — Le voilà ! » (répondit un plaiſant,) en lui mon- » trant l'Auteur de la Piéce, qui étoit » au *Paradis*. »

Le Poëte *Laynés* se promenoit un jour à *Fontainebleau*, le long de la grande piéce d'eau, avec des livres sous le bras, & plongé dans la rêverie; lorsqu'un ami l'accoste, & lui dit :

Rêvant dans ces prés fortunés,
Que peut faire & penser *Laynés*?

A quoi *Laynés* répondit sur le champ :

Je porte de *Dancourt* quelques Piéces en prose;
Et je pense à *Dancourt*, Auteur, Comédien;
Ami, je ne fais pas grand'chose;
Et, ma foi! je ne pense à rien.

On ignore de qui sont les anciens Vers suivans :

Vénus ayant perdu l'Amour, si chéri d'elle,
Promettoit un baiser
A celui qui pourroit en apporter nouvelle.
Soudain, pour l'appaiser,

Je l'aborde, & lui dis : « Déeſſe,
N'ayez plus tant de peur ;
Votre fils n'eſt pas loin : tenez votre promeſſe !
Le voici, dans mon cœur ! »

LOUIS XIV ayant écrit à Mademoiſelle de la VALIÈRE ſur un deux de carreau, elle lui répondit, par le couplet ſuivant, ſur un deux de cœur.

Pour m'écrire avec plus de douceur,
Il falloit choiſir un deux de cœur ;
Les carreaux ne ſont faits, ce me ſemble,
Que pour ſervir *Jupiter* en courroux.
Mais deux cœurs vraiment unis enſemble,
Peuvent-ils rien s'annoncer que de doux !

RÉPONSE DE J. LA FONTAINE,*

A une jeune Demoiselle de douze ans, qui lui avoit adressé des couplets.

AIR : *De Joconde.*

Rose, vous faites joliment,
Lettres & Chansonnettes ;
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seroient parfaites.
Quand les soins du cœur sont connus,
Une Muse fait plaire :
Jeune *Rose*, trois ans de plus,
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Rose, sans le connoître :
Mais j'espère vous voir un jour,
Ce petit Dieu pour maître.
Ce doux langage des soupirs,
Est pour vous lettre close,
Rose ; trois retours de zéphirs,
Font beaucoup à la chose.

* Ou qui lui furent attribués.

Si cet Enfant, dans ses chansons,
A des graces naïves,
Que sera-ce, quand ses leçons
Seront un peu plus vives !
Pour aider l'esprit dans les vers,
Le cœur est nécessaire :
Trois printems sur autant d'hyvers,
Font beaucoup à l'affaire !

Extrait du testament de M. de Réaumur, *mort en 1757.*

« Les idées d'admiration, & les sen-
» timens de reconnoissance dont sont
» nécessairement remplis ceux qui étu-
» dient les merveilles que le Créateur a
» prodiguées dans ses ouvrages, ne sau-
» roient permettre que celui qui se livre
» à cette étude, ait une volonté formelle
» d'offenser l'Etre Souverain. Mais il peut
» n'être pas toujours assez attentif à ce
» que Dieu exige de lui ; & cela ne m'est

» ſans doute arrivé que trop ſouvent! Je » lui demande donc pardon de tout le » mal poſitif que je puis avoir fait; & » je lui demande également pardon de » n'avoir pas fait tout le bien que j'aurois » pu faire.

VERS ANONYMES.

Amour, cruel Amour, hélas!
Que ton injuſtice eſt extrême:
J'aime *Iris* qui ne m'aime pas;
Je n'aime pas *Philis* qui m'aime!
Doris, faite pour tout charmer,
Trouve à ſes vœux mon cœur contraire.
La jeune *Eglé* plaît ſans aimer,
La vieille *Eudoxe* aime ſans plaire!

COMPARAISON
DU JEU ET DE L'AMOUR.

Dans l'Amour, comme dans le Jeu,
Rien n'eſt certain, rien n'eſt ſolide ;
Et le Mérite ſert de peu,
Partout où le hazard préſide.
Du plus adroit & du plus généreux,
Du plus aimable & du plus amoureux,
Souvent le malheur eſt extrême ;
Et ſouvent, ſans y penſer même,
Le plus ſot eſt le plus heureux !

QUATRAIN SATYRIQUE.

On donne à la Vertu l'image d'une Dame ;
Et le Vice, en Homme, eſt vêtu ?
— Cela s'eſt fait ainſi, pour montrer que la femme
Épouſeroit le Vice, & l'homme la Vertu.

CONTE.

» Fut-il jamais rien de pareil !
» Cruelle ! barbare ! inhumaine !
» Priver, pendant trois mois un Amant du sommeil !
C'est ainsi que l'Amour parloit à *Célimène*.
A quoi la Belle répondit :
Tircis est-il discret ? *Tircis* est-il fidelle ?
Il est bien vrai, que souvent il le dit :
Mais qui me répondra d'une flâme éternelle ?
— Moi (dit l'Amour) : Je réponds, pour jamais ;
Et par le Styx, ma foi c'en est donnée !
— Qu'il vienne donc ce soir, Amour ?.. Je te promets,
Qu'il dormira demain toute la matinée.

EPIGRAMME

Sur une Sotte qui allaitoit son Enfant.

Alix dit que son fils vivra plus de cent ans ;
Que tous les Médecins lui font cette promesse.
Pour moi, je ne crois pas qu'il vive si longtems :
Il prend déjà du lait d'Anesse.

LE PHILOSOPHE MOURANT.

L'intrépide *Cléon*, ce fameux incrédule,
Sur le point de mourir, ſembloit s'inquiéter.
Ses diſciples, confus, le trouvoient ridicule,
Et lui diſoient : Ami, pourquoi vous tourmenter ?
— J'éprouve (répond-il) un ſupplice bien rude !
Je croyois parvenir juſqu'à la certitude ;
Et je n'ai jamais pu parvenir qu'à douter....
Duſſé-je, à mes dépens, donner la comédie,
Je me réſouds enfin à la Palinodie :
Je puis beaucoup riſquer, & je ne riſque rien :
Le parti le plus ſûr, eſt de mourir Chrétien.

Sur le ſiége de Maëſtricht, *en* 1748, *dont on reçut la nouvelle à* Verſailles, *le* Vendredi-Saint.

Déjà *Maeſtricht* nous voit entrés dans ſes murailles !..
Brave *Saxon* ! qui jamais t'égala ?
Le *Vendredi-Saint*, à *Verſailles*,
Tu fais chanter *Alleluia*.

Réponse au Quatrain précédent.

Si l'on chanta, grace à *Maurice*,
Chant joyeux le *Vendredi-Saint*;
Illuſtre émule de *Calvin*,
Il n'eſt pas étonnant qu'il ait eu la malice,
De troubler l'Office Romain.

Sur un Avare *qui ſe pendit.*

Malgré ſa vigilance extrême,
Thibaud, par certain ſtratagême,
Fut volé... Quel coup pour ſon cœur!
Il en conçut tant de douleur,
Que le volé ſe fit, lui-même,
Ce qu'on devoit faire au voleur.

Ne doutons point que l'Avarice,
Sur nos yeux ne mette un bandeau,
Et ſur ſoi ne faſſe l'office
Et de tyran & de bourreau!

MADRIGAL, anonyme, au Cardinal DE FLEURY.

On ne vit guère, au tems passé,
Ce qu'on admire aujourd'hui dans la France :
Un Ministre modeste & désintéressé,
Un Roi plein de justice & de reconnoissance !

AVEU DE CE MADRIGAL,

Par le Marquis de St. Aulaire, âgé de 89 ans.

Ce court & simple Madrigal,
Ne mérite de vous louange ni reproche :
C'est l'écho d'un bruit général,
Que répète une vieille roche.

LES SOUHAITS.

Philis & moi ne sachant plus que dire,
Faire encore moins, nous finîmes par rire,
Et souhaiter : — Je voudrois être Roi,
(Dit la friponne) & chacun sous ma loi,
Vivroit heureux ; tous les impôts de France
Disparoîtroient ; la paisible Abondance

Enrichiroit le Maître & les sujets.
Qu'en penses-tu ? — Ce seroit fort bien fait !
Pour moi, *Philis*, si j'en étois à même,
De *Jupiter* j'aurois le Diadême,
Et les Mortels n'en seroient pas fâchés,
Car j'ôterois, morbleu, tous les péchés !
— En est-il tant ? (me répondit ma Blonde)
Pour borner là ta bonne intention ?
Je ne croyois de péchés dans le monde
Que l'inconstance & l'indiscrétion.

Le Connétable *de Luyne* ayant retenu longtems les sceaux de France en sa garde, les promettant (dit-on) à tout le monde, ne les donnant à personne, & s'occupant devant le siége meurtrier de *Montauban*, à sceller les expéditions, les soldats chantoient, hautement, le couplet suivant :

Que dirons-nous de ce Guerrier,
Qui nous traite en valets d'érable ?
Qu'en paix, il fait le Connétable ;
Qu'en guerre, il fait le Chancelier.

On ne ſait quel mauvais plaiſant s'eſt aviſé de repréſenter, en quatre lignes, les quatre états de la vie :

Un Prêtre, avec ces mots : *Je prie pour vous tous.*
Un Soldat..... *Je vous défens tous.*
Un Payſan..... *Je vous nourris tous.*
Un Homme de loi..... *Je vous mange tous.*

J'ajouterois volontiers un homme de lettres, avec quelque inſcription, qui ſignifieroit : « Je vous inſtruis, je vous » amuſe, je vous conſole, je vous en- » courage, je vous déſennuie tous, & » ce n'eſt pas peu de choſe ! Je vous » obſerve, je vous examine, je vous » approfondis, je vous peints, je vous » caractériſe tous ; j'apprécie vos oc- » cupations, vos travaux, vos talens, » vos qualités ; je vous éclaire, je vous » recherche, je vous guide, je vous » éléve, je vous ſoutiens. Sans moi » vous ſeriez tous encore enſévelis » dans les ténébres de l'ignorance ; ſans

» moi vous seriez encore couverts de
» tous les opprobres de la barbarie.
» Si je n'avois soin de rectifier vos
» idées, d'ennoblir vos sentimens, d'é-
» purer vos mœurs, de polir vos ma-
» nières; la société que vous formez
» aujourd'hui les uns avec les autres,
» n'auroit rien que d'agreste, de féroce,
» & même d'indécent. Vous êtes donc
» tous redevables à mes veilles, des
» biens les plus doux & les plus pré-
» cieux de la vie. Sentiriez-vous, sans
» moi, le prix des sciences & des
» beaux-arts? Sans moi distingueriez-
» vous les vraies vertus des fausses?
» &c., &c. »

BON MOT DE HENRI IV.

Parmi les Courtisans qui lui rendoient hommage,
Un jour, *Henri-le-Grand* dans la foule apperçut
Un homme assez mal mis, & fort laid de visage;
Ne le connoissant pas, le Monarque conçut

Le desir de savoir le rang du personnage.
Il l'appelle, & lui dit : « Quel est donc votre emploi ?
» Qui servez-vous ?.. » Le rustre, amoureux de son
être,
Répondit, d'un ton fier : « Je n'appartiens qu'à moi. »
— Oui-dà ?.. *Ventre-saint-gris*, vous servez un sot
maître !

Mademoiselle *du Fresne* joua le rôle de *Didon*, Tragédie de M. *le Franc de Pompignan*, avec tant d'intérêt & d'intelligence, que l'Auteur lui en marqua sa satisfaction, par cet *impromptu*, qui ne se trouve pas dans ses œuvres :

Reine crédule, infortunée Amante,
Virgile, en vain, des plus vives couleurs,
Tu nous as peint ta beauté séduisante :
Que n'avois-tu les yeux de l'Actrice charmante,
Qui sous ton nom fait verser tant de pleurs !
Malgré l'inconstance fatale
Attachée aux amours de ton héros pieux,
Enée auroit laissé ses Dieux,
Et *Carthage* jamais n'auroit eu de rivale.

VERS ADRESSÉS A M***,

Par le Syndic de ſes Créanciers.

Quand le penchant qui nous domine,
Au luxe fait nous entraîner ;
Il faudroit du moins ſe borner
A faire ſa propre ruine.

Quand ſoi-même on s'eſt appauvri,
C'eſt libertinage ou folie ;
Mais ſe jouer du bien d'autrui,
C'eſt honteuſe friponnerie.

Faites-vous alors Capucin,
Il faut être fripon & bête,
Quand on a volé ſon prochain ;
Pour encore lever la crête.

QUATRAIN ANONYME,

A l'occaſion d'une ſtatue de MERCURE, *trouvée dans les fondemens de l'Hôtel* de Luxembourg, *peu de temsaprès la mort du Roi* HENRI *IV.*

Si quelque curieux demande,
» Que fait *Mercure* en ces bas lieux ?»
— *Henri le Grand*, par lui nous mande,
Qu'il eſt mis au nombre des Dieux.

Notre bon vieux Poëte *Patrix*, étant revenu, à 80 ans paſſés, d'une maladie dangereuſe, & ſes amis le priant de quitter enfin le lit : Eſt-ce bien la peine de ſe r'habiller, leur dit-il, en ſouriant ?

Il prétendoit avoir précédé *Voiture*

dans le ſtyle enjoué ; & en donnoit pour preuve, la chanſon ſuivante :

Soupirs, regards, petits ſoins,
En Amour tout eſt langage ;
Et ſouvent qui parle moins,
En témoigne davantage :
Servir & perſévérer,
C'eſt aſſez ſe déclarer.

Et cette autre ſur une Dame, dont l'Abbé *de la Riviere* étoit fort amoureux, & qui ne lui offroit que de l'amitié :

Oh ! reprenez, *Ramecour*,
Dès ce jour,
Votre amitié ſans amour ?
Fuſſiez-vous cent fois plus belle,
Sans lui je ne veux point d'elle.

Sa petite Piéce

Je rêvois, cette nuit, que de mal conſumé, &c

eſt connue de tout le monde.

Le Poëte *Gombaud* a dit admirablement, « que la *Beauté* repréſente les » Dieux, & les fait oublier ! »

La Princeſſe *de Carignan*, en préſentant ſon fils, très-jeune encore, à *Fontenelle*, lui dit : « Il n'a pas l'hon» neur de vous connoître, Monſieur : » Mais il ne ſait pas lire. ».

Ceci n'eſt pas le compliment le moins flatteur que *Fontenelle* ait reçu en ſa vie.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE RICHARD NASH,

Mort le 13 Février 1761, âgé de 87 ans passés.

Pour la postérité (Mécréans ou Chrétiens)
Que de Héros perdus, faute d'Historiens!

LA politique des Souverains regnans, eſt aujourd'hui (dit-on) trop raffinée, pour qu'on puiſſe raiſonnablement s'attendre à voir de nouveaux Empires, Monarchies ou Républiques s'élever, du moins avec quelque apparence de ſuccès, dans l'Univers connu ?

Mais ſans parler de *Théodore*, en *Corſe*, des *Inſurgens* en *Amérique*, &c.

ne pourroit-on pas encore citer l'exemple d'un simple particulier qui, sans armes, sans alliés, ou publics ou secrets, & par sa seule & simple industrie, est parvenu, de nos jours, à se faire non-seulement reconnoître pour *Roi*, par deux différens Rois d'Angleterre; mais dont le trône affermi par lui-même, est encore paisiblement rempli par ses successeurs?

Il est pourtant vrai que ce nouveau Royaume, trop paisible pour avoir jusqu'ici figuré dans la balance politique de l'Europe, peut n'être pas trop connu par nos vulgaires politiques François, ni même par les respectables Oracles de l'ancien arbre de *Cracovie*, maintenant remplacé par le second arbre du même nom de la *grande allée des Tuileries*. Aussi n'est-ce que dans la vue de leur être utile en les éclairant sur cette nouvelle *Puissance*, en attendant qu'elle puisse entrer dans le système politique,

actuel, que nous allons risquer quelques détails concernant l'origine & les progrès de cette singulière Monarchie.

La ville de *Bath* * étoit petite, mal propre, & mal bâtie, la compagnie qui s'y rassembloit, infirme ou peu civilisée; on fumoit dans les salles publiques; les femmes y paroissoient en tabliers & les hommes en bottes. On y jouoit, on y dansoit au son de quelques mauvais instrumens, mais on se livroit sans goût à des amusemens de cette espéce; on ignoroit les régles délicates qui bornent les plaisirs pour en augmenter le prix. Les rues, sales & obscures, étoient peu sûres pendant la nuit; la Fontaine, sans Directeur; la réputation même des eaux commençoit à baisser. Un Médecin fameux avoit

* Ville d'Angleterre, dans le Comté de *Sommerset*, fameuse par les Bains que l'on prétend propres à guérir plusieurs espéces de maladies.

publié

publié contre elles une satyre très-mordante : « C'étoit (disoit-il) un crapaud » qu'il jettoit dans la source. »

Richard Nash parut. « Je vais chasser le poison du *crapaud*, par la musique », dit-il aux habitans consternés.

Bientôt d'excellens Musiciens arrivent à *Bath*; la compagnie augmenta sensiblement; tous les ordres de l'Etat, charmés de ce premier succès, lui décernent unanimement, & par acclamation, la Souveraineté; & voilà *Richard Nash* le premier Roi de *Bath!*

C'est alors qu'on lui vit déployer tous ses talens. Il leva, dans le courant de la première année, 1800 liv. sterl. sur ses sujets : mais il les employa à leur service. La propreté & la lumière parurent; les anciennes rues furent pavées & éclairées; il s'en forma de nouvelles; la Fontaine eut un Directeur; l'ordre & la régularité s'établirent partout; des promenades, des jardins

agréables enchantoient les yeux étonnés. On vit bientôt s'élever une très-belle salle d'assemblée ; l'élégance & les ornemens succédèrent à leur simple propreté. Le dirons-nous ? Le Corps-de-Ville de *Bath*, soit par de petites vues clandestines, soit par une basse jalousie, chercha à traverser *Richard !*.. Tel fut le sort de tous les Législateurs !.. Mais bientôt ces Magistrats, mieux éclairés, sentirent son mérite, & s'efforcèrent d'autant plus de soutenir leur Roi.

Mais le Lecteur, sans doute, est curieux de connoître les premières années de ce nouveau Souverain ?

Nous lui dirons, en deux mots, que né d'une famille honnête, il fut élevé à l'Université, passa quelque tems au service militaire, & fut ensuite Aggrégé à la Société des Jurisconsultes *du Temple*. Libertin, joueur, homme de société & de plaisir, il se fauxfila à

Londres dans les cercles les plus brillans : mais ſa fortune ne répondoit pas à ſon goût pour l'éclat & pour les plaiſirs. Il paſſoit, à cet égard, par différens états, & vivoit ſouvent d'expédiens & d'intrigues.

Je ne citerai qu'une anecdote de ſa jeuneſſe. Elle eſt inſérée dans le *Spectateur*; mais je ne puis me refuſer au plaiſir de la répéter, du moins pour ceux qui l'ignorent, & qui probablement m'en ſauront gré.

Dans un compte qu'il rendoit aux Directeurs *du Temple*, ils furent, un jour, fort ſurpris d'y trouver un article de 10 *guinées*, *pour rendre un homme heureux*. Surquoi *Richard Nash* leur dit, qu'ayant entendu un pauvre & honnête homme dire à ſa femme & à ſa nombreuſe famille, que cette ſomme le *rendroit heureux*, il n'avoit pu réſiſter au plaiſir de la lui donner : mais qu'il étoit prêt à la rembourſer. Les

Directeurs le remercièrent publiquement, & portèrent en compte le double de la ſomme.

Nous avons vu que le Roi de *Bath* avoit travaillé avec fruit à tout ce qui regardoit la population, les richeſſes & l'éclat de ſon Royaume. Il ſongea enſuite à corriger les uſages, & à polir, ainſi qu'à perfectionner les mœurs de ſes ſujets.

Pour cet effet, le Monarque publia des loix, propres à faire régner la décence au milieu des plaiſirs : au lieu de l'autorité & de la force qui lui manquoient, il ſut employer, avec ſuccès, les armes du ridicule.

Et combien de reſſorts ne fut-il pas obligé d'imaginer & de faire jouer, pour bannir de ſon Empire des uſages abſurdes, mais conſervés par l'habitude! Les bottes réſiſtèrent le plus longtems : l'Anglais, libre & fier, étoit indigné qu'on voulût l'empêcher de paroître

botté & éperonné, à l'assemblée & au bal : prose, vers, furent employés contre les bottes. Le Monarque enfin excédé, en fit mettre à *Polichinelle*; & ce dernier coup lui valut la victoire. De tems en tems pourtant quelque Cavalier botté se présentoit à l'assemblée. *Richard* alloit à lui, l'abordoit avec une profonde révérence, & l'avertissoit *qu'il avoit oublié son cheval.* Les rieurs étoient pour le Roi, & l'homme aux bottes se retiroit.

Ses réglemens étoient suivis, avec exactitude, par tous ses sujets, sans exception. Une Princesse de la Famille Royale lui ayant demandé une contredanse, passé l'heure fixée pour la clôture du bal; il lui répondit : « Que les » loix de *Bath*, semblables à celles de » *Lycurgue*, ne pouvoient être altérées, sans qu'il perdît entiérement » son autorité ». Et la Princesse se rendit.

Les duels étoient très-fréquens à *Bath* : le Roi défendit qu'on portât l'épée ; il faiſoit arrêter les deux parties, dès qu'il entendoit parler de quelque querelle. Et s'il n'abolit point les duels, il les rendit beaucoup plus rares. *Louis XIV* a-t-il fait plus ?

Son autorité étant généralement connue, ſa conduite & ſa magnificence étoient égales à ſon rang. Une autre Principauté, celle de *Tumbridge*, fut ajoutée à ſon Royaume ; & il paſſoit d'un état à l'autre, dans une chaiſe, très-riche, tirée par ſix ſuperbes chevaux, eſcortée par nombre de laquais, & de poſtillons, ſonnans du cor. Mais malgré ſon goût pour le faſte, il rejetta toutes les marques de la Royauté, & ſe contenta, pour toute diſtinction, d'un chapeau blanc.

Mais, dira le Lecteur, où trouvoit-il des reſſources ſuffiſantes pour ſoutenir, avec tant d'éclat, ſa dignité ?

C'eſt le jeu qui les lui fourniſſoit. Auſſi heureux que beau joueur, il gagnoit avec facilité des ſommes qu'il diſſipoit de même.

Auſſi paſſionné que généreux, il ne put jamais ſonger à s'aſſurer un état d'indépendance. Le feu Duc de *B**** ſe livroit entiérement au jeu dans ſa jeuneſſe; il aimoit ſurtout à jouer avec *Nash*, qui ſûr de ſa ſupériorité, ayant fié une partie très-forte avec lui, bientôt le jeune Seigneur, perdant la tête, joua ſes Terres, tout ce qu'il poſſédoit, ſon équipage même, & remit, en conſéquence, ſes billets au vainqueur. *Richard* alors, ſentant que la leçon étoit trop forte, rendit au jeune Duc tout ce qu'il lui avoit gagné, ſous la ſeule condition d'être payé de 5000 l. ſterl., lorſqu'il jugeroit à propos de les lui demander.

Mais c'eſt en 1738 que notre Monarque ſe vit au comble de la gloire.

Le Prince *de Galles*, qui, cette année, vint à *Bath*, honora *Richard* de ſon amitié, & lui fit préſent d'une boîte d'or émaillée. Le Roi *de Bath*, de ſon côté, fit élever un ſuperbe obéliſque, avec une inſcription de la façon du célèbre *Pope*, à l'honneur de ce Prince. Les Seigneurs imitèrent le Prince, & préſentèrent des boîtes d'or au Monarque; les ſimples Gentilshommes imitèrent les Seigneurs, & *Richard* ſe vit ombombré de l'encens & des tributs de tous ſes ſujets. Le Corps-de-Ville *de Bath*, plus enthouſiaſte encore, plaça ſa ſtatue, de grandeur naturelle, entre les buſtes de *Newton* & de *Pope*, dans la ſalle des eaux; & *Richard*, traité réellement en Roi, eut des levées d'argent, des flateurs, des bouffons & des dédicaces.

L'un lui écrivoit : « Autant le chêne » ſurpaſſe l'épine, autant vous ſurpaſ» ſez le reſte des hommes par la bien-

» veillance, la charité, & toutes les » vertus qui ornent, annobliſſent & » poliſſent l'eſpéce humaine ! » Un » autre lui marquoit : « C'eſt à vous » que le pauvre & le riche, le malade » & l'homme en ſanté, les jeunes & » les vieux doivent toutes les conſola- » tions, toutes les commodités, tous » les amuſemens que peuvent procurer » celui qui a le plus excellent carac- » tère, la plus grande habileté, le goût » le plus raffiné ». Un troiſième s'adreſſoit ainſi, en vers, à la Mort : « Oh ! » laiſſe encore cet excellent homme » longtems ſur la terre, pour bénir, » polir & ſoulager le genre humain ! »

Quel eſt le Prince, quel eſt le Conquérant, qui a pu réſiſter aux flateurs ?

Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus ſage.

Nous ſommes Hiſtoriens & non Panégyriſtes : dès-lors nous ne pouvons diſſimuler que la vapeur de tant d'en-

cens ait étourdi la tête du pauvre Souverain, qui bientôt ſe crut un grand perſonnage, & devint très-petit par ſes ridicules.

Le jeu, qui avoit contribué à ſa réputation & à ſa fortune,

Ternit enfin l'éclat d'une ſi belle vie !

La fureur des jeux de hazard augmentoit de jour en jour; des fripons faiſoient de gros profits en donnant à jouer : il eut la foibleſſe de s'aſſocier avec eux; & il eut auſſi le ſort ordinaire aux honnêtes gens qui s'uniſſent à des fripons. Les embarras inſéparables de ſa dignité, & ſon honnêteté naturelle, qui ne lui permettoit pas de ſoupçonner celle des autres, l'empêchèrent de veiller de près ſur la conduite de ſes Aſſociés; ils le trompoient. Et lorſqu'en 1745 des édits ſévères ſupprimèrent les jeux de hazard, il ſe

vit fruſtré, par leur mauvaiſe foi, de groſſes ſommes qui lui étoient devenues néceſſaires : des procès infructueux, des plaintes honteuſes, qui le compromettoient, en dévoilant la baſſeſſe de ſes aſſociés, furent les triſtes ſuites de cette affaire.

Depuis cette fatale époque, ſi l'autorité du Monarque continua de ſubſiſter, le crédit & l'eſtime inſenſiblement diminuèrent ; la négligence, & même une ſorte de mépris, vinrent à la ſuite de l'âge & des infirmités, & ſes derniers jours furent auſſi triſtes qu'amers.

Il s'acquitta cependant juſqu'à la fin de ſa carrière, des pénibles devoirs de ſa dignité ; mourut enfin, pauvre & malheureux ; & le Corps-de-Ville de ſa Capitale honora ſon Bienfaiteur des plus magnifiques obsèques.

De tous pays, ainſi que de tous rangs,
Que de Héros ont vécu trop longtems !

La mémoire de ce Monarque a été également honorée par un grand nombre d'épitaphes, entre autres d'une latine, très-élégante, qui finit ainſi : « Si tous les autres Souverains imitoient » ſes vertus & ſuivoient ſon exemple, » (& plût à Dieu qu'ils le fiſſent !) » ils ſeroient heureux; & les peuples » jouiroient d'une félicité conſtante » Muſes & Grâces ! pleurez la perte » d'un tel homme ? Que *Vénus* & les » Amours, les Nymphes & les Bergers, verſent des pleurs ſur ſon tombeau !.. Mais c'eſt toi, ſurtout, » ville *de Bath !* qui dois ſans ceſſe » regretter ton Roi, ton Protecteur » & ton Ami !... Jamais, hélas ! » Jamais tu n'en reverras un ſemblable ».

La prédiction ne s'eſt que trop accomplie. *Jean Collet* ſuccéda à *Richard Nash*; & nous ne ſavons rien de lui,

finon qu'après avoir très-foiblement régné quelques années, il remit ſa Couronne au nommé *Darrick*.

SUITE DES MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE RICHARD NASH,

ROI DE BATH.

NUL n'a plus contribué que lui à rendre les Anglais ſociables, à adoucir & à polir leurs mœurs.

C'eſt lui qui, le premier, leur fit aimer ces aſſemblées publiques, où il réuniſſoit, par un mélange heureux, la décence & le plaiſir. Il chercha à y introduire l'aménité, qui fait le charme de la vie, & l'égalité ſi chère à tous les hommes. Ce n'étoit que dans ſes Etats que les Anglais vivoient en ſociété, & c'eſt encore à *Bath* qu'on s'y livre le plus.

Richard Nash poſſédoit, dans le dégré le plus éminent, cette humanité qui conſole & ſoulage le malheureux, cette ſenſibilité, la première des vertus. Au fort même de ſa plus grande proſpérité, ſes largeſſes égaloient ſes dépenſes les plus faſtueuſes. Jamais l'infortuné ne ſe préſenta vainement à lui. Et lorſque ſur la fin de ſa carrière le ſort ne lui permit plus d'exercer ſes vertus, ſes larmes ſe mêloient à celles de l'indigent qu'il ne pouvoit conſoler à ſon gré.

Perſonne ne contribua plus que lui à étendre cette bienfaiſance générale, qui diſtingue ſi avantageuſement la Nation Anglaiſe par un ſi grand nombre de monumens & d'établiſſemens utiles. Dans toutes les contributions publiques ou particulières, dont il ſuggéroit ou favoriſoit l'idée, il donnoit toujours noblement l'exemple, & s'adreſſoit enſuite à ſes ſujets, en commençant par

les plus grands Seigneurs, & ſuivant exactement une étiquette très-ſenſée; d'où il réſultoit que ſouvent la vanité donnoit ce qu'eût refuſé l'avarice. L'établiſſement qui lui fait le plus d'honneur, eſt l'hôpital *de Bath*. Il s'occupa de ce projet depuis l'année 1711, juſqu'en 1742, qu'il le vit enfin entièrement exécuté. Cent-dix pauvres malades ſont reçus dans cet honnête & commode aſyle, & y ſont traités avec le plus grand ſoin.

Il poſſédoit encore une autre ſorte de ſenſibilité, plus délicate & plus rare: Joueur par état, & non par caractère, loin de chercher à faire des dupes, il donnoit des conſeils aux jeunes imprudens, & ſa voix en arrêta plus d'un au bord du précipice. Il falloit que l'ame de cet homme fût bien noble, pour n'être pas avilie par l'état de joueur!

Quoique *Richard*, eût été libertin

dans ſa jeuneſſe, dès les premières années de ſon règne il ſe montra le Protecteur de l'innocence du beau ſexe, & le Défenſeur de ſa réputation; il faiſoit tout ce qui étoit en lui pour prévenir les ſuites d'une paſſion aveugle ou criminelle, & donnoit ſouvent des avis ſecrets aux parens. Il pourſuivoit auſſi ſans relâche ces hommes vils qui ſe vengent par la calomnie de la juſte indifférence, ou du mépris que les femmes ont pour eux.

Dans ſa jeuneſſe il rechercha en mariage une aimable perſonne; l'éclat où il étoit alors favoriſoit ſa pourſuite auprès du père de la Demoiſelle, qui lui déclara franchement qu'elle aimoit un homme ſans fortune. Sur quoi le père, furieux, exigeoit d'elle un conſentement qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à donner; lorſque *Nash*, ayant fait avertir ſon rival, lui préſenta ſon amante, avec une ſomme égale à celle dont on la dotoit.

Tant d'aimables vertus illuſtrent trop éminemment le caractère de *Richard Nash*, pour ne pas faire oublier des foibleſſes ſur leſquelles l'ami des hommes ſe hâte de tirer un voile.

LETTRE

DE L'ABBÉ DU BUISSON*,

Au fameux Chevalier de GRAMMONT, *pour le conſoler du changement de Madame* ***.

MON Révérend Père & mon ami; j'ai penſé mûrement au conſeil que vous me demandez, ſur le fait de la *réprobation*.

Mais après y avoir bien ſongé, je n'ai trouvé qu'un avis à vous donner, que vous trouverez au bas de cette lettre.

Il ſemble cependant que la tête vous

* Il étoit (dit-on) d'humeur gaie, & de bonne compagnie.

ait un peu tourné, tant je vous vois novice en cette partie, tout Profès qu'on vous dit être. Ignorez-vous donc, Seigneur, que ſans la grâce, on ne peut réuſſir à rien ?

Mais peut-être ceci vous paſſe ;
Ou bien, dans votre adverſité,
Sans doute votre ſainteté,
Ne ſe ſouvient plus du traité,
Qui fait mention de la grace?
Et je vous dis, par charité,
Qu'il en eſt une infinité :
Primo, la grâce de bien dire,
La grâce du bon-air, celle de bien écrire ;
La grace de la propreté,
La grâce de la voix, celle même du rire ;
Celle de libéralité,
Conduit ſouvent au port où l'on aſpire :
Mais de tout tems on a vanté
La grace de la nouveauté !

Mettez donc, mon Révérend Père, mettez donc, bien dévotement, la main

à la conſcience. Voyez laquelle de ces grâces vous manquent, & qui probablement n'a point manqué à quelque autre, ou plus attentif, ou plus zélé que vous; qui peut-être même n'eut que la dernière, mais qui peut n'avoir été que *trop ſuffiſante*, pour vous faire réprouver par votre Juge.

Mais ſongez, de plus, que vous venez de gagner mille louis ! qu'il eſt mal-aiſé d'avoir la fortune & l'amour également favorables en même tems, quoique l'une mène bien ſouvent à l'autre : car ſi l'on ne rencontre guère tant de biens à la fois, c'eſt, à le bien prendre, de quoi vous conſoler dans un ſemblable malheur. D'ailleurs, ſi vous vous abandonnez aux plaintes & aux reproches, croyez, de grace, que c'eſt parler, à peu-près, aux rochers... Ah ! Mon Révérend Père & mon ami, ce fameux & galant *Jupiter*, que ſi bien connoiſſez, fit auſſi bien ſes affaires

par la Pluye *, que par le Tonnerre.**

La pluye dont il ſe ſervit fait proſpérer la moindre fleurette, elle attendrit l'airain, elle échauffe le marbre; & pour parvenir aux lieux les plus difficiles, ainſi qu'aux rochers les plus eſcarpés, c'eſt toujours le plus court, le plus ſûr, & dès-là le meilleur.

Si l'expédient que je vous propoſe ne réuſſiſſoit pas; ſi même vous ne vous trouviez plus (attendu que la fortune eſt journalière) dans la poſſibilité de la pratiquer; il n'eſt plus de ſalut pour vous que dans une aveugle réſignation à la volonté de la *Toute-Belle*, à qui vous tenez encore. Et croyez, mon Révérend Père & bon ami, qu'avec les fâcheuſes, les cruelles, les coquettes, les inconſtantes, & même

* Avec *DANAÉ*.
** Avec *Sémélé*.

les prudes, lorſque le Ciel nous a appellés à cette vocation, l'expédient des expédiens, c'eſt, ma foi, de les laiſſer faire. Mais afin qu'en faſſiez votre profit, je vous répéte, en vers, ainſi qu'en proſe :

Mon Ami, mon Révérend Père,
Quand on éprouve un tel malheur,
Tout le plus court & le meilleur,
C'est, ma foi, de les laiſſer faire.

P. S. *Cette lettre s'eſt* (dit-on) *trouvée dans le porte-feuille du fameux Chevalier, depuis Comte* de Grammont, *après ſa mort.*

PARTICULARITÉS HISTORIQUES,

CONCERNANT L'A MÉTRIE,

MÉDECIN FRANÇAIS.

CET homme, ſingulier (attendu, qu'ainſi que bien d'autres, il vouloit l'être) nâquit à *St. Malo* en 1709, fut deſtiné à la Médecine, & l'étudia, en Hollande, chez l'immortel *Boerhaave*. Arrivé enſuite à Paris, avec des connoiſſances étendues, le Duc de *Grammont*, Colonel des *Gardes-Françaiſes*, le choiſit pour Médecin de ſon Régiment. La manie de ſe ſignaler, lui ayant

ayant alors fait faire l'*Hiſtoire naturelle de l'ame*, & cet ouvrage, très-impie, ayant ſoulevé tout le monde contre lui, le Duc *de Grammont* le ſoutint, par pitié, dit-on, contre cet orage. Mais ce Seigneur ayant été tué, peu de tems après, à *Detinghem*, le Médecin perdit ſa place; & loin de ſe corriger, tourna ſes armes contre ſes confrères, & pouſſa les choſes au point, qu'il ſe vit obligé de ſe retirer en Hollande, d'où un nouvel ouvrage, intitulé: *L'homme machine*, qui fut livré aux flammes, le força de chercher un aſyle à *Berlin*, où il devint Lecteur du Roi de Pruſſe, Membre de ſon Académie, & y vécut tranquille juſqu'à ſa mort, arrivée en 1751.

Ce rapide & léger précis de ſa vie ne nous a paru néceſſaire que pour les perſonnes, ou jeunes, ou qui ne ſe ſont pas trouvées à portée de connoître ni ce Médecin ni ſes ouvrages; & ſur-

tout, pour servir de préambule, & des éclaircissemens nécessaires pour entendre & apprécier l'épitaphe suivante, faite par un bel Esprit de *Berlin*, aussi charitable que le défunt étoit religieux, qui fait allusion à ses ouvrages, à sa façon de penser, à ses talens & à son caractère :

ÉPITAPHE

DE JULES OFFRAI DE LA MÉTRIE. *

Passant, dans ce tombeau, gît la pauvre *Machine*
D'un homme singulier, & Français d'origine,
Qui, de son vivant, eut le glorieux emploi,
Ou le titre, du moins, de Médecin du Roi.
Son nom, surnom, étoit *Offrai de la Métrie*,
La brigue le plaça dans une Académie,
Où, comme dans la nôtre, elle en plaça souvent.
Il fut homme d'esprit, & passa pour savant,
Si par esprit, vous entendez génie,

* On nous l'a dit traduite du latin,... qu'importe

Par ſavant, un mortel, qui n'eut rien que du vent.
Cet enfant, bâtard d'*Hipocrate*,
Par un fol orgueil emporté,
Croyant s'éterniſer comme un autre *Eroſtrate*,
Prétendit nous ôter notre immortalité,
Par une production platte,
Où l'Auteur ſeul trouva quelque beauté;
Car on ſait, ſur ce point, que tout Auteur ſe flatte.
Savant dans l'art des voluptés,
Il voulut nous apprendre à goûter leurs délices;
Et ſes préceptes effrontés
Prouvent que dans cet art il n'étoit pas novice.
Sa Machine en pâlit... A la fleur de ſes ans,
La Mort lui fit plier bagage;
Et pour n'abuſer pas le monde davantage,
L'envoya chez *Pluton* exercer ſes talens.

Plût au Ciel que ſes ouvrages, tout extravagans qu'ils ſont, euſſent le même ſort! Ils n'auroient pas fait, & ne feroient peut-être pas encore ſur les jeunes gens, & les autres têtes légères, une impreſſion qu'ils ne firent, ni ne feront jamais, ſur un eſprit tant ſoit

peu ſolide, & capable d'apprécier des ſyſtêmes auſſi peu fondés que les ſiens.

SCENES SINGULIERES

De la Tragédie Anglaiſe du DUC DE GUISE, *de* DRYDEN & LEE.

ACTE V.

SCENE VII.

Le Théatre repréſente un ſuperbe appartement, préparé pour une fête. On voit, dans le lointain, des Bergers & des Bergères, à table, dans un jardin. Le Comte DE MALICORNE, *après les avoir regardé quelques inſtans, s'approche ſur le devant du Théatre.* . . . . . .

LE COMTE DE MALICORNE, *ſeul.** VOICI la fête annuelle du contrat que j'ai paſſé, depuis douze ans, avec

* Ambitieux & déterminé *Ligueur*, attaché au Duc

l'Enfer !.. Les ſuccès, l'opulence, & des plaiſirs toujours nouveaux, ſeuls objets des deſirs de l'homme, furent le prix que je demandai pour mon âme : & je crois, juſqu'ici, l'avoir aſſez bien vendue. On m'a promis vingt & un ans de jouiſſance ; on m'a tenu religieuſement parole : ainſi, je puis, pendant neuf ans encore, me flatter du bonheur le plus complet. ... Je ne peux me laſſer d'en rire !.. Et cependant j'ignore à quel propos je me ſens aujourd'hui moins gai que de coutume !.. Appellons, pour nous diſſiper, le ſecours de la joie d'autrui.... (*Aux Bergers & Bergères*) Venez ? Approchez,

---

de Guiſe. Il eſt plus que probable que les Auteurs de la pièce anglaiſe ont connu l'hiſtoire de cet homme, ou plutôt le Conte imaginé pour achever de flétrir ſa mémoire, & qui ſe trouve dans les *Hiſtoires tragiques de F.* DU ROSSET, imprimées à Rouen, in-12, 1639, où *Malicorne* eſt diſtingué par le nom de *Canope.*

mes amis ?... Chantez, danſez, ſoyez heureux, jouiſſez du préſent !

On exécute un divertiſſement champêtre, vers la fin duquel on entend heurter à la porte de l'hôtel.

MALICORNE.

Hola ! Quelqu'un !... Parlez ! D'où part ce bruit ?

UN DOMESTIQUE, *effrayé.*

Seigneur.... Un homme noir.... Et d'une voix qui m'épouvante, a (me dit-il) à vous parler !

MALICORNE.

Dis lui, qu'il prend, très-mal, ſon tems.... Que ce jour eſt à moi ſeul ; & que je le conſacre au plaiſir.

(Le Domeſtique ſort.)

MALICORNE.

Les coups me ſemblent redoubler !.. Quel peut être cet inſolent ?.. Saît-il que c'eſt chez moi qu'il oſe heurter ainſi ?

LE DOMESTIQUE, *en rentrant.*

Seigneur.... Il dit que l'affaire eſt preſſante ; & que ſi vous refuſez de le voir... Il va venir troubler la fête !

MALICORNE.

Encore un coup, va le congédier.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, Seigneur, je n'oſerois... (*Les coups redoublent encore.*) Je ne puis le voir, ſans frémir !.. Vos chiens mêmes, à ſon aſpect, ſe ſauvent, en heurlant !

MALICORNE, *après un moment de rêverie.*

Dis lui qu'il entre !.. Et ſortez tous.

SCENE VIII.

MALICORNE, LE DÉMON MÉLANAX, *tenant une horloge de sable.*

MALICORNE, *fièrement.*

Qui te rend assez téméraire, pour venir interrompre mes plaisirs !... Tu ris, je crois, méchant Démon !.. Oublierois-tu l'empire que l'Enfer m'a donné sur toi ?.. Et combien je puis t'en punir !

MÉLANAX.

Comte... Regarde cette horloge !

MALICORNE.

Qu'a-t-elle de commun avec ma puissance sur toi ?

MÉLANAX.

Ce sable, que tu vois s'écouler, t'annonce le peu d'instans qui te restent à vivre.

MALICORNE.

Imbécille Démon !... Vas, tu seras encore, neuf ans, mon esclave.

MÉLANAX.

Non... Pas même un quart-d'heure.

MALICORNE.

Eh, quoi, vil imposteur ! (*en tirant de sa poche un papier*) ne connois-tu plus ce contrât ?.. Tiens ? Lis ! Vois-en la date ?

MÉLANAX.

Tu t'en rapportes donc à ce papier ?

MALICORNE.

Sans doute.

MÉLANAX.

Affirmativement ?

MALICORNE.

Oui !.. Je le jure.... Ou que le Ciel me confonde !

MÉLANAX.

Et que l'Enfer te prenne *.... Lis maintenant toi-même !.. Et vois lequel de nous deux eſt l'impoſteur (*en lui montrant le double du contrât.*)

MALICORNE.

Ah, juſte Ciel !.. Au lieu de 21, mon œil troublé ne voit que 12 !...

* Cette ruſe vraîment diabolique, pour s'aſſurer de ſa victime, n'eſt pas dans l'Auteur François.

MÈLANAX.

Malheureux, tu ne vois que trop clair !.. Apprens, que lorſque tu ſignas ceci, je ſus te faſciner les yeux au point de croire lire 21, où, dans toute autre occaſion, tu n'aurois lu que 12.

MALICORNE.

Ainſi, ton impoſture eſt avouée !.. Et me donne le droit d'en appeller à l'équité du Ciel !

MÈLANAX.

Pauvre aveugle !.. Ne vois-tu pas que toi-même viens de t'interdire cette reſſource, en atteſtant, en ſon nom, que tu t'en rapportois, uniquement, à cet écrit ?

MALICORNE, *à part.*

Ah, malheureux !.. Je ſuis perdu !..

MELANAX.

Se pourroit-il que tu puſſe en douter ?

MALICORNE.

Ah ! Si, du moins, tu m'avois prévenu ?..

MELANAX.

C'eût été me tromper moi même.

MALICORNE.

Ah, Ciel !.. Accorde-moi, du moins, un jour !.. Un demi-jour ?.. Eh bien, une heure !..

MELANAX, *à toutes ces demandes, ne répond qu'en hochant la tête, & dit :*

De quel eſpoir oſe-tu te flater ?.. Attendrit-on l'Enfer ?.. Allons, lâche, ſuis moi ? C'eſt trop avilir ma victoire.

MALICORNE.

Impitoyable créancier !.. (*En regardant l'horloge*) Je ſuis pourtant encore ton maître. Ainſi, perfide, obéis moi ?.. Tu ſais combien *Guiſe* m'eſt cher ?.. Je veux, même en mourant, le lui prouver... Obéis donc ; & ſurtout, parle vrai ?.. Dévoile-moi l'avenir qui l'attend ?

MELANAX.

Si ton *Guiſe* monte au château, il eſt perdu... Ton *Guiſe* eſt mort.

MALICORNE, *avec chaleur.*

Hola ! quelqu'un ?.. (*Un Domeſtique paroît*) Vole ?.. Porte au Duc mon dernier adieu !.. Dis lui que je lui recommande, en expirant, de ſe garder de monter au château ! Sans quoi, ſa mort eſt aſſurée ?.. (*Le Domeſtique ſort.*)

MALICORNE, *en se retournant.*

Cruel, arrête ?.. Et ceſſe de ſecouer l'horloge !.. Tu n'auras que trop tôt ta proye !.. (*à part.*) Si je pouvois ſincerement me repentir ?.. Je n'ai plus, il eſt vrai, qu'un inſtant ?.. Mais ta miſéricorde, ô Ciel ! Pourroit-elle être limitée ?.. Ah ! Dieu puiſſant, daigne, daigne me l'accorder ?

MELANAX.

Prières, auſſi fauſſes que tardives ! dont les airs ſeuls peuvent être frappés, & que le Ciel rejette... Ecoute, malheureux !.. Ce Démon, que tu vois, fut autrefois un Ange... Près du trône brillant de l'Éternel, mon œil en ſoutenoit preſque l'éclat. Je croyois inſenſiblement parvenir à voir, ſans ſourciller, toute ſa gloire... Hélas ! ainſi que mes pareils, je n'eus que ce mo-

ment d'orgueil ; & nous tombâmes, pour jamais !.. L'homme eſt moins malheureux, ſans doute... L'homme, quoique pétri d'argile, & d'une eſpéce bien moins noble, a ſur nous l'avantage, en ſe rendant coupable à chaque inſtant, de pouvoir prétendre au pardon.. Le Ciel n'eſt pourtant point injuſte, car nos lumières étoient infiniment ſupérieures !..

MALICORNE, *en l'interrompant, avec vivacité.*

Qu'entens-je, ah, Ciel !.. Je puis donc encore eſpérer ?

MENALAX.

Non, vil mortel..... Apprens, qu'en te parlant ainſi, mon but étoit uniquement de te diſtraire ; de te ravir le peu d'inſtans qui te reſtoient, pour demander avec plus de recueillement

la grace... Tiens, malheureux, regarde ! Vois cette horloge vuide... Et meurs dans le déſeſpoir ! . .

La foudre tombe, & tous les deux ſont engloutis.

PREUVE SINGULIÈRE

D'ATTACHEMENT

D'UN SUJET ENVERS SON SOUVERAIN.

M. *Coſte de St. Remy*, ci-devant Conſeiller au Parlement de *Grenoble*, & qui depuis quelques années s'étoit retiré dans une Terre qu'il avoit en *Bugey*, ſur les rives du *Rhône*, depuis longtems plein d'amour & de vénération pour *Louis XIV*, s'étant déterminé à faire célébrer dans la chapelle de ſon château un ſervice ſolemnel pour ce Monarque, y invita tous les Eccléſiaſtiques & toute la Nobleſſe des environs. La Meſſe fut chantée, à deux chœurs, avec toute la pompe dont l'endroit étoit ſuſceptible.... Mais qu'en

juge de la surprise de l'assemblée, lorsqu'à l'*Offertoire*, M. de *St. Remy*, après s'être fait apporter un fauteuil au milieu de la chapelle, pria les Célébrans de suspendre l'office!

Cet Orateur, homme du monde, portant alors l'épée, & si peu présumé l'être, commença l'éloge funèbre du Prince défunt, prit son texte, prit une division, donna à sa piéce la vraie forme d'un discours régulier, & mérita non-seulement l'estime, mais l'admiration de son auditoire.

Son panégyrique fini : « Maintenant (dit-il, en se levant, & en s'adressant aux Officians), « allez, Ministres sa» crés, continuer le sacrifice, que ce » que je devois à mon Roi, m'a forcé » d'interrompre? »

Après la cérémonie, tous les Ecclésiastiques & Gentilshommes qui y avoient assisté, furent invités à dîner au château, où l'on but largement, &

où M. *de St. Remy* ne fit pas moins bien ſon devoir qu'il l'avoit fait à la chapelle.

ANECDOTES

CONCERNANT L'ORIGINE DE LA FORTUNE DU MARÉCHAL DE TOURVILLE, VICE-AMIRAL DE FRANCE.*

QUELQUE mérite qu'ait un homme de guerre, encore faut-il de la faveur pour pouvoir s'avancer, & ſurtout pour parvenir aux premières dignités. Avec un mérite égal, on laiſſe ſon compagnon bien en arrière, ſi l'on a le bon-

* L'Auteur de cet article eſt inconnu, mais cite des autorités reſpectables.

heur d'avoir un bon appui & une puiſſante protection auprès du Prince ou du Miniſtre.

Voici, par exemple, deux choſes très-ſingulières arrivées à M. *de Tourville*, qui n'ont pas peu contribué à ſon avancement.

Le fameux *Colbert*, trouvant beaucoup d'eſprit & de génie à M. *de Seignelay*, ſon fils aîné, après avoir obtenu du Roi, pour lui, la ſurvivance de ſa charge de Secrétaire d'Etat, le fit recevoir en cette qualité avant l'âge de 20 ans.

Comme, par cette charge, il avoit le département de la Marine, le père le fit inſtruire de tout ce qui pouvoit y avoir rapport, & comptoit même l'envoyer à *Toulon*, pour s'y mieux inſtruire encore; mais, à cauſe de ſon âge, vouloit le garder encore quelques années auprès de lui; lorſqu'une raiſon

ſecrette, & que je vais expoſer, le détermina à avancer ce voyage.

Ce jeune homme étoit devenu paſſionnément amoureux d'une Demoiſelle de mérite, & d'une bonne famille de robe; ce qui étant venu à la connoiſſance du père par les perſonnes préposées pour ſurveiller la conduite du fils, il l'obſerva lui-même aſſez attentivement pour ſe convaincre de la vérité du fait.

Jugeant alors que l'éloignement ſeul pouvoit diſtraire ſon fils de cette paſſion, qui croiſoit les vues qu'il avoit ſur lui; après lui avoir notifié que des raiſons politiques le forçoient de hâter le voyage de Toulon, il lui forma une maiſon conforme à ſa dignité, & donna les ordres néceſſaires pour qu'il pût vivre dans ce pont de mer avec beaucoup d'éclat; mais en s'aſſurant que ceux qui ſuivroient & ſerviroient ſon fils, l'informeroient de

ſes démarches, même les plus ſecrettes. L'eſpéce de Gouverneur qu'il lui avoit donné, avoit même ordre d'aller prendre lui-même à la poſte ſes lettres, de les ouvrir, & de ne remettre au jeune Secrétaire d'Etat que celles qui viendroient de toute autre part que de celle de la Demoiſelle & de ſes adhérens.

M. *de Seignelay* n'ayant pas tardé à s'ennuyer de n'en recevoir aucune eſpéce de nouvelles, & s'étant bientôt douté des précautions qu'avoit pu prendre ſon père, n'imagina de moyen plus ſûr pour s'en procurer, que celui d'envoyer à Paris quelque perſonne ſur laquelle il pût compter, ainſi que d'en dérober la connoiſſance à tous ceux qui l'environnoient, & qu'il ne pouvoit plus regarder que comme autant d'eſpions payés pour le trahir.

Il ſentit également qu'il ne pouvoit, en pareil cas, donner ſa confiance qu'à quelque homme bien né, mais peu pour

riche, & qui eût assez de bon sens pour se ménager, pour l'avenir, une grosse fortune, en rendant à un jeune Ministre un service qui ne pouvoit lui être que très-agréable.

Le jeune Amant, en conséquence, après avoir jetté les yeux sur tous ceux de son âge qui s'attachoient à lui faire leur cour, crut enfin pouvoir sonder sur cet important sujet, M. *du Bourgent*, fils d'un Conseiller au Parlement d'*Aix*, (de qui, dit l'Auteur, je tiens cette histoire) alors retenu à *Toulon* par une Maîtresse, à laquelle il étoit fort attaché, & par le gros jeu qu'on jouoit chez M. *de Seignelay*.

Mais quelle fut la surprise de ce dernier, lorsque l'autre lui déclara, aussi poliment que franchement, que n'ayant jamais couru la poste, & se trouvant d'ailleurs trop amoureux pour pouvoir se résoudre à quitter son amante, il le supplioit de vouloir bien agréer

toutes ſes excuſes !.. Mais (ajoute-t-il) en daignant agréer mes excuſes, vous pouvez, je crois, mieux faire. Adreſſez-vous à *Tourville*, que vous voyez tous les jours chez vous ? C'eſt un Cadet de *Normandie*, qui a la plus grande envie de parvenir, & qui fera, j'en répondrois ſur ma tête, on ne ſauroit mieux, votre affaire.

M. *de Seignelay*, vraîment ſurpris de trouver un homme qui fît ſi peu de cas de la faveur, le loua de ſon attachement pour ſa Maîtreſſe; & lui recommandant le ſilence, crut ne devoir lui rien répondre, relativement à *Tourville*. Mais *Bourgent* n'en fut pas la dupe; & après avoir été dix jours ſans le voir nulle part, ne douta point qu'il n'eût accepté la commiſſion du jeune & amoureux Miniſtre.

M. *Bourgent* (continue l'Auteur de cette anecdote) m'a raconté tout ceci à un âge où l'on a coutume de ſe re-

venir des fautes de la jeuneſſe ; & ſe trouvoit d'autant plus dans ce cas, qu'ayant ſacrifié beaucoup de bien à ſes plaiſirs, & alors chargé de beaucoup d'enfans, il regrettoit bien ſincerement d'avoir, ſi ſottement, laiſſé échapper une auſſi probable que brillante fortune.

Il eſt vrai que M. *de Seignelay* fut aſſez reconnoiſſant du ſervice que n'avoit pas balancé à lui rendre M. *de Tourville*, pour s'attacher à ſon avancement ; que ce dernier, qui n'étoit alors que ſimple Capitaine de brulot, ſe vit rapidement porté par ſon bienfaiteur à tous les grades qui l'ont enfin mis en état, en ſervant ſon Roi, de ſe couvrir de la gloire la mieux acquiſe.

On doit pourtant (continue l'Hiſtorien), pour prévenir les réflexions qui pourroient porter quelque préjudice à la gloire de ce célèbre Marin ; on doit (dit-il) ajouter, que dans les ſoins

qu'il se donna pour obliger M. *de Segnelay*, il ne s'agissoit que d'une passion on ne peut plus honnête ; que parmi gens à peu-près du même âge, on se rend dans ces occasions les uns aux autres de ces services mutuels, qui, dans l'usage du monde, & suivant le point d'honneur le plus scrupuleux, ne sauroient nuire à la réputation d'un jeune & brave Gentilhomme.

Voici l'autre circonstance promise de la vie de M. *de Tourville*, & qui contribua beaucoup à sa fortune.

M. *de Novion* (*Nicolas Potier*), Premier-Président au Parlement de Paris, en 1678, avoit trois fils, dont l'aîné étoit Maître-des-Requêtes, & qui mourut en 1716. Son épouse, riche héritière, & qu'il laissa veuve avec deux garçons & autant de beauté que de bien, étoit l'objet des vœux d'un grand nombre d'aspirans, parmi lesquels M. *de Tourville*, quoiqu'il ne

fût encore que Capitaine de Vaisseau; avoit eu le bonheur de plaire, au point qu'elle avoit résolu de l'épouser.

Le Premier-Président, qui dans ce cas, voyoit ses petits-fils ruinés, & qui, par son crédit, avoit déjà rompu deux mariages également projettés par la Dame, ne voyant nul jour à rompre celui-ci, prit le parti d'aller consulter, sur ce sujet, M. *Colbert*, qui depuis longtems étoit de ses amis.

L'avis de ce Ministre fût qu'il s'adressât au Roi même, dont il le savoit fort estimé. « J'en parlerois bien à mon » fils (ajouta-t il) qui a tout pouvoir » sur cet Officier; mais il en est, & » je ne sais pourquoi, si entêté, & si » bien résolu de le pousser, que ce » seroit ce qu'on appelle se confesser » au Renard ».

M. *de Novion* s'étant hâté de se rendre à Versailles, & ayant fait entendre au Roi que sa famille étoit per-

que, au cas que ce mariage se fît ; que Sa Majesté même étoit intéressée à l'empêcher, d'autant que M. *de Tourville*, simple Cadet de Normandie, jouissant alors de plus de trente mille livres de rente, quitteroit infailliblement son service, & qu'avec les dispositions qu'il avoit déjà marquées pour y réussir avec distinction, ce seroit sans doute une perte pour l'Etat même.

Le Roi, que M. *de Ségnelay* avoit déjà plus d'une fois prévenu en faveur de M. *de Tourville*, promit, en conséquence, d'en parler à cet Officier, & le fit appeller dans son cabinet dès le jour même; où ce Monarque, après l'avoir gracieusé sur les espérances qu'il avoit conçues de lui, & l'avoir assuré qu'il se chargeoit de sa fortune, lui dit qu'il desiroit qu'il se désistât d'un mariage qui pourroit mettre obstacle aux avancemens dont il le croyoit digne.

On présume aisément, en partant

de-là, que pénétré des bontés ainſi que des promeſſes du Monarque, le jeune & courageux Marin n'eut pas beſoin de travailler longtems ſur lui-même pour ſe réſoudre, en renonçant à cette union, à remplir à la fois tout ce qu'il croyoit devoir, tant à ſon Maître qu'à la gloire.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette affaire (ajoute l'Auteur de ces anecdotes) c'eſt que quelques jours avant que le Roi en parlât à M. *de Tourville*, celui-ci étoit allé conſulter, ſur ce ſujet, M. *du Cornet*, alors Avocat de ſa famille, qui dans la ſuite eſt devenu l'un des plus fameux Avocats-Conſultans de Paris; & que cet homme, comme par un eſprit prophétique de la grandeur future de ſon Client, n'avoit pas été de l'avis de ce mariage, qui, non-ſeulement pouvoit nuire à ſon avancement, mais encore l'expoſer à des procès avec la Maiſon de

Novion, qui ne pouvoient que lui préparer un avenir malheureux.

Cette anecdote, dit-il, en finissant, m'a été racontée par M. l'Evêque d'Evreux, fils du Premier-Président de *Novion*; & M. *du Cornet* m'a dit, plus de vingt fois, avec humeur: « M. *de Tourville* me doit toute sa » fortune, car je l'avois déterminé à » rompre cette affaire; & il s'en fit » cependant un mérite auprès de » *Louis XIV*. »

SCÈNE CRUELLE,

POUR LE ROI LOUIS XI.

LA guerre du *Bien-public* avoit été terminée en 1465, par un traité de paix fait à *Conflans*.

Mais *Louis XI* ayant bientôt manqué à l'exécution de ce traité, la guerre étoit prête à ſe rallumer entre ce Monarque & *Charles-le-Téméraire*, Duc de Bourgogne, qui venoit de ſuccéder à ſon père, *Philippe-le-Bon*.

Pour prévenir cette guerre, *Louis* demanda une conférence au Duc; & en même tems qu'il fomentoit & appuyoit la révolte des *Liégeois* contre *Charles*, il eut l'imprudence de ſe livrer à ce Prince, en le venant trouver à *Péronne*.

Charles, qui avoit appris toutes les manœuvres & les intelligences du Roi avec ces rébelles, le retint prisonnier proche de cette même tour, où *Charles-le-Simple*, Roi de France, avoit fini sa vie : il hésita même s'il ne porteroit pas plus loin la vengeance. Mais celle dont il crut devoir enfin se contenter, fut de forcer *Louis* à conclure avec lui, non-seulement un nouveau traité très-désavantageux pour le Roi ; mais encore de le forcer à l'accompagner au siége qu'il alloit mettre devant la ville rébelle, que lui-même avoit excitée à prendre les armes ; & qu'après l'avoir rendu témoin de sa prise, de l'avoir abandonnée au pillage le plus barbare. La cruelle avarice du soldat vainqueur, ne connut, en effet, rien de sacré : maisons, édifices, temples, tout fut pillé, détruit & profané. Ces hommes de sang, quoique chargés de butin arrachoient les Citoyens des Eglises,

où ils embraſſoient les autels, & maſſacroient tous ceux qui ne pouvoient ſe racheter à prix d'argent, &c.

Quel ſpectacle pour le Monarque Français ! Quelles réflexions n'étoit-il pas dans le cas de faire ! De quels remords pouvoit-il ne pas ſe ſentir déchiré, à la vue des malheurs d'un peuple que lui-même avoit ſoulevé contre ſon légitime Souverain !

Cependant, toujours maître de lui-même, & déguiſant ſes regrets & ſa honte ſous un extérieur ſerein qui ne trompoit perſonne, il dînoit tranquillement pendant cette horrible boucherie, & paroiſſoit on ne peut plus ſatisfait du ſuccès de cette journée, en louant hautement & la valeur & la conduite de ſon ennemi. Et comme s'il eût craint que cet éloge ne lui parvînt pas dans toute ſon étendue ; ſon premier ſoin, lorſque Charles,

après son dîner, vint lui rendre visite; il le lui répéta en face, avec une emphase qui témoignoit à quel point il étoit parvenu à renoncer à tout sentiment, non-seulement de pudeur & de honte, mais, qui pis est, même d'humanité !

Ajoutons qu'on le vit, même dans cette affreuse circonstance, avec la *Croix de Bourgogne* sur la poitrine : lâcheté utile, mais pourtant lâcheté.

Aussi l'Editeur, dans son Recueil d'Epitaphes *, a-t-il cru lui devoir, légitimement, la suivante :

Mauvais époux, mauvais fils, mauvais père,
Dévôt par crainte, ingrat & mauvais frère;
Ci gît, qui, par le fer, l'astuce & les forfaits,
Après avoir détruit, ou soumis les plus braves,
Dans les Seigneurs ne vit que ses valets,
Et dans ses sujets, ses esclaves.

* En 3 volumes in-12. Chez *Barrois* l'aîné, Libraire, quai des Augustins, proche le Pont St. Michel, à Paris.

Mort en 1483, à 60 ans & regardé comme le *Néron* de la France. Ce cruel Monarque, si peu digne de l'être, & sur tout des Français, dont les qualités militaires & civiles furent obscurcies par la noirceur de son caractère, eut pour ses confidens & ses Ministres, des hommes dignes de lui: son barbier (*Olivier le Dain* ou le *Diable*) devint Comte de *Meulan*, & Ambassadeur; son Tailleur, grand Hérault d'Armes; son Médecin, Chancelier. Il avilit la Nation en lui donnant de si indignes maîtres: aussi sous son règne il n'y eut ni vertus, ni sentiment d'Héroïsme: l'obéissance & la bassesse tinrent lieu de tout; » & le peuple (dit » un historien ingénieux,) fut enfin » tranquille, comme les forçats le » sont, dans une Galère. »

ANECDOTES

RELATIVES *à une ancienne Procession, auſſi martiale que pieuſe.*

LE fameux ſiége de *Calais*, par *douart III*, Roi d'Angleterre, en 1347. t ſi bien célèbré, d'après tous les iſtoriens, par de *Belloy*, dans ſa ragédie de ce nom, n'eſt pas le ſeul à ſes braves habitans aient donné les us grandes preuves de leur valeur, de leur conſtante fidélité pour nos ois. Dans celui qu'ils eurent à ſoutenir 1596, où le grand *Henri* gémiſ- it de ce que les circonſtances ne lui rmettoient pas de venir à leur ſe- urs, 960 des principaux Bourgeois rdirent glorieuſement la vie. Lorſ- e poſtérieurement les Eſpagnols,

ou *Bourguignons*, ayant tenté de surprendre Calais, on sait avec quelle noble intrépidité ils parvinrent non seulement à déconcerter les projets de l'ennemi, mais encore à le forcer de prendre la fuite, pour se soustraire à leur juste fureur.

C'est à propos de cet événement, aussi glorieux que mémorable pour les habitans de *Calais*, que l'Éditeur, leur Compatriote, & qui n'est rien moins que jeune, ** se souvient d'avoir, plus d'une fois, entendu faire, avec enthousiasme, à son père, le recit d'une procession qui, de son tems, se faisoit annuellement à *Calais*, le 2 de Juillet, en mémoire de ce glorieux événement, & qui se fait encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins de pompe, & dont voici les principales circonstances :

** Il est né à *Calais* en Mars 1707, & court sa quatre-vingt-deuxième année.

Dès l'aurore de ce jour solemnel, tous les canons de la Ville, de la Citadelle & des forts, joints au carillon de *Béfroi*, & de toutes les cloches de la Ville, annonçoient avec le plus grand éclat cette Fête.

Vers dix ou onze heures du matin, tous les Citoyens rassemblés ou à l'hôtel-de-ville ou dans les environs, en partoient avec le corps Municipal & l'État-Major à leur tête, pour se rendre à l'Eglise paroissialle, où le Curé les attendoit accompagné de son clergé, pour commencer la cérémonie. Ils se rangeoient en haye autour de l'Église, d'où, lorsque le clergé étoit sorti, ils se mettoient en marche à sa suite, au son de tous les instrumens que fournissoit le pays, tous en habit de Fête, tenant à la main ou des bouquets ou des branches de Laurier, & chantoient dans les intervalles que leur laissoit la symphonie & les fanfares

guerrières qui les accompagnoient, les couplets suivans, qu'on trouvera notés à la fin de ce volume:

Le deuxième du mois de Juillet,
Les Bourguignons vinrent à *Calais*;
Pour surprendre la Ville.
Mais le brave Comte de *Charost*,
Leur fit bientôt tourner le dos.

Qu'il faisoit beau voir Monsieur *de Saint-Martin*
Avec son grand sabre à la main,
Un pistolet dans l'autre,
S'écriant: *Calaisiens* mes amis,
Allons battre nos ennemis!

* Gouverneur de *Calais*. Cette ville, avant & depuis cette époque, a eu le bonheur, & en jouit encore aujourd'hui, de n'avoir eu de Gouverneurs, que de cette illustre & très respectable Maison.

** Le *Comte Victor de Saint-Martin de Tourempré*, dont les descendants n'ont pas cessé jusqu'aujourd'hui de servir, avec distinction, le Roi dans ses armées, commandoit la milice du pays, & les suivit de

De nos vieux Bourgeoises les braves descendans,
Aux ennemis montrant les dents,
Si bien les chamaillèrent,
Que sans avoir pris ville, ni fort,
Le fier *Bourguignon* mourut encor.

Prions Jesus-Christ, prions ce Rédempteur,
Que nos enfans aient leur valeur;
Gardes-Clefs de la France, ***
Toujours braves, qu'ils soient à jamais,
Toujours Chrétiens, toujours Français!

Quel puissant motif d'émulation, surtout pour la jeunesse de cette ville, qu'une fête si martiale & si touchante! & par quelle fatalité se trouve t'elle

---

si près dans leur retraite, après la levée du siége, qu'il prit d'assaut, l'épée à la main, le Fort *Saint-Philippe*, proche *Gravelines*, fit le Gouverneur prisonnier de sa main, & en fit encore nombre d'autres en continuant de poursuivre les arrières-gardes.

*** On a toujours appellé *Calais*, la *Clef de la France*. Cette Forteresse l'est même, effectivement, encore, sur tout eu égard à l'Angleterre.

réduite aujourd'hui à une simple, & très-simple procession annuelle?

Pourroit-on condamner le vieil Editeur *Calaisien*, si l'un des derniers vœux les plus chers à son cœur, seroit, avant sa mort, de la voir rétablie dans son ancienne & très regrettable splendeur!

Si l'amour de la France est celui de *Calais*,
Puissent ses Magistrats seconder mes souhaits!

De La Place.

LES GRANDS ÉVÉNEMENS, PAR LES PETITES CAUSES.

ANECDOTE HISTORIQUE, ESPAGNOLLE ET FRANÇOISE.*

LE titre de cette anecdote pourroit être celui d'un ouvrage auſſi curieux qu'intéreſſant, qu'on dit avoir été entrepris, mais juſqu'ici nullement fini.

En attendant que quelque plume, plus jeune & plus exercée dans ce genre que la nôtre entreprenne d'en enrichir notre littérature, nous eſpérons que l'événement ſuivant paroîtra de nature à pouvoir y occuper une place aſſez honorable.

On ſait en quel ſituation fâcheuſe

* Extraits des manuſcrits de *M. de M****

étoit en 1710 les affaires de *Philippe V*, Roi d'Eſpagne, lorſque le Duc *de Vendôme* y fut envoyé par *Louis XIV*, au ſecours de ſon petit fils, pour lui tenir à peu près lieu des troupes françaiſes que le vieux Monarque avoit été forcé de retirer de ce Royaume, pour l'aîder à défendre ſes propres états.

On ſait également qu'à l'arrivée & dès les premiers ſuccès qu'obtint ce Héros contre l'armée de l'archiduc d'*Autriche*, commandée par le Comte de *Shtaremberg*, ce dernier forcé de quitter *Madrid*, laiſſa le Lord *Stanhope* à *Brihuéga* avec les ſept ou huit mille Anglais qu'il commandoit, pour favoriſer ſa retraite.

Mais ce qu'on a longtemps ignoré, c'eſt qu'une Françaiſe, aimable & galante, nommée *de M****, qu'il avoit ci devant aimée à Paris, & qui paſſionnément amoureuſe du Comte

d'*Albert** avoit quitté la France pour aller le rejoindre à *Madrid*, étoit tombée, par un de ces hasards si fréquens à la guerre, sous la puissance de ce galant Anglais, & s'étoit vue forcée de le suivre à *Brihuéga*.

C'est là, que cette Dame ayant appris que l'armée de *Philippe V*, commandée par *M. de Vendôme* n'étoit guère qu'à sept lieues de cette ville, la circonstance lui parut très favorable pour le dessein qu'elle avoit formé de se tirer, à quelque prix que ce fût, de la puissance du *Lord Stanhope*, & de rendre en même tems un grand service au Roi d'Espagne...

Pour parvenir au but qu'elle s'étoit proposé, il falloit d'abord qu'elle obtînt de ce lord de demeurer encore deux jours au lieu d'un, dans *Brihuéga*, malgré les ordres qu'il avoit reçus à

* Depuis Prince de *Grimberge*.

ce sujet de la part du comte de *Stharemberg*. Ce délai seul pouvoit lui donner le tems d'écrire à *M. de Vendôme* sur la facilité qu'il trouveroit, en venant surprendre cette ville, d'y faire prisonniers de guerre toutes les troupes qui s'y rencontroient, & qui faisoient la plus grande force de l'armée de l'Archiduc

Après avoir bien réfléchi sur son plan, elle crut que le meilleur moyen d'établir son succès étoit de feindre d'être assez malade pour ne pouvoir consentir à suivre le Lord. Une colique des plus violentes dont elle se prétendit attaquée, la nuit qui devoit précéder le départ de la petite armée Anglaise, trouva l'amoureux Lord assez crédule, ou assez complaisant, pour accorder à l'objet de sa tendresse le délai qu'exigoit sa situation; & d'autant plus aisément qu'auerdu l'éloignement de l'armée Espagnole, il n'en pouvoit

réſulter pour le corps qu'il commandoit aucune eſpèce d'inconvéniens.

La Dame alors n'eut rien de plus preſſé que de dépêcher un homme, dont elle étoit ſûre, à *M. de Vendôme*, avec la lettre ſuivante:

» MONSEIGNEUR,

» Le malheur qui m'a fait tomber » en la puiſſance des ennemis de ma » patrie, ne m'a point fait oublier que » je ſuis née Françaiſe, ni les obli- » gations de ma naiſſance. Je deſire, » & demande, de rendre un ſervice » ſignalé à ſa *Majeſté Catholique*. J'en » ai bien formé le projet; mais ſon » exécution dépend de votre Alteſſe: » & voici le fait:

» Vous ſavez, Monſeigneur, que je » ſuis priſonnière du général Anglais, » qui commande dans *Brihuéga*. Il a » trouvé en ma perſonne des appas,

qui

» qui le rendent eſclave de mes
» volontés; & je me ſuis ſervi du
» pouvoir que j'ai ſur lui pour le faire
» reſter dans cette ville un jour de
» plus qu'il n'y devoit demeurer.

» Ainſi vous pouvez, en uſant de
» diligence, venir forcer *Brihuéga*,
» & faire toutes les troupes qui y ſont
» priſonnières de guerre, d'autant mieux
» que le lieu eſt foible, & mal gardé.
» De mon côté, je favoriſerai le ſuc-
» cès de votre entrepriſe, en enga-
» geant mon Amant à donner le ſoir
» à ſouper aux Officiers les plus con-
» ſidérables qui ſont ſous ſes ordres.
» Soyez ſûr que je ferai de mon mieux
» pour les exciter à boire, à l'*An-*
» *glaiſe*, & pour les tenir à table le
» plus longtems que je pourrai de
» ſorte que, lorſqu'ils en ſortiront,
» ils auront plus envie de dormir que
» de ſe battre à l'heure que je compte
» que votre Alteſſe pourra arriver.

» Je me flatte, Monseigneur, que » vous voudrez bien profiter de l'avis » que vous donne votre &c.

Attendu qu'elle comptoit bien que *M. de Vendôme* n'étoit pas homme à laisser échapper une si belle occasion, elle ne pensa plus après avoir envoyé son message, & s'être trouvée soulagée de sa colique, qu'à se bien acquitter en son particulier de ce qu'elle avoit promis au Prince, en quoi elle réussit parfaitement: car après s'être soigneusement parée pour ce souper, elle sut si bien se prévaloir des avantages de sa beauté & des grâces de son esprit, quelle fit oublier à *Stanhope* & à tous les conviés le soin de leur conservation, pour ne songer uniquement qu'à lui plaire.

Cette lettre ayant été fidellement remise à *M. de Vendôme*, il partit sans balancer au plutôt, avec douze mille

hommes des plus leſtes de ſon armée, marcha toute la nuit, arriva à *Brihuéga*, une heure avant le jour, & tout lui réuſſit à ſouhait. La ville ſe vit ſoudain forcée, *Stanhope* fait priſonnier de guerre, avec toutes ſes troupes, & *Madame de M**** en pleine liberté.

M. de Vendôme lui fit tout l'accueil & tous les remercimens que méritoit un auſſi grand ſervice que celui qu'elle venoit de rendre au Roi d'Eſpagne, & lui promit ce que depuis il lui a bien tenu: c'eſt à dire que leurs Majeſtés très Chrétienne & Catholique ne laiſſeroient pas une action auſſi zélée & auſſi avantageuſe que la ſienne ſans récompenſe.

C'eſt exactement ainſi que s'eſt paſſée l'affaire de *Brihuéga*, qui dans le tems a fait tant de bruit, & que l'on peut regarder comme le point déciſif du ſort du Roi d'Eſpagne. Car depuis cet heureux ſuccès ſes armes ont remporté

de conſtants avantages. Le Comte de *Sharemberg* ayant perdu, ſans coup ferir, en cette occaſion, ſept à huit mille hommes, qui étoient à peu près l'élite de ſon armée, n'a plus fait que fuir devant *M. de Vendôme*, qui l'a pourſuivi juſqu'en *Catalogne*; qu'en conſéquence les Royaumes d'*Arragon* & de *Valence* ayant été conquis, *Philippe V* a pû compter, de ce jour mémorable, qu'il reſteroit enfin poſſeſſeur de la Monarchie Eſpagnole.

Ce n'eſt pourtant qu'une intrigue amoureuſe qui a donné lieu à cette heureuſe révolution en faveur du jeune Monarque: tant il eſt vrai que les plus petites choſes ſouvent influent ſur les plus grands événemens!

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR L'HISTOIRE

DE L'INFORTUNÉE MARQUISE DE GANGES,

OU

LETTRE A M. LE CHEV. DE D***

MONSIEUR,

Le recueil des *cauſes célèbres & intéreſſantes*, à qui il ne manque pour l'être en effet, que d'avoir été rédigées par un Avocat qui ne fût pas lui-même ſans *Cauſes*, ne nous en offre point qui le ſoient davantage que celle de la marquiſe *de Ganges*. Sa mort tragique réveille encore dans ceux ou qui la liſent ou qui l'ont lue, la plus vive & la plus juſte indignation con-

tre l'Abbé *de Ganges*, ſon beau-frère, qui en a été l'auteur.

Le *Sr. Gayot de Pitaval*, ſoit qu'il n'ait pas été bien inſtruit de la vérité des choſes, ſoit qu'il ait cru rendre l'hiſtoire de cet Abbé plus intéreſſante, y a fait entrer pluſieurs anecdotes qui tiennent bien plus du roman que de l'hiſtoire, car la plupart des aventures qu'il lui prête en Hollande, ſont de pures fictions de ſon eſprit. J'en ai pour garant une perſonne très digne de foi, de qui j'ai eu occaſion d'apprendre pendant mon ſéjour à *Utrecht*, certaines circonſtances qui démentent le récit que nous fait cet Auteur de ce qui eſt arrivé à ſon Héros depuis ſa ſortie de France.

Voici ce que *Gayot de Pitaval* rapporte *, & qu'il ſera bon que vous reliſiez vous-même. Commencez à ces

* Tome 5 édition *de la Haye*.

mots : *à l'égard de l'Abbé de Gânges*, page 304; & finiſſez à ces autres : *en frémiſſant d'horreur*, page 308.

Il y n'a de vrai dans toute cette tirade que le ſéjour de cet Abbé à *Viane*, ſon emploi de Gouverneur auprès du jeune Comte *de la Lippe*, & ſon changement de Religion.

Il ſe pourroit pourtant qu'il eût été épris d'une Demoiſelle de la maiſon : ſa compléxion amoureuſe rend cette anecdote aſſez vraiſemblable; mais qu'il l'ait épouſée, c'en eſt une abſolument fauſſe. *Gayot de Pitaval* aura probablement confondu cette Demoiſelle avec une autre d'*Utrecht*, qu'il épouſa pluſieurs années après avoir quitté ſon élève, & qui lui apporta en dot une Seigneurie, dont il a depuis toujours porté le nom.

La perſonne de qui je tiens cette circonſtance m'a aſſuré qu'elle ne l'avoit jamais entendu appeller du nom

de *la Martellière.*

Il ſe peut auſſi que cet Abbé ait demeuré quelque tems à *Amſterdam*, & qu'il ait exercé le métier de maître de langue. Mais il eſt faux qu'il ait jamais été admis dans le conſiſtoire de cette ville: ceux qui le compoſent ſont trop jaloux de leur honneur, pour y recevoir des perſonnes de cette eſpèce. Ajoutez à cela, que ſa qualité d'étranger, lui en donnoit néceſſairement l'excluſion; & que ſon nom ne ſe trouve même pas inſéré dans les actes de ce même conſiſtoire, malgré toutes les recherches qui y ont été faites.

Ce qu'il y a de certain c'eſt qu'il a vécu longtems, & qu'il eſt mort à *Utrecht.* La perſonne en queſtion m'a même dit que quelque tems avant ſa mort, le bruit s'y étoit répandu qu'il étoit le fameux Abbé *de Ganges.* Que comme ce bruit n'étoit pas encore bien confirmé, il continuoit à fréquen-

ter les mêmes cercles, & que ſon eſprit, ſon ſavoir, & les grâces de ſa perſonne l'avoient fait juſqu'alors bien accueillir. Qu'on ne l'y voyoit cependant plus avec le même plaiſir qu'auparavant. Mais que bientôt, ce bruit s'étant accrédité, on n'avoit pû ſe défendre de l'averſion qu'inſpire actuellement ſon crime; qu'enfin, celui qui juſqu'alors avoit fait les délices des compagnies qu'il fréquentoit, en étoit devenu l'horreur.

La même perſonne, qui avoit demeuré, quelques années, à côté de ſa Maiſon, m'a dit, plus d'une fois, qu'il y avoit un jour de l'année où il n'en ſortoit point; & que pendant la nuit qui précédoit ce jour, elle l'entendoit gémir & ſe lamenter de la façon la plus touchante. Qu'elle lui en avoit demandé pluſieurs fois la raiſon, & qu'il avoit toujours prétexté quelques incommodités; mais qu'elle

étoit convaincue que ce retour périodique de plaintes, & de gémiſſemens, ne pouvoit avoir été occaſionné que par le ſouvenir affreux de ſon parricide, qui ſe retraçoit vivement à ſon eſprit au retour du même jour où il l'avoit commis.

Au reſte le tout s'accorde avec l'âge que pouvoit avoir l'Abbé *de Ganges*. Car lorſque ſon frère, le Marquis, ſe maria avec la Marquiſe *de Caſtellanne*, celui-ci avoit 20 ans. C'étoit en 1658; & le meurtre ſe commit en 1667. L'Abbé étoit le cadet du Marquis, qui avoit alors 29 ans; en ſuppoſant que l'Abbé en eût alors 26, ou 28, il pouvoit donc avoir au commencement de ce ſiécle, quelque choſe de moins que 60 ans.

Or, il y a 20 ans que l'on m'a raconté les circonſtances que je viens de rapporter: donc il y en avoit à peu-

près autant que l'Abbé étoit mort dans un âge assez avancé.

J'ai l'honneur &c.

Amsterdam le 12 mai 1758

ANECDOTE FRANÇOISE,

DU TRAIT AUSSI ESTIMABLE, QUE REMARQUABLE,

DE LA PART

D'UN FAMEUX DANSEUR.

DUPRÉ, excellent danseur, & maître des Balets de notre Opéra, avoit à son service un Laquais & une Gouvernante.

Ce Laquais, peu content de sa condition, quitta son maître, en 1751, pour en prendre un autre; & la Gouvernante, quelques mois après, en fit de même.

Quelque tems après le départ de ces deux domestiques, la fantaisie ayant pris à *Dupré* de mettre un certain habit, qu'il n'avoit pas porté depuis

longtems, & ayant ordonné à ſon nouveau Domeſtique de le tirer d'une armoire, où il ſerroit ſes vêtemens, on trouva que cet habit, ainſi que pluſieurs autres, qui étoient très riches, étoient abſolument diſparus.

Le premier ſoupçon du vol tomba ſur l'ancien Laquais, & que *Dupré* ne ſavoit pas où chercher. Mais ſe rapellant la maiſon où pouvoit être encore ſon ancienne Gouvernante, il ſe hâta de s'y rendre, pour tâcher d'apprendre d'elle à déterrer celui qu'il ſoupçonnoit du vol. Mais pour mieux l'intimider, au cas qu'elle fût complice du larcin, & la forcer à parler, il l'envoya chercher par un Exempt de Police de ſa connoiſſance, qui l'amena avec lui pour répondre pertinemment à ſon ancien maître.

Les femmes (dit-on) ſont aſſez naturellement curieuſes. La Maîtreſſe de la Gouvernante, en conſéquence, vou-

lut ſavoir ce qu'alloit devenir ſa Domeſtique, & où elle alloit ſe rendre avec l'Exempt. Elle la ſuivit, pour cet effet, des yeux par la fenêtre, & la vit entrer avec lui dans un cabaret voiſin.

Là, le *Sr. Dupré* & l'Exempt l'ayant interrogée ſur le vol dont il s'agit, elle ne balança pas un inſtant à en accuſer l'ancien Laquais, & que tous les trois enſemble allerent chercher, à l'adreſſe indiquée par cette femme.

Mais celui-ci, loin d'avouer le crime, le rejetta, très fortement, ſur la Gouvernante même; & attendu que rien ne pût ni l'intimider, ni le faire départir de cette récrimination, on prit enfin le parti de le faire empriſonner, ne fuſſe que pour en tirer les éclairciſſemens qu'on en vouloit avoir.

Ils reconduiſirent alors la Gouvernante chez ſa Maîtreſſe, qui, très piquée de ce qu'on avoit gardé ſi long-

temr ſa Domeſtique, accabla le pauvre *Dupré* de toutes les injures que la Dame croyoit lui être dues, en qualité de débaucheur de filles: injures, dont il rit beaucoup, & auxquelles il crut pourtant devoir mettre fin, en déclinant ſon nom & ſon emploi à l'Académie Royale de Muſique. Sur quoi la Dame, après l'avoir accablé d'autant d'excuſes que précédemmant d'injures, finit par le ſupplier de vouloir bien oublier ſon incartade.

Cependant la juſtice procédoit ſi vivement contre l'accuſé; qui ſe prétendant innocent du crime dont on l'accuſoit, parvint à ébranler ſi bien les Juges, qu'ils crurent à ſa réquiſition devoir faire arrêter la gouvernante. Ce que *Dupré* ayant appris, il court à la priſon, l'interroge avec force, & jugeant au trouble & à la confuſion qu'il trouvoit dans ſa contenance, ainſi que dans ſes réponſes, qu'elle pouvoit

être plus coupable que d'abord il ne l'avoit cru; il acheva de l'intimider, au point, qu'après avoir promis, au cas qu'elle avouât le vol de lui sauver la vie, cette malheureuse tombant tout-à-coup à ses pieds, convint qu'elle seule en effet etoit coupable; qu'elle avoit vendu les habits dont il s'agissoit, pour la somme de 1800 livres, qu'elle avoit donnée à un jeune homme pour lequel elle avoit de l'inclination.

Sur ce qu'on insista pour savoir quel étoit ce jeune homme, elle en nomma successivement une vingtaine; & lors qu'on se mettoit en devoir de les aller chercher elle se rétractoit aussi tôt. Ce ne fut même que sur la menace qui lui fut faite de la question, que la crainte lui fit enfin citer le nom d'un jeune Marquis, d'une famille distinguée, peu riche, à la vérité, mais possédant des emplois assez considérables. Interrogée, en conséquence, sur

les raiſons qui l'avoient pouſſée à faire des préſens de cette nature à ce jeune Marquis?... « C'eſt, (répondit-» elle) parce qu'il répond pour moi » dans les maiſons où je puis être » dans le cas de deſirer entrer ».

Mais une autre ſingularité, qui a fait le plus grand honneur à l'honnête *Dupré*: c'eſt que, dans la crainte que ſi l'affaire étoit pouſſée plus loin, le deshonneur du jeune homme n'eût pû rejaillir ſur ſa famille, il n'eut pas de repos juſqu'au moment où il eut le bonheur, en ſacrifiant ſes intérêts, de parvenir à étouffer cette dangereuſe affaire

ON AUROIT PEUR A MOINS.

ANECDOTE FRANÇAISE.

FEU Mgr. le Prince de *Conti* étoit (en 1750) depuis quelques semaines, à ſa belle maiſon de *Liſle-Adam*, & il n'étoit reſté que très peu de monde dans ſon hôtel à Paris; lorſqu'un des Officiers de ſa maiſon étant revenu en cette ville pour quelques affaires, prit dans l'hotel, pour le peu de ſéjour qu'il avoit à y faire, l'appartement qui lui plut davantage.

Mais à peine y étoit-il couché & commençoit'il à s'endormir, qu'il ſent, tout-à-coup, tirer de deſſus lui ſa couverture. Il la retire à lui, on la retire encore; & ce manége finiſſant par l'ennuyer, il ſe reléve, met l'épée à la main, en avertit le mau-

vais plaisant quel qu'il soit, & cherche dans tous les coins de la chambre, sans pouvoir ni rien trouver ni rien entendre.

Surpris de l'aventure, & cependant trop brave pour appeller qui que ce soit, il se détermine, à supposer qu'il ne puisse se rendormir, à attendre patiemment ou impatiemment le jour; & dans la crainte d'apprêter à rire à ses dépens, de ne rien dire de son aventure à personne.

Le lendemain, rentrant tard à l'hotel, & faute d'avoir averti, trouvant son lit prêt dans la même chambre, il s'enferme soigneusement, se couche, écoute longtems; & finissoit par s'endormir, lorsque se sentant jouer le même tour que la veille, il s'élance du lit, renouvelle les mêmes recherches, & en menaçant de ne pas épargner le prétendu lutin. Mais après d'inutiles efforts, la crainte, par dégrés,

s'emparant enfin de ſon âme, il appelle un Frotteur, qui ne couchoit pas loin de lui, & ſans lui en dire la vraie raiſon, le prie de venir paſſer le reſte de la nuit dans ſa chambre. Le lutin, alors, ne reparut plus : ce qui porta l'Officier à croire que c'étoit quelqu'un de ſa connoiſſance, qui avoit voulu lui faire piéce, & qui avoit craint la préſence du *ſecond* qu'il avoit appellé.

Il crut, pourtant, à tout hazard, devoir encore garder le Frotteur la nuit ſuivante. Ce qui n'empêcha pas que la scène ne ſe renouvellât, que les couvertures de l'un & de l'autre ne fuſſent également tirées de deſſus eux, mais dont l'iſſue fut un peu différente: car tous les deux, également armés, ayant pourſuivi chaudement le Fantôme, ils le virent, avec effroi, enfiler la cheminée, mais ſous une figure ſi hideuſe, que les deux Champions, ega-

lement consternés, ne doutoient plus que ce ne fût le Diable même qu'ils venoient d'appercevoir.

Sur quoi, revenus du trouble où les avoient jettés cette apparition, grand conseil entre les deux parties, sur ce qu'en pareil cas, & sans s'exposer aux mauvais propos des railleurs, il pourroit être convenable de faire.

» Monsieur (dit le Froteur) l'eau-» bénite est dit-on, contre le *Malin*, » l'eau, de tous tems, la plus efficace. » Permettez que j'aille en chercher » dans mon galetas; & soyez sûr qu'en » en aspergeant abondamment tous » les coins de la chambre & surtout » la cheminée, nous dormirons en » pleine paix la nuit prochaine ».

Cette opération faite, les deux braves, après s'être ajournés à la nuit suivante, & sûrs d'un succès dont ils se flatent de tirer quelque gloire dans l'hotel, s'en vont chacun à leurs affaires,

La nuit ſuivante ſe trouvoit effectivement preſque aux trois-quarts paſſée, ſans que le ſommeil de ces Meſſieurs eût ſouffert le moindre trouble, & tous deux, le Frotteur ſur tout, s'en applaudiſſoient également; lorſque certain frottement qu'ils entendirent dans le tuyau de la cheminée, leur ayant fait connoître que l'ennemi n'étoit pas auſſi complettement battu qu'ils s'en étoient flatté; l'Officier, l'épée au point, ſe diſpoſe au combat, & le Frotteur, armé de ſon goupillon, ainſi que du bénitier, en aſperge abondamment & la chambre & la cheminée. Mais quelle conſternation, ou, pour mieux dire quelle frayeur mortelle pour l'un & l'autre combattant, quand le Frotteur, tout-à-coup ſaiſi par le bras, ſe ſent enlever l'arme ſacrée ſur laquelle étoit fondés ſa confiance & ſon courage!

Aux cris affreux que tous les deux pouſſent en même tems, tout ce qui

t trouvoit de monde dans l'hôtel ſe
ite d'accourir à leur ſecours, ainſi
ue de les interroger ſur la cauſe de
eur épouvante ?

» C'eſt le Diable ! Meſſieurs (s'écrie
» le Frotteur) le Diable même, qui
» déjà m'enlevant par le bras, m'alloit
» emporter, ſi la main gauche, qui,
» heureuſement ſe trouvoit libre, ne
» m'eût pas permis de me ſigner,
» ainſi que le Ciel, ſans doute, m'en
» à inſpiré l'idée ! »

Et ce diſcours, certifié, par l'Officier tremblant, & auquel il joignit le détail de tout ce qui s'étoit précédemment paſſé, la moitié, pour le moins, de l'aſſemblée s'en trouvant tout auſſi effrayée que les deux principaux acteurs, peut-être cet étrange événement, après s'être répandu dans le quartier, n'eût pas tardé longtems à circuler dans la ville entière ; ſi, à la naiſſance du jour, quelques uns des témoins, en traver-

ſant la cour pour regagner leur gîte, n'euſſent pas apperçu ſur le toît d'une maiſon voiſine... » Eh ! quoi donc ? » (s'écrira, ſans doute, plus d'un de nos » lecteurs)... Un gros Singe, qui, » tenant en main le goupillon qu'il » avoit arraché de celle du Frotteur, » en aſpergeoit, gravement, avec l'eau » de la goutière, tous ceux qui paſ- » ſoient dans la rue ! »

On apprit, pour lors, que cet animal, parfois, ſe détachoit de ſa chaine, rodoit ſouvent la nuit chez les voiſins, à qui, pour ſe divertir, il avoit donné plus d'une fois de ſemblables alarmes.

Que d'hiſtoires de revenans,
N'eurent que de tels fondemens!

ANECDOTE

ANECDOTE ANGLAISE,

CONCERNANT LE SUICIDE.

En l'année 1649, année qui, à jamais, ſera l'opprobre des annales d'Angleterre,* Sir *Ashley* ſe trouva réduit, en qualité de *Royaliſte*, dans la plus déplorable ſituation, c'eſt-à-dire ruiné de fond en comble & accablé de misère.

Quoique, dumoins en apparence, il ſupportât ſon malheur avec beaucoup de courage, on ſoupçonna néanmoins que ſon eſprit en avoit un peu ſouffert: ce qui n'empêcha pas qu'une Dame que ſon mérite avoit intéreſſé, en lui offrant ſa main, ne le mît bientôt en état de vivre encore plus agréablement que jamais.

* C'eſt le 9 Janvier 1649, que *Charles I.* perdit la vie, publiquement, ſous le fer d'un Bourreau.

Autant il avoit été ſenſible à ſon infortune, autant ſa reconnoiſſance pour celle qui l'avoit terminée augmenta ſa paſſion pour elle: il la regarda, non ſeulement comme une épouſe aimable à tous égards, mais comme une tendre amie, qui, bravant les préjugés du ſiécle, l'avoit tiré de l'indigence, & ne ceſſa d'avoir pour elle non ſeulement les ſentimens qu'il aimoit à lui devoir en qualité d'époux, mais ceux de l'ami le plus tendre, le plus attentif & le plus reconnoiſſant.

Le rétabliſſement de la fortune de Sir *Ashley*, fut le ſignal du retour des faux amis, qui l'avoient, ſuivant l'uſage, abandonné dans ſon malheur. Il les vit bientôt s'empreſſer de reparoître chez lui, ſans paroitre ſe ſouvenir de leur ingratitude. Le pauvre Chevalier étoit franc, plein de droiture, incapable de l'ombre même d'une lâcheté, & dès là toujours en danger

de ſe voir la dupe des amis du jour.

Auſſi ne tarda-t-il point à ſe voir la victime du fourbe & artificieux *Maskwell*, qui ſût tirer parti de la bonne-foi du Chevalier au point de l'engager, ſous prétexte d'un grand établiſſement qu'il diſoit avoir en vue, à le cautionner pour une ſomme qui excédoit la fortune dont il jouiſſoit, & qui après avoir obtenu ſa ſignature, n'eut rien de plus preſſé que de la négocier & de s'en faire des fonds avec leſquels il quitta l'Angleterre pour, probablement, n'y jamais revenir.

Cette fatale nouvelle, qui ne tarda pas à être répandue, ne fut que trop tôt confirmée à l'infortuné Chevalier.

Quel coup pour une âme auſſi ſenſible que loyale! quelle triſte perſpective! quelles accablantes réflexions!.. Que dira-t-il à ſon épouſe? Quelle eſpéce de conſolation ou d'eſpérance pourra-t-il lui donner? Et comment ſe

réſoudre à lui annoncer que ſa coupable imprudence va la réduire au même état d'où ſa tendre générosité l'avoit tiré lui-même ?

Pour comble de malheur, il avoit d'elle quatre enfans, qui faiſoient le charme de leur union, & dont le ſort dont il les voyoit ménacés le déchiroit d'autant plus cruellement !...

Son imagination frappée de ces déplorables objets, ayant bientôt achevé de le mettre dans l'horrible état où tout homme honnête puiſſe trouver en lui des forces ſuffiſantes pour y réſiſter longtems, il ne balança plus ſur le ſeul parti qu'il croyoit avoir à prendre.

Très décidé à mettre fin à ſon ſupplice en terminant au plutôt, ſa carrière, une réflexion l'arrêta quelques inſtans, c'eſt à dire le choix de l'inſtrument au moyen duquel il pourroit le plus promptement & le plus ſûrement exé-

cuter ſon deſſein. Le piſtolet, en pareil cas, pouvoit manquer, alarmer la maiſon, & attirer chez lui ſon épouſe; il venoit de ſe pourvoir d'une corde, & après s'être enfermé dans ſa chambre & poſé l'un & l'autre ſur la table, il comptoit achever ſon ſacrifice, après avoir achevé d'écrire la lettre la plus tendre à ſon épouſe, lorſqu'un cri qu'il entendit dans la cour de la part d'un de ſes enfans, lui fit ouvrir ſa fenêtre.

C'étoit l'ainé d'entr'eux, qui en tombant, s'étoit bleſſé dangereuſement à la tête.

L'infortuné Chevalier ſentit alors, plus que jamais, qu'il étoit père, & vola pour le ſecourir.

Le bruit qu'il fit, en deſcendant, & les cris de l'enfant, ayant alarmé ſon épouſe, elle ſe hâta de monter chez ſon mari, qui, en s'y retirant, lui avoit dit avoir beſoin de quelques heures de repos.

Mais quel ſpectacle d'horreur pour une âme auſſi ſenſible que la ſienne, lorſqu'après avoir en vain cherché ſon époux, elle apperçoit ſur la table un piſtolet, une corde, & une lettre toute ouverte !.. Quel ſurcroît d'horreur, lorſqu'après avoir lu ce fatal écrit, elle y voit non ſeulement l'aveu que lui fait ſon mari d'une imprudence qui va lui coûter la vie, mais qu'elle étoit ſur le point de ſe voir veuve, dans la misère, & chargée pour comble de maux, de quatre malheureux orphelins !

Une ſituation de cette eſpéce eſt plus aiſée à imaginer qu'à décrire, il ſuffit de l'offrir à l'imagination de tout lecteur ſenſible.

Il ſe repréſentera, tout auſſi aiſément, quelle dût être le trouble & la ſurpriſe du mari, lorſque rentrant dans ſa chambre, dans l'idée de mettre ſa malheureuſe aventure à fin, il la voit tenant d'une main la lettre, & de

l'autre le piſtolet, & qui, la pâleur de la mort ſur le front, lui adreſſe ces mots :

» Le Ciel a ſans doute permis, trop » imprudent & trop injuſte époux, » que le hazard m'ait miſe à portée de » découvrir ton barbare projet !.. Ce » n'étoit donc qu'à toi ſeul que tu pen- » ſois, cruel, en voulant te délivrer » des maux que tu ne pouvois ſuppor- » ter ? Comptois-tu qu'après ta mort, » réduite à la mendicité, chargée de » quatre innocentes créatures que tu » ſemblois aime rainſi que moi, je pour- » rois après t'avoir perdu, ſupporter le » poids des malheurs que toi-même n'as » pas eu le courage de ſoutenir ?.. As-tu « pû douter qu'après t'avoir perdu, je » puſſe balancer un inſtant à te ſui- » vre ?.. Et dans ce cas, père auſſi » dénaturé qu'aveugle, que ſeroient » devenus les déplorables fruits d'une » union qui ſembloit avoir fait ton

» bonheur ainſi qu'il faiſoit le mien?..
» As-tu donc oublié qu'un lâche ſeul,
» ou qu'un ingrat, puiſſe avoir aſſez
» peu d'ame pour ne pas ſentir qu'il
» eſt toujours des reſſources pour les
» cœurs honnêtes, ſurtout lorſque le
» malheur qui les accable ne ſont pas
» dus à leur inconduite?.. Toi-même
» enfin, n'as-tu pas trouvé dans ton
» infortune un cœur qui ſût y compa-
» tir?.. Que dis-je hélas! N'as-tu pas
» dû penſer qu'un cœur auſſi ferme
» que noble ne ſut jamais déſeſpérer
» du retour de la fortune, en s'appli-
» quant avec la conſtance & le cou-
» rage néceſſaires, pour tôt ou tard la
» rapeller à lui?.. L'exemple de deux
» de mes ayeux, égaux aux tiens, vic-
» times de nos diſſentions civiles,
» ainſi que tu l'as été toi-même, ont-
» ils rougi, ſurtout étant époux &
» pères, de ſe dévouer au commer-
» ce? N'y ont ils pas enfin trouvé

» de quoi réparer abondamment les » pertes involontaires qu'avoient eſ- » ſuyées leurs maiſons?.. * »

L'infortuné Chevalier, également confus & attendri, terraſſé par un diſcours qu'animoit toute la chaleur dont le vrai ſentiment eſt ſuſceptible, & rougiſſant de ſa foibleſſe, alloit tomber aux pieds de ſa digne & reſpectable épouſe... Non cruel! (s'écria-t-elle, en reculant juſqu'au fond de la chambre) arrête dis-je? Il ne me reſte que deux mots à dire... Ecoute? De là prononce?.. Et ſonge que ce ſera notre arrêt mutuel?.. Conſens à vivre, &

* Telle fut en effet plus d'une fois la reſſource de la Nobleſſe Angloiſe; & quelle fut celle de la nôtre, ſur tout en tems de paix?.. Ne reviendrons-nous donc jamais du préjugé, non moins abſurde que gothique, qui nous fait envisager le commerce, ſource unique de l'abondance, ainſi que des connoiſſances les plus utiles, & qui ſemble rapprocher les nations les plus éloignées, comme ignoble, & dès là peu fait pour la Nobleſſe

fais en le ferment ?.. Ou l'arme que tu vois (en lui montrant le piſtolet) terminera ma vie avant la tienne ?

On ſent déjà ſans doute que Sire *Ashley*, auſſi honteux de la réſolution qu'il avoit priſe que pénétré d'admiration pour ſon épouſe, ne balança pas un inſtant à faire le ſerment qu'elle exigeoit; après quoi il nous reſte uniquement à dire, qu'avec l'appui qu'il trouva dans la famille de ſon épouſe, & après s'être arrangé avec ſes créanciers, il prit le parti du commerce, au moyen duquel il vit en moins de dix ans ſa fortune rétablie. Qu'il vécut longtems heureux avec celle à qui il faiſoit gloire de tout devoir; & qu'en mourant, il laiſſa à ſes enfans l'écrit ſuivant, & qui précédoit l'hiſtoire qu'on vient de lire :

Réflexion ſur le Suicide, & ſur l'impunité qui ſemble le favoriſer.

Comme l'hiſtoire précédente fait

l'éloge de ce courage mâle, qui fait ſupporter les diſgraces de la vie, par oppoſition à la conduite, ſi ordinaire aujourd'hui, de beaucoup de perſonnes, qui entreprennent de s'y ſouſtraire lâchement, par le *Suicide*; il eſt naturel de rechercher d'où vient que cet uſage eſt devenu ſi commun, ſur tout lorſque l'autorité légiſlative a établi une loi ſi propre à en arrêter le cours.

Il eſt certain que la loi ne peut s'exécuter elle-même, & qu'elle peut être éludée ou affoiblie par des gens, ou artificieux ou corrompus, ou foibles & ignorans.

C'eſt, je crois, ce qui a rendu le *Suicide*, ſi ordinaire aujourd'hui, quoique la débauche n'y contribue pas peu, parce qu'elle amolit l'âme, la rend incapable de ſoutenir l'adverſité, & que ſouvent elle précipite les hommes dans le malheur. Les Anglois ſont

d'un caractère, au fond, doux & tendre: ainſi portés à éviter s'il eſt poſſible, tout ce qui leur paroît dur & cruel. De là vient que la loi, qui confiſque au profit de la couronne les biens de ceux qui attentent à leur propre vie, qui ordonne que leurs corps ſoient notés d'infamie, qui défend même de lire pour eux l'office des morts, paroît aux Anglois, en général, une loi dure & cruelle: parce qu'il leur ſemble que c'eſt pourſuivre les morts juſque dans le tombeau; & que c'eſt punir les innocens plutôt que les coupables, en réduiſant dans la miſère une femme & des enfans, déjà aſſez malheureux par la perte d'un époux & d'un père. De-là vient qu'on aime mieux tâcher d'éluder la loi, quoi qu'il n'y ait eu dans le coupable aucun indice de folie. Que plutôt que de faire violence au penchant naturel qui porte à la compaſſion, on attribue

ſon action à un dérangement d'eſprit, & qu'en conſéquence on lui laiſſe les honneurs de la ſépulture.

Quelque louable que puiſſe être le principe, les conſéquences n'en ſont pas moins fâcheuſes.

Doit-on donc regarder comme une loi cruelle, celle qui contribue au bien général de la ſociété, attendu que quelques particuliers peuvent en ſouffrir? Et malgré toute la ſageſſe & la prévoyance humaine, en eſt-il beaucoup contre laquelle on ne puiſſe faire la même objection?.. Peut-on qualifier de loi dure, celle qui n'a d'autre objet que de prevenir le crime? Oſera-t-on dire qu'elle n'eût pas produit cet effet, au cas qu'elle eût été exécutée? Ne conviendra-t-on pas, au contraire, que les perſonnes ſourdes aux cris de leurs pères, que ni l'amour de la vie, ni la tendreſſe de leurs parens & de leurs amis ne peu-

vent retenir, pourroient être retenu par une loi qui défendroit de leur rendre les derniers devoirs ? Si les hommes ſont les mêmes dans tous les ſiécles, pourquoi l'idée de l'infamie attachée à leur action, ainſi que celle à laquelle leurs corps ſe trouvoient expoſés, ne pourroit-elle pas frapper les uns, tandis que la miſére dans laquelle ils plonge volontairement leurs familles, feroit impreſſion ſur les autres ?

D'ailleurs peut-on ſe juſtifier au tribunal de ſa conſcience, en atteſtant le dérangement d'une tête humaine, tandis qu'on n'a d'autre preuve à en donner que l'action qui l'a rendu coupable aux yeux de la loi ? Peut-on même ignorer que pour atteſter juridiquement, conſciencieuſement un fait, par affirmation, il faut en avoir des preuves évidentes, & ne pas ſe fonder ſur une ſimple opinion ? Peut-on ne

pas ſentir que la loi ſeroit abſurde, s'il n'y avoit jamais eu d'hommes qui ſe fuſſent, volontairement & de propos délibéré, dévoués à une mort auſſi certaine qu'anticipée ?.. Il en réſultera donc, ſans qu'on puiſſe ſe le diſſimuler, que cet examen doit être fait ſur d'autres preuves que celles qui conſtatent l'action même, c'eſt-à-dire ſur celles qui l'ont & précédée & accompagnée... Car ſi dans le cours ordinaire de la vie, nous taxions des hommes de folie, proprement dite, lorſqu'ils conçurent des actions auſſi imprudentes que mauvaiſes, ne faudroit-il pas, ou renfermer, ou donner des Tuteurs à la plupart des débauchés, des joueurs de profeſſion, & autres gens dont l'inconduite eſt manifeſte ? Si toutes les actions, en un mot, qui bleſſent & la raiſon & la vertu, ſuffiſoient pour mettre au rang des inſenſés tous ceux qui journellement

les commettent, ne pourra-t-on pas faire également l'apologie des voleurs, des calomniateurs, des rebelles, & des meurtriers?

J'oserois cependant assurer que dans un très grand nombre d'occasions, l'on n'a ni cherché, ni produit d'autres preuves de démence chez les *Suicides*, que la seule action même; que le très petit nombre d'exceptions à ce que je pôse en fait, ne prouvent que trop suffisamment la vérité de ce que j'avance; & que dans ce très petit nombre il ne se trouve pas un seul exemple, où l'on ait fait employer la rigueur de la loi contre une personne opulente.

Mais diront peut-être bien des gens, en quoi consiste donc ce crime, dont on se plaint si fort? & quel tort, au fond, fait-il, ou peut-il faire à la société?

Je répons, que le *Suicide* est un

crime, vraiment atroce, en ce que celui qui s'en rend coupable ſe ſouſtrait ſans remords, aux devoirs que lui impoſent les qualités de patriote, d'amis de frère, de mari & de père. Que c'eſt encore un plus grand crime que celui de ſe ſouſtraire à ce qu'il doit en qualité de ſujet au Gouvernement de ſon pays, dont il eſt protégé tant en ſa perſonne qu'en ſes biens; que ce qui aggrave enfin le crime qu'il commet volontairement, c'eſt qu'il peut même en devenant commun, encourager au meurtre : car dès qu'un homme parvient au point de ſe perſuader qu'il eſt le maître de ſa propre vie, & qu'il peut en diſpoſer à ſon gré, il ne lui ſera pas difficile de penſer qu'il ne ſoit en droit d'exécuter le même pouvoir ſur celle de ſon prochain, au cas qu'il imagine en avoir été offenſé, ou qu'il puiſſe être un obſtacle à ſon bonheur.

Le Gouvernement, en ce cas, peut-il ſe diſpenſer de ſévir contre ceux qui, ſciemment, favoriſent un crime dont les conſéquences ſont ſi funeſtes & dès la ſi dangereuſes pour la ſociété; ſur-tout lorſque la ſévére exécution de la loi pourroit retenir plus d'un homme prêt à ſe rendre coupable, tandis qu'on a preſque la certitude que la douceur, loin de jamais produire le même effet, ne fera qu'ajouter à un mal déja devenu trop commun?

Le bien général, d'ailleurs, a plus d'une fois demandé des ſacrifices infiniment plus difficiles, & nombre de particuliers ont été traités bien plus rigoureuſement encore pour le bonheur & le repos commun de la ſociété, ſans qu'on ait accuſé la loi d'être trop cruelle: témoins les plus ſuperbes édifices râſés juſqu'aux fondemens, les biens confiſqués, les enfans, les amis de certains criminels, &

ceux-mêmes qui portoient leurs noms, ont été bannis à jamais du royaume, afin qu'il ni reſtât ni traces ni veſtiges qui puſſen trappeller le ſouvenir du crime.

LE SOLDAT HEUREUX,

ANECDOTE FRANÇOISE.

Ami, ſi la fortune a pû te maltraiter,
Sans ceſſer d'être toi, ne ſonge qu'à t'inſtruire;
Et que le poids d'un nom jamais ne ſauroit nuire,
Sur-tout lorſque l'honneur nous aîde à le porter.

D. L. P***

SUR ce principe, qui eſt inconteſtable, puiſqu'il eſt dicté par la raiſon même, nous allons propoſer un exemple, qui ne pourra que d'autant plus la confirmer.

M. le Duc *de B****, alors Inſpecteur général de l'Infanterie Françoiſe, en paſſant, il y a quelques années, en revue un regiment d'Artillerie, entendit nommer un ſoldat qui portoit le même nom que lui. Frappé de cette reſſemblance, il l'appelle, & lui demande

pourquoi il avoit pris ce nom?.. Je ne l'ai point pris, Monſeigneur, (lui repondit, modeſtement, le jeune homme,) « ma famille le porte toujours, » & n'en eut jamais d'autre ». Le Duc lui ayant demandé de quel pays il étoit? — « De Provence, Monſeigneur, « ayant l'honneur d'être bon Gentil- « homme, mais très pauvre: ce qui « m'a fait embraſſer la profeſſion de « ſoldat, comme la ſeule qui convint « à ma naiſſance, ainſi qu'à ma mi- « sère! »

Dans la ſuite de l'entretien qu'ils eurent enſemble, le Duc qui ſavoit très bien ſa généalogie, (choſe que les grands ſavent aſſez ſouvent le mieux) ſe rappelle, à cette occaſion, que deux de ſes ancêtres, Officiers *Piémontois*, avoient pris le parti de paſſer, il y a deux cens & quelques années, en France. Que l'aîné des deux (car ils étoient frères) étoit venu s'éta-

blir à Paris, & que l'autre étoit reſté en Provence, où il s'étoit même établi. Que du premier, qui avoit fait fortune, étoit ſorti le Duc ; & que le Gentilhomme, que la misère avoit réduit à ſe faire ſoldat, étoit ſorti de l'autre, & parconſéquent étoit en effet ſon parent.

Le tout ayant été très authentiquement prouvé, tant par la connoiſſance qu'en avoit déja le Duc, que par les titres & autres éclairciſſemens que le ſoldat tira de ſa famille, le réſultat de cette découverte ne fut autre que celle qu'on pouvoit attendre d'une auſſi vraiment noble que généreuſe : c'eſt à dire que le Duc, loin de laiſſer ce brave & modeſte jeune homme dans l'état où le hazard venoit de le lui faire rencontrer, a pris ſoin de ſa fortune, l'a mis en état de s'élever, par dégrés, juſqu'à un grade ſupérieur, en attendant qu'il trouvât jour à pouſſer

plus loin ſa fortune. Que même après avoir appris de ce jeune militaire, qu'il avoit un frère, dans l'état eccléſiaſtique, & ſimple Vicaire d'un village, il l'a également protégé au point de le faire parvenir juſqu'aux dégrés les plus reſpectables du clergé de France.

Après les éloges ſi légitimement dus à la belle action de ce digne & généreux Seigneur, on ne peut guere s'empêcher d'admirer ici le double coup de providence qui a tiré par ſon moyen de la misère deux perſonnes qui depuis longtems y languiſſoient, & qui ſans lui ne s'en ſeroient peut-être, dumoins ſi promptement & ſi brillament, tirés!

Nobilitas, ſola atquè unica Virtus. *

* *Juvenal.*

L'INTRIGUANTE ANGLOISE.

ON s'étonnera peut-être (dit *Miſs Bentley*) de la réſolution que j'ai priſe, n'ayant guère plus de vingt ans, d'être auſſi ſourde qu'inſenſible, aux emphatiques & amoureuſes ſornettes de meſſieurs les amans à la mode, & d'éconduire auſſi fermement que poliment toute eſpéce de propoſitions qui ne tendront pas directement au mariage. Moins cependant, quand on ſaura que j'ai déja l'expérience requiſe pour juger du cœur humain: qu'avec un bien médiocre, & (ſi mon miroir ne me flatte pas) beaucoup plus de beauté, les dangers auxquels ma vertu s'eſt vue expoſée, m'ont miſe dans le cas d'être déſormais ſur mes gardes contre les intrigans que celles de mon

ſexe ont a craindre, tant de la part des galans de profeſſions, que des intrigantes de toute eſpéce, toujours prêtes à ſéconder leurs coupables deſſins.

J'avois au plus ſeize ans lorſque j'eus occaſion de connoître une Dame qui s'eſt acquiſe beaucoup de réputation par une fortune rapide qu'elle a procurée à ſon mari, ainſi qu'à tous ceux qui lui appartiennent.

M'ayant un jour entretenue de ſon âge qui lui avoit appris à connoître le monde, ainſi que de la tendre amitié qu'elle avoit conçue pour moi : » Pardonnez ! » (me dit-elle, en me ſerrant la main) » mais les ſentimens que vous m'avez » inſpirés, me font craindre que votre » inexpérience ne vous faſſe former » des deſſeins où vous pourriez ne pas » réuſſir, & qui, dès là, ne pourroient » probablement, que vous rendre » malheureuſe !... Voyez vous, mon

» enfant, (ajouta-t-elle) j'apperçois » tout ce que vous faites; & je ne vois » que trop que ce jeune *Lord*, qui vous » fuit à l'Egliſe, & qui toujours s'aſſied » vis-à-vis de vous, peut-être involontairement ſans doute, vous occupe » pourtant toute entière. A travers » votre éventail, vous ne regardez » que lui, dans les inſtans même où » vous devez toutes vos attentions à » des objets beaucoup plus ſérieux. »

A ces mots, je rougis, je pâlis, je tentai de répondre, & ne pus articuler un mot.

La Dame appercevant tout mon embarras, s'empreſſa de me raſſurer & me dit: » ne vous alarmez pas, ma » jeune amie, de la petite découverte » dont je viens de vous faire part ?.. » Si je vous aimois moins, je ne vous » en aurois rien dit; & en voici la » preuve: ce Seigneur eſt mon parent; » mais votre honneur m'eſt plus cher

» que tout celui qui me peut revenir
» de ce beau parentage. »

A peine achevoit-t-elle de parler, que ce *Lord* vint nous joindre, & lui donna la main pour monter en caroſſe.

Dès que je me trouvai ſeule, je me livrai aux réflexions que m'inſpiroit la ſingularité de cette aventure. J'admirois le zéle de cette femme, qui riſquoit à me faire penſer ce que peut-être à quoi je n'aurois jamais penſé ſans elle.

Je me diſois pourtant, d'un autre côté, qu'il n'étoit pas impoſſible que ce Seigneur m'aimât, que ſans m'en être apperçue je l'aimaſſe de même, & que je ne ſerois pas la première dont la beauté auroit fait la fortune.

On ſe perſuade ſi aiſément la poſſibilité de ce qu'on ſouhaite, que je ne tardai pas à me coëffer de cette amitié, au point que je n'eus plus que ce *Lord*

dans la tête, & que toutes mes penſées n'avoient d'autre objet que lui.

Miſtris Couning, (c'eſt le nom de cette Dame) ſut bientôt, malgré mon ſilence, toutce qui ſe paſſoit en moi, mais ſe garda pourtant de m'en parler.

Quelques jours après, en ſortant enſemble de l'Egliſe, m'ayant propoſé d'aller faire un tour enſemble au *Parc St. James*; à peine y avions nous fait deux tours d'allée, que ce Seigneur vint à paſſer auprès de nous... Jamais je ne me ſentis plus émue; & ma compagne, qui s'en apperçut: » vous » n'avez ſans doute pas oublié ma jeune » amie (me dit-elle, gravement) la » peine que me firent, à l'Egliſe, les » regards dérobés que vous fixiez ſur » ce *Lord*, dès que je m'en fus apper- » çue! Vous ſavez ce que je vous en » dis alors!.. Me permettrez-vous, » mon enfant, d'y revenir?.. J'avois

» pour feue votre mère une affection
» ſi tendre, que je ne ſaurois me diſ-
» penſer de prendre l'intérêt le plus
» ſenſible à ce qui vous touche. »

» Apprenez donc *Miſs*, (ajouta-
» t-elle, d'un ton plus impoſant encore)
» que cet homme eſt très dangereux;
» qu'il ne cherche, probablement, qu'à
» vous abuſer; & (puiſqu'il faut
» enfin vous le dire) qu'il a ôſé me
» propoſer de lui ménager, chez
» moi, une entrevue avec vous. Que
» juſtement indignée de la propoſi-
» tion, je lui ai nettement declaré,
» qu'à moins qu'il ne m'atteſtât par ſer-
» ment que ſon but étoit légitime,
» il pouvoit renoncer à compter ſur
» moi?.. Mais je dois vous l'avouer
» ma chère *Miſs*, c'eſt ce que je
» n'ai pû en obtenir!.. Moyennant
» quoi, je ne vois que l'abſence qui
» puiſſe vous ſauver du péril dont je
» vous vois menacée. Et ſi vous étiez,

» ainſi que moi, de cet avis, j'ai dans la
» province une maiſon, où maîtreſſe de
» paſſer tranquillement l'été, vous pour-
» riez inſenſiblement vous défaire d'une
» paſſion qui n'a déja que trop gagné
» ſur vous ! »

Cette invitation me fut faite avec tant de franchiſe & d'amitié, & le motif m'en parut ſi louable, que je ne crus pas pouvoir m'y refuſer.

Dans l'enfoncement du jardin de cette maiſon, étoit une eſpéce de labyrinthe, au milieu duquel étoit un petit ruiſſeau qui arroſoit des jaſmins dont étoit couvert un joli berceau. C'étoit dans ce lieu, auſſi paiſible qu'agréable, que je paſſois preſque toutes les journées avec quelques romans & quelques uns de nos meilleurs poëtes.

Un ſoir, que la fraîcheur du zéphir, le murmure de l'eau, & le chant du roſſignol avoient ajouté à cette douce indolence qu'inſpire naturellement l'approche de la nuit, ſurtout dans les

grandes chaleurs; un ſoir, dis-je, que je goûtois cet innocent plaiſir, & preſque à l'heure où j'avois coûtume de me retirer, quel fut ma ſurpriſe, en voyant s'approcher de moi le jeune Lord, qu'il s'en falloit bien que j'y attendiſſe!..

A ſon air, où l'embarras & l'inquiétude étoient marqués, mon premier ſentiment fut de juger que j'étois trahie; & le vif reſſentiment que j'en conçus m'inſpira tout le courage dont je ſentis avoir beſoin.

J'avourai cependant qu'en le voyant arriver au berceau, mon cœur ſe révolta contre moi-même, & que je ne pus étouffer une ſecrette joie, dans l'eſpérance que ſon but n'étoit autre que celui d'avoir ſaiſi cette occaſion pour me faire une reſpectueuſe déclaration de ſon amour!.. Mais la façon dont il me parla ne me laiſſant plus douter des coupables eſpérances qu'il

avoit conçues : » Milord (lui dis-je, » en me levant, & avec toute l'in- » dignation dont j'étois animée) ſe » pourroit-il que vous fuſſiez aſſez » lâche pour vouloir profiter de l'avan- » tage que vous donne la ſolitude où » vous me ſurprenez ?.. Apprenez, » pour peu que vous perſiſtiez dans » votre entrepriſe, que cette arme, » toute foible qu'elle eſt (c'étoit un » petit couteau, pas plus long que le » doigt, que je tirai de ma poche, en » m'éloignant de quelques pas,) cette » arme, dis-je, me délivrera d'une vie » que je ne pourrois deſormais enviſa- » ger que comme un opprobre pour » moi ?..

L'air & le ton de ce propos, joint à la fermeté impoſante que m'inſpi- roit la vérité du ſentiment dont j'étois animée, déconcerterent le jeune Lord au point que je le voyois prêt à tom- ber à mes pieds pour me prier de lui

pardonner ce n indigne attentat... Lorſque *Miſs Friſs Couning*, qui pour jouir de plus près de ſa trahiſon, ſe tenoit cachée à quelques pas de là, ſortit tout-à-coup de ſon embuſcade; & ſe flatant ſans doute encore de m'en impoſer, s'écria, avec le ton de la fureur: » Ah lâche, & très indigne » Lord! Eſt-ce donc pour venir deſ» honorer ma maiſon, que vous avez » ſû ſi ſecrettement vous y introdui» re?.. Apprenez que!...»

Elle alloit continuer cette impertinente apoſtrophe, lorſque le jeune Lord, en partant d'un grand éclat de rire, lui dit: » menagez, de grace vos » poulmons, ma chère & prétendue » parente! J'ai déjà trop à rougir du » honteux perſonnage que vos conſeils » m'ont fait jouer ici!... Et vous, » ma chère *Miſs* (me dit-il, de » de l'air le plus reſpectueux & le » plus obligeant) daignez, de grace,

» me le pardonner !.. Et pour vous » prouver toute la ſincérité de mon » repentir ; je pars, en vous ſup- » pliant, de prendre garde, à l'avenir, » ſur tout aux femmes auxquelles vous » croirez devoir accorder votre con- » fiance ! »

QUE DE CRIMES IMPUNIS!

ANECDOTE ANGLAISE;

*Lettre à M. le Comte de B****

Il y a quelques jours, qu'étant allé voir un de mes fermiers, dont la femme, qui a ſervi dans notre famille, & qui a eu même éducation avec ma mère, ſe diſtingue par ſes manières & par ſes ſentimens de toutes les perſonnes de ſa ſorte; je trouvai cette femme infortunée baignée dans les larmes, & accablée d'une douleur, qui alloit juſqu'à la ſtupidité. Ses yeux paroiſſoient éteints, & tous ſes dehors exprimoient encore mieux l'état affreux de ſon intérieur, que ne l'auroient pû faire les expreſſions les plus pathétiques. Elle s'appuyoit ſur une table,

ayant devant elle une lettre qu'elle venoit d'écrire à un homme de grande qualité, qui, depuis, s'eſt attiré une affreuſe réputation par ſon habileté à débaucher de jeunes & jolies villageoiſes. Elle voulut bien me permettre de lire cette lettre; & j'y vis, avec douleur, que ſa fille infortunée étoit du nombre de celles que ce Seigneur a ſacrifiées à ſes paſſions.

J'ai obtenu depuis, Monſieur le Comte, qu'il me fût permis de vous en envoyer une copie, & qui, probablement peut vous intéreſſer.

J'ai l'honneur, &c.

MONSEIGNEUR,

« Je ne ſuis inſtruite que d'hier, du » cruel affront que vous avez fait à » ma fille !...

« Il faut donc que vos abominables

» plaisirs d'un moment, répandent
» une amertume éternelle sur ma vie ?
» Sur la vie d'une personne de qui
» vous n'avez jamais reçu la moindre
» offense ?.. Cette seule considération,
» sans doute, auroit dû détourner une
» âme noble d'une action si indigne
» & si lâche!

» Mais qu'est-ce encore que mon
» malheur auprès de celui où vous
» précipitez une fille infortunée, que
» vous puniſſez si cruellement de la
» tendresse aveugle que vous avez su
» lui inspirer pour vous?.. Une af-
» fliction aussi durable que son infamie,
» peut-elle ne pas être son partage
» inévitable; à moins qu'elle ne s'ar-
» rache à ce malheur, par un mal-
» heur infiniment plus grand, en
» renonçant pour jamais à toute es-
» pèce de vertus, c'est à dire en se
» livrant à la prostitution publique ?

» Telle est, Monseigneur, la ré-

» compenſe qu'elle reçoit de vous,
» pour vous avoir, inconſidérément,
» ſacrifié tout ce qu'elle avoit au
» monde de précieux, ſon honneur,
» & ſa réputation !.. Que diriez-vous
» ſi mon fils en eût agi de même
» avec l'une de vos filles ?.. Cette
» ſeule idée allume dans votre âme
» la fureur & la rage ? Vous croyez
» que mille morts ne le puniroient
» pas aſſez d'un pareil attentat !..
» Quoi, Monſeigneur ! L'honneur
» de votre fille, que la perte de ſa
» réputation ne priveroit pas d'une
» vie commode, & même agréable,
» eſt-elle en effet d'un plus grand
» poids que celle de votre malheu-
» reuſe victime, dont il étoit l'unique
» bien ?.. Faut-il que mon fils, deſ-
» titué de tous les avantages d'une
» brillante éducation, modère ſes de-
» ſirs ? Et vous, Monſeigneur, aurez-
» vous la prérogative de vous aban-

» donner, aveuglément, à l'impétuosité
» des vôtres ?

» Ah ! Puisse un opprobre éternel
» s'attacher à un titre qui dispense
» de toute espèce de considération
» ceux qui s'en trouvent décorés, &
» qui sans doute à cet égard ne peut
» que les confondre avec les plus vils
» animaux... Ah ! Que maudit soit à
» jamais le faux éclat qui sût éblouir
» ma malheureuse fille, au point de
» courir inconsidérément à sa propre
» ruine.

» Est-ce dans cette vue, Monsei-
» gneur, que le rare mérite & les
» brillantes vertus de vos ancêtres ont
» été honorés de la *Patrie ?* Est-ce
» afin que cette digne récompense
» vous servît d'une espèce d'intrigante
» dans vos passions effrénées, & qu'elle
» vous donnât le funeste privilège
» d'opprimer, impunément, l'inno-
» cence, & de déshonorer les per-

» ſonnes qui ont le malheur de ne
» ſe pouvoir défendre contre vous!
» S'il en eſt ainſi, & ſi nos loix ſont
» vraiment ſages, elles doivent ſe
» hâter de renverſer l'ordre des récom-
» penſes, elles doivent réduire les
» gens de mérite à la mendicité, afin
» que leurs deſcendans, forcés de ſe
» ſoutenir par les actions & les talens,
» ſoient exempts de vices, ſur tout
» de celui que je vous reproche: c'eſt-
» à-dire de ſe plaire à plonger, de
» ſang froid, de dignes & honnêtes fa-
» milles dans les abymes du malheur.
» Déplorable mère que je ſuis, que
» vai-je devenir moi-même? Quelle
» foule, quelle enchaînement de pen-
» ſées déchirantes, & quel vuide
» ténébreux va s'étendre ſur tout les
» jours de ma vie?.. Que dis-je?
» votre crime, que rien ne pourra me
» réſoudre à vous pardonner, ne me
» prive-t-il pas de l'eſpérance même

» d'être moins malheureuſe dans l'autre » vie ? Et que deviendrez-vous vous-» même, Monſeigneur, lorſqu'au jour » du jugement dernier, vous me » verrez tenant, entre les bras, ma » malheureuſe fille, implorer, à grands » cris, la vengeance céleſte ſur votre » trop coupable tête ?.. Oui, Mon-» ſeigneur, oui ! Dans l'état horrible » où ſe trouve aujourd'hui mon âme, » quel plaiſir j'enviſage pour moi, » d'être alors votre Bourreau ? D'in-» ſulter à votre crime, en vous » voyant livrer à tous les ſupplices dûs » à vos forfaits !

» Adieu, Monſeigneur ; & puiſſe » mon eſpoir être bientôt rempli !

Votre conſcience vous dira qui je ſuis.

P. S. On prétend que cette lettre fit ſur le Lord une ſi grande impreſ-ſion, qu'il employa tous les moyens

poſſibles pour appaiſer cette digne mère, ſans pouvoir y parvenir. Mais qu'après le décès de la fille, qui mourut en couche, il plaça, très avantageuſement, le frère, & combla ſa famille de ſes bienfaits.

LETTRE A L'EDITEUR,

CONTENANT

LA RELATION

D'UN CRIME ATROCE.

VOICI, Monſieur, un fait auſſi cruel qu'extraordinaire qui me tombe ſous la main, en parcourant un manuſcrit dont la date ne me paroît pas devoir être préſumée d'au delà de 30 ans; & qui, à titre de pièce *intéreſſante* & hiſtorique, me ſemble, ſauf meilleur avis, propre à occuper une place dans votre recueil.

Le *Comte de* *** étoit en route pour ſe rendre à une de ſes terres. A l'approche de la nuit, il imagine devoir chercher un gîte agréable dans un château

voisin, appartenant à un de ses anciens amis, qu'il n'avoit pas vu depuis quelques années, & qu'il se flatte de pouvoir surprendre agréablement.

Il arrive, apperçoit de grands changemens, apprend que le Seigneur est mort, mais que son fils, qui a hérité de ses biens est dans le château.

Le Comte se fait annoncer, trouve en effet le jeune héritier qui l'accueille très poliment, & qui lui raconte toutes les circonstances de la mort d'un père, qu'il regrettera toujours. Le souper fini, on conduit le voyageur dans une chambre, au bout d'une assez longue galerie; & où, attendu la fatigue de la journée, il se hâte de se coucher, & ne tarde guère à s'endormir.

Vers les deux heures du matin, le Comte tout-à-coup réveillé par un bruit sourd qu'il entend dans sa chambre, entr'ouvre son rideau, entrevoit une espèce de fantôme blanc, allant droit

à la cheminée, où il s'assied près d'un reste de feu, en s'écriant, » ô mon » Dieu ! Je puis donc encore une fois » me chauffer ? »

Le Comte, intrépide de son naturel, & qui ne le perdoit pas de vue, voit que ce prétendu fantôme est de forme humaine, couvert de haillons blancs, & qui après s'être réchauffé s'approche de son lit, en tâte les matelats, & se disposoit à s'y coucher à son coté. — » Qui es-tu ? (s'écrie alors le Com- » te) & que viens-tu chercher, ou » demander ici ? »

A peine a-t-il lâché ces mots, que le spectre le reconnoissant, à la voix... » Juste Ciel ! Qu'entens-je ! est-ce » bien vous, mon cher & ancien ami ?.. » & ne reconnoissez-vous pas le vôtre ? » — Ah ! (replique le voyageur) sans » doute, à votre voix, mon cœur ne » peut vous méconnoître... Mais votre » fils, lui même, hier au soir, m'a

» certifié que vous étiez mort ? — Je
» vis, mon cher ami ! Je vis ! Mais
» pour mourir mille fois le jour depuis
» six ans, que ce barbare, que cet en-
» fant dénaturé, m'a plongé dans un
» cachot, où je ne me nourris que
» de mes larmes... Le monstre, avide
» de mes biens, & trop empressé de
» jouir pour attendre plus longtems
» ma fin, secondé par des complices
» dignes de lui, a sans doute répandu
» le bruit de ma mort, fait faire en
» conséquence mes obséques, tandis
» que renfermé dans ma prison, on
» m'y donnoit à peine & la vie &
» l'habit... Hier au soir, m'étant ap-
» perçu qu'on avoit oublié de fermer
» la porte de mon cachot, j'ai attendu
» la nuit pour chercher à me procu-
» rer quelque soulagement, ou peut-
» être la facilité de me sauver de cet
» enfer, le hazard m'a conduit dans
» cette chambre où le peu de feu que

» j'ai entrevû, (moi qui depuis ſix ans
» n'en avoit pas plus vu que de lit !)
» mon premier mouvement a été de
» commencer par profiter de l'un &
» de l'autre, en attendant la mort, au
» cas que le monſtre à qui j'ai donné
» l'être, eût réſolu de me l'ôter.

» Non, mon cher ami ! (s'écria le
» Comte avec tranſport) non vous ne
» mourrez point, & le crime ſera
» puni... Eh ! Ne ſuffit-il pas de ſen-
» tir l'amitié pour être pénétré des
» maux que vous avez ſoufferts ?..
» Mais le jour commence à paroître :
» redoutons le moindre ſoupçon !..
» Embraſſons-nous, mon cher ami ?
» Retournez dans votre priſon ; &
» ſoyez ſûr d'avoir bientôt de mes nou-
» velles. »

Le Comte, en effet, vole à la Cour, inſtruit le miniſtère du crime ; le père, en conſéquence eſt arraché de ſa priſon, rétabli dans ſes biens ; & le fils

qu'on n'a pas vu depuis cet inſtant, a ſans doute, (& par égard pour la famille) été renfermé, pour le reſte de ſon odieuſe vie, dans quelque priſon d'état.

TRAIT de franchiſe & de bonne amitié, déjà connu (diront certains critiques) mais qui ne ſauroit jamais l'être trop.

VOITURE étoit joueur, & ſans trop conſulter ſa bourſe, haſardoit quelque fois des ſommes aſſez conſidérables.

Il perdit, un jour, chez *Monſieur*, juſqu'à quatorze cens louis ſur ſa parole, & qu'il promit de payer le lendemain. N'ayant pû cependant donner que douze cens louis, ce Poëte, qui ſe piquoit de la plus ſcrupuleuſe exactitude, écrivit à ſon ami *Coſtar*, le billet ſuivant:

» Envoyez-moi, promptement, je » vous prie, deux cens louis dont j'ai » beſoin, pour completter les quatorze » cens, que je perdis hier au jeu!

» Vous ſavez que je ne joue pas moins » ſur votre parole que ſur la mienne.

» Si vous ne les avez pas, emprun- » tez les; ſi vous ne trouvez perſonne » qui veuille vous les prêter, vendez » juſqu'à votre bon ami M. *Pancquel:* » car il me faut abſolument, ces deux » cens piſtoles.

» Voyez avec quel empire vous » parle mon amitié? C'eſt qu'elle eſt » forte : la vôtre, qui eſt encore foible, » diroit: je vous ſupplie de me prêter, » ſi vous pouvez, ſans vous incom- » moder, deux cens louis ?.. Je vous » demande cependant pardon, d'en » uſer ſi librement! »

Caſtar, en lui envoyant ce qu'il demandoit, lui fit la réponſe ſuivante.

» Je n'aurois jamais cru avoir tant » de plaiſir pour ſi peu d'argent! Et » puiſque vous jouez ſur votre parole, » je garderai toujours un fonds pour la » dégager.

» Je vous assure, de plus, qu'un de » mes parens a toujours mille louis, » dont je puis disposer comme s'ils » étoient dans votre cassette.

» Je ne voudrois pourtant pas vous » exposer par là à quelque perte un » peu trop considérable : car un de » mes amis me disoit hier, que *feu* » *son bien* avoit toujours été le meil- » leur ami qu'il eût eu au monde !

» Ainsi je vous conseille de garder » le vôtre, & je vous renvoie votre » promesse ; très surpris que vous en » usiez ainsi avec moi, après ce que » je vous vis faire, il y a quelques » jours, pour *Balzac.* »

Il faut avouer que cette manière d'emprunter & de prêter, n'est pas commune, & surtout aujourd'hui, parmi Messieurs les beaux esprits !

Voici le trait de générosité de *Voi-*

ture envers *Balzac*, & dont *Coſtar* vient de parler:

Balzac lui ayant envoyé demander quatre cens écus à emprunter, *Voiture* les envoya galamment; & prenant des mains du Laquais de l'emprunteur le billet que lui envoyoit ſon maître, écrivit au bas; » je ſouſſigné, » confeſſe devoir à M. *de Balzac*, la » ſomme de huit cens écus, pour le » plaiſir qu'il m'a fait de m'en empruns » ter quatre cens. »

De toutes les Epîtres de *Voiture*, celle-ci, ſans doute, peut-être regardée comme la plus belle!

Voiture a dit des Princes:

Heureux, qui ne les connoît guère!
Plus heureux, qui n'en a que faire!

RELATION

DU FAMEUX DUEL

ENTRE LE LORD BRUCE,

ET LE Chr. EDOUART SACKVILLE,

PAR CE DERNIER.* .

Je ne ſaurois, Monſieur, être inſenſible aux bruits injurieux qu'on fait répandre dans le monde, ſur la conduite que j'ai tenue dans mon combat funeſte avec le Lord *Bruce*. Il n'y a que deux moyens de ſoutenir ſa réputation contre de pareilles calomnies, dont il eſt impoſſible de prouver directement la vérité : ce ſont le *ſerment* &

* Nous ne trouverons pas la datte préciſe de ce combat. Mais on nous aſſure que c'eſt en 1715 ou 1716, qu'il s'eſt paſſé.

l'*épée*. On ſe ſert du premier devant les Magiſtrats, & dans certains cas importans, je crois qu'on peut encore l'employer pour ſe juſtifier dans l'eſprit d'un ami, qu'on eſtime & qui nous connoît : pour le ſecond moyen, je crois qu'il eſt naturel d'en faire uſage à l'égard de ceux, qui ſont aſſez méchans pour nous calomnier, & aſſez imprudens pour ſoutenir leur calomnie.

Pour vous, Monſieur, qui avez de l'eſtime pour moi, plutôt parceque vous m'aimez, que parceque je le mérite, vous me croirez ſur ma parole. Permettez-moi donc de vous informer, exactement, de la vérité des choſes ; & faites moi la grace d'en inſtruire les autres, qui pourroient prêter l'oreille à des bruits qui ne ſervent qu'à détruire ma réputation, que vous ſavez m'être plus chere que la vie. J'oſe, en conſéquence, vous jurer, foi de Gentil-

homme, que le récit que je vais vous faire, ne contiendra rien qui ne ſoit dans la plus exacte vérité & qu'il renfermera juſqu'aux moindres particularités de ce triſte événement.

Vous verrez d'abord ici le cartel que Mylord m'envoya de Paris par un cavalier Ecoſſois, qui me le fit tenir dans le Comté de *Derby*, chez mon beau-père. Cette lettre eſt ſuivie de ma réponſe, dont le même Gentilhomme fut porteur. Je vous envoie auſſi ma ſeconde lettre, où je fais ſavoir au Lord le choix que j'ai fait du lieu & des armes, & qu'il a reçu des mains de mon Laquais, à qui j'avois fait prendre la poſte, dès que j'eus mis pied à terre à *Roterdam*. J'y ai joint le dernier billet de mon ennemi, dans lequel il reconnoît la nobleſſe de mon procédé avec lui. J'ai cru devoir vous faire tenir ces différentes piéces, pour vous mettre au fait de tout ce qui s'eſt paſſé

entre le défunt & moi, jusqu'à ce que nous nous fussions rendus & rencontrés à *Torgoes*, ville de *Zélande*, où je lui avois donné rendez-vous.

Dès qu'il y fut arrivé, avec un M. *Crayford*, Gentilhomme Anglais, un Chirurgien, & un seul Valet; je lui envoyai mon second, le Chevalier *Hayden*, pour lui dire que, désormais, nous ne ferions rien que de concert, par rapport au lieu & aux conditions du combat. Nous donnâmes la dessus, un plein pouvoir à nos seconds qui convinrent ensemble que nous irions à *Anvers*, & de là à *Berg-op-zoom*, proche de laquelle ville est un village qui sépare le territoire des Etats-Généraux de celui de l'Archiduc; & c'est là que devoit être notre champ de bataille, afin que le vainqueur pût se dérober au plus vite à la justice du pays, en se retirant dans la juridiction d'une puissance non lézée.

Il fut encore arrêté que dans le cas où l'un des combattans viendroit à tomber, le combat finiroit; & que celui qui, par ce malheur, seroit mis à la discrétion de son ennemi, reconnoîtroit lui être redevable de la vie. Mais que si l'épée de l'un de nous venoit à se casser, l'autre n'en tireroit aucune espèce d'avantage, & que, dans l'instant même, nous nous racommoderions; ou que ce seroit à recommencer un autre jour, à des conditions égales.

Nous approuvâmes l'un & l'autre ces réglemens, & nous embarquâmes pour *Anvers*.

J'avois envoyé mon épée à Mylord lorsqu'il étoit à Paris, afin de l'appareiller. Mais la crainte qu'on en découvrît son dessein l'en avoit empêché. Il en emporta bien une avec lui, de même longueur, mais presque deux fois plus large. A quoi mon second trouva à redire, & me conseilla d'en

chercher moi-même une exactement pareille à la mienne, & de les envoyer toutes deux à l'ennemi, afin qu'il pût choisir celle qui lui plairoit le plus. Il alla, de mon consentement, les porter lui-même au Lord, qui trouva à propos de prendre la mienne; & qui dit, en même tems, » qu'il se trouvoit si fort » en arrière avec moi, que quelques » gouttes de mon sang ne lui suffiroient » pas, & que par conséquent il vouloit » se battre sans second: je sai, ajouta-» t-il (ce sont ses propres termes) » je sai qu'un aussi digne Gentilhomme » comme vous, ne pourroit voir tran-» quillement pousser les choses à l'é-» gard de son meilleur ami, aussi loin » que je le dois, pour satisfaire plai-» nement à mon honneur. »

Le Chevalier *Hayden* lui répondit que de pareilles intentions étoient bien sanguinaires, & plus dignes d'un Boucher que d'un homme de naissance,

qui ne doit ſe battre que par un principe de gloire, & non par un motif de cruauté. Il ajouta que ce procédé n'étoit pas moins offençant pour lui-même, qui étoit venu de ſi loin, uniquement pour me rendre les devoirs dûs à l'amitié dans ces ſortes d'occaſions. Mais au lieu de répondre, le Lord ne fit que répéter ce qu'il venoit de dire; ce qui porta mon ſecond à lui laiſſer l'épée qu'il avoit choiſie, & à venir m'inſtruire du nouveau deſſein de mon ennemi.

J'avoue que ſa féroce réſolution m'irrita vivement, non pas tant à cauſe d'elle-même, qu'eu égard à la façon dont il l'avoit exprimée.

J'avois déjà dîné; & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais mangé avec plus d'appétit. Vous ſavez probablement, Monſieur, que le ſentiment aſſez général des Chirurgiens, eſt que les bleſſures ſont bien plus dangereuſes quand

l'eſtomac eſt plein, que lorſqu'on eſt à jeun ?... Je priai cependant mon ſecond d'aller dire au Lord que mon intention étoit de décider notre querelle, dès l'inſtant même ; & que s'il le trouvoit bon, nous monterions ſur le champ à cheval, accompagnés de nos deux Chirurgiens, leſquels ſeroient ſans armes.

Il accepta la partie ; & nous nous mimes en marche, de manière pourtant qu'il y eût toujours entre nous un eſpace d'environ deux cens pas.

A peine avions nous fait ainſi une demi-lieue, qu'indigné de voir le Lord ſi vivement altéré de mon ſang, & n'étant plus maître de ma paſſion, je lui propoſai, ſans aller plus loin, de mettre pied à terre : ce qu'il fit de l'air le plus déterminé.

Nous étions dans un pré, où nous avions de l'eau juſqu'au deſſus de la cheville du pied : ce qui n'empêcha pas

qu'après avoir quitté nos habits, nous ne commençâmes à nous charger. Nos Chirurgiens, conformément à nos ordres, étoient à quelque distance de nous; & nous leur avions expressément enjoint, sous peine de notre indignation, quelque chose qui arrivât, de se tenir à leur poste.

Je portai d'abord une botte au Lord, mais comme je ne l'avois pas assez allongée, j'en fus puni, en recevant un coup dans le bras droit, au moment que je le retirois, pour me remettre en garde.

Brûlant d'avoir ma revanche, j'avançai de nouveau sur lui; je le manquai encore; & en ripostant, il fut assez heureux pour me porter un coup dans la poitrine, qui me la perça de part en part.

Nous trouvant alors tellement sous les armes de l'un & de l'autre, que dans l'impossibilité de nous en servir, nous

nous primes mutuellement au corps, & luttames pendant quelque tems avec tout l'acharnement de deux gens qui ſe diſputent les deux choſes les plus précieuſes, c'eſt à dire *l'honneur & la vie.*

Pendant cette cruelle lutte, je perdis à peu près, un doigt de la main droite, lequel ne tenoit plus qu'à un reſte de peau; & qui cependant ſemble aujourd'hui ſi bien ſur les voies de guérir, que je ne déſeſpère pas de pouvoir bientôt m'en ſervir.

Nous trouvant enfin tous les deux preſque également hors d'haleine, nous hazardâmes preſque en même tems quelques propoſitions de lâcher nos épées. Mais quand l'amitié eſt éteinte, la confiance peut-elle encore ſubſiſter? Et il s'agiſſoit de ſavoir lequel des deux lâcheroit le premier ſon arme?.. Sur quoi nouveaux efforts de part & d'autre; juſqu'au moment que raſſemblant

tout ce qui me reſtoit de forces, après lui avoir, d'un tour de main, arraché la mienne, je la lui portai à la gorge, en reſtant toujours maître de la ſienne, & lui propoſai de me demander la vie! Ce qu'il refuſa, quelque preſſant que fût le danger, en continuant ſes efforts, pour ſe dégager.

J'avois trois bleſſures dans le corps, je me ſentois affoiblir par la perte de mon ſang; & le triſte état où je me voyois me rappellant le ſouvenir de la barbare réſolution qu'il avoit de ne voir ſon reſſentiment ſatisfait qu'après m'avoir arraché la vie; tous ces motifs réunis me firent porter la pointe de mon épée ſur ſon cœur. Mais un mouvement qu'il fit me l'ayant fait manquer, je ne lui paſſai pas moins mon épée à travers le corps, puis l'ayant retirée à moi, je le perçai une ſeconde fois de part en part. Dans cet inſtant, & tout en s'écriant, » *Ah! Je ſuis mort!* Il parvint preſque

» à me saisir dans l'espoir de me ter-
» rasser. Mais trop foible pour y reussir,
» je le mis lui-même sur le dos; & le
» tenant ainsi sous moi, je lui proposai,
» de nouveau, de me demander la vie.
» Mais ne voulant pas la conserver à ce
» prix, il me répondit, & toujours
» avec la même intrépidité, qu'à ce
» prix, il la mépriseit. »

Je vous avoue, Monsieur, que je trouvai dans cette réponse, tant de grandeur d'âme, que je n'eus pas le cœur de lui faire quelque nouvelle violence; que je me contentai seulement de le tenir à terre, jusqu'à ce que son Chirurgien m'ayant crié qu'il alloit expirer, si ses playes n'étoient bandées; je lui demandai alors s'il souhaitoit que cet homme approchât? A quoi le Lord, ayant consenti, je me mis en devoir de m'en aller, sans seulement songer à lui prendre son épée, persuadé qu'il y a de l'injustice à déro-

ber les armes, même de ſon ennemi.

L'affaire etant finie, je fis quelques pas vers mon Chirurgien : mais la perte de mon ſang me fit tomber entre ſes bras, & je crus y perdre la vie. Cependant quelques liqueurs ſpirituelles m'ayant fait revenir à moi, c'eſt alors que je me vis dans le cas, bien plus preſſant, encore de la perdre. Au moment que j'y ſongeois le moins, le Chirurgien du Lord arriva ſur moi, avec l'épée de ſon maître; & ſi mon Chirirgien ne s'étoit pas ſaiſi de la mienne pour me défendre, j'allois tomber ſous une main ſi vile!

Quoique mon ennemi, nâgeant dans ſon ſang, n'attendît que la mort, cette action le révolta ; & conſervant juſqu'au dernier moment ſon caractère : » Arrête maraud! » S'écria-t-il, autant que ſes forces purent le lui permettre.

Voila, Monſieur, tout ce qu'il m'eſt poſſible de vous dire ſur cette funeſte

affaire; & je vous proteſte, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, que rien au monde n'eſt plus exactement vrai que cette triſte relation, que je vous conjure de faire tenir, au plutôt, avec l'incluſe, à Mylord, le grand chambellan.

J'ai l'honneur, &c.

Edouart Sackville.

COMMUNAUTÉ
DE FILLES
ET PHILOSOPHES ANGLAISES.

LES femmes Philoſophes ne ſe gouvernent pas comme les autres perſonnes de leur ſexe. Il eſt vrai que la flaterie eſt le plus ſûr moyen de les gagner toutes, & qu'il ne s'agit que de la manière de s'y prendre : mais le conteur de fleurettes le plus adroit riſquera pourtant d'échouer ſouvent auprès d'une *Platonicienne* : elle fait profeſſion de mépriſer l'encens ; & les louanges les plus délicates ne peuvent toucher cette âme toujours élevée au-deſſus des ſens & de la matière.

N'allez donc pas entamer avec elles par le panégyrique : contentez-vous

d'admirer en silence ce qu'elle dit, ainsi que ce qu'elle fait ; comptez que l'indifférence glaciale qu'elle vous témoigne est plutôt un caprice de l'esprit qu'un sentiment du cœur.

Nous avons eu dans cette isle, y a quelques années, une communauté de filles de ce caractère. S'étant mises en tête que le célibat étoit le seul état convenable à leur façon de penser, elles se déterminerent, décidément, en faisant société de biens, de se bâtir un Monastère, & de s'y retirer pour ne vivre qu'entr'elles.

La situation ne pouvoit être plus agréable ; la nature sembloit y avoir épuisé ses trésors ; tout ce qui pouvoit convenir à y rendre la vie aussi paisible qu'agréable s'y trouvoit rassemblé ; mais l'entrée en étoit rigoureusement interdite à toute espèce de galans, & même de galanterie.

L'institution de ce nouvel ordre,

ayant fait du bruit dans le monde, ſept jeunes Cavaliers, également aimables & bien nés, & dont la ſingularité de l'aventure avoit piqué la curioſité, partirent enſemble un beau jour, pour aller voir un établiſſement ſi nouveau dans leur pays, & dont la renommée (diſoit-on) n'exagéroit pas les merveilles.

Notez que ce nombre de ſept étoit préciſément celui des Recluſes, & que parmi ces jeunes & verts-galans il en étoit un, vrai petit-maître, & pétillant d'eſprit, mais qui ſavoit plier ſon caractère & ſi bien aſſortir ſa figure au perſonnage qu'il ſe propoſoit de jouer, que le maintien & les propos du juge le plus grave euſſent à peine inſpirés plus d'attention & de confiance.

Ce fut celui qui, le premier, ſe préſenta à la porte du nouveau Monaſtère; & dont une ſervante, dès l'inſtant qu'elle l'eut apperçu, ſe hâta de le

prier de s'éloigner d'une maiſon, dont l'entrée etoit interdite à tout le ſéxe maſculin.

» Mon enfant, (lui répondit-il, » du ton le plus modeſte, & le plus » affectueux) ce ſont quelques jeunes » gens, qui dans le dèſir de s'inſtruire, » ont réſolu de voyager pour voir le » monde. Nous avons cru devoir com- » mencer par l'Angleterre ; & cette » maiſon ſe rencontrant ſur notre rou- » te, nous ôſons eſpérer que vos Da- » mes ne trouveront pas mauvais que » nous en viſitions les appartemens & » les jardins, qu'on nous a peints » comme très dignes d'être vus. Ne » nous refuſez donc pas la grace, » ma chère *Babet*, de nous conduire » vous-même aux endroits où nous ne » pourrons ni voir vos maîtreſſes, ni » en être vus ; ne fuſſe que pour, lorſ- » que uous ſerons dans les pays Ca- » tholiques, nous ayons le plaiſir de

» leur apprendre que nous avons chez » nous des Religieuſes Proteſtantes. »

Ces motifs, aſſaiſonnés de toutes les politeſſes de l'Orateur, & ſurtout d'une aſſez jolie bague qu'il pria la Tourière d'accepter, ſemblerent aſſez légitimes à cette jeune & ſimple payſanne, pour la déterminer à riſquer quelque légère réprimande de la part des Dames, plutôt que de s'oppoſer plus longtems au deſſein de nos jeunes & galans voyageurs... Et les voila dans le Couvent.

Pendant ce tems les Recluſes, qui étoient aux *écoutes*, frémiſſoient de colère ; & ne pouvant digérer cette entrepriſe de la part de ces audacieux profanes, la Principale, ou Supérieure, crut qu'il étoit de ſon devoir, pour leur inſpirer plus de reſpect & les forcer à ſortir du Couvent, d'aller à leur rencontre.

Son nom étoit *Vénérande*; elle étoit

fondatrice de la communauté, & Auteur d'un livre connu ſur les avantages de la vie monaſtique... Que de titres pour ne pas douter du ſuccès de la démarche qu'elle alloit faire!

A ſon approche, le grave petit-maître ſe détache pour lui adreſſer un pompeux compliment, au nom de ſa compagnie, & l'accueil que lui fit la Dame auroit ſuffi pour démonter tout autre que lui. — » » Je vous trouve bien hardi (lui » dit-elle!) Quel que vous ſoyez, » Monſieur, d'oſer entrer malgré » les ordres qui vous ont été noti- » fiés de ma part, ainſi que de celle » de mes compagnes!.. Pouviez-vous » même ignorer que cette retraite étoit » conſacrée à la méditation, ainſi qu'à » la contemplation des choſes céleſtes; » & dès là interdite, à tout ce qui pour- » roit nous en diſtraire! »

L'introducteur,

L'introducteur, qui s'attendoit à cette réception, & qui connoiſſoit de réputation la Supérieure, ſe compoſa de façon que quelqu'un qui l'eût connu lui-même auroit pû s'y tromper, lui répondit, en s'inclinant de l'air le plus naturellement reſpectueux: » Quelques ſoins que vous ayez pris, Madame, pour cacher au public le beau projet d'un établiſſement dont le bruit eſt partout répandu, ſeroit-il poſſible que vous puſſiez vous offenſer que de jeunes voyageurs qui ſe font un devoir de chercher les objets dignes de leur admiration, aient brulé du deſir de voir une communauté digne de la curioſité de ceux qui, comme nous, ne cherchent qu'à s'inſtruire? Nous avons déja vû chez les étrangers des établiſſemens deſtinés aux mêmes fins que celui-ci. Mais le vôtre ſans contredit l'emporte ſur tous ceux qu'on peut voir

» ailleurs ; vous faites revivre l'innocen-
» ce, les mœurs, & la pureté des
» premiers siécles. J'ose dumoins en
» juger ainsi sur les idées qu'en donne
» un livre publié par un auteur de
» votre sexe, qu'on nomme *Vénéran-*
» *de* ; & si l'exécution répond à ce que
» j'en ai lu dans cet excellent ouvrage,
» nous connoîtrions bien peu le prix
» des choses si nous avions moins
» d'empressement pour voir, dans sa
» naissance, une institution qui, sans
» doute, fera la juste admiration de la
» postérité !

» Si mes écrits, Monsieur, (re-
» partit la savante) ont été capables
» d'élever votre esprit, & de vous
» donner du goût pour des conver-
» sations de théologie profonde, ou
» de pure philosophie ; j'ai de quoi
» me féliciter de n'avoir pas perdu le
» tems que mes ouvrages m'ont coû-
» té. »

» Quoi, Madame ! (s'écria ; avec » transport le petit-maître) quoi, Ma- » dame ! C'eſt en vous que je vois l'au- » teur de cet écrit incomparable ?... » Quel ſeroit mon bonheur (ajouta-t- » il, en lui prenant reſpectueuſement la » main) s'il m'étoit permis de rendre » à cette main divine le tribut de re- » connoiſſance, que mes amis, ainſi » que moi, ſont ſans doute enchantés » de lui devoir ? »

A ces mots, & ſans la moindre op- poſition de la part de la Dame, il cou- vre cette main des baiſers les plus en- flâmés, & tous les camarades en font de même.

Les dévotes qui, à travers quelques trous ménagés, étoient témoins de cette ſcene, étoient au comble de l'étonnement.

Cependant le petit-maître, après avoir achevé d'énivrer d'encens la ſu- périeure qui, s'étant enfin humaniſée

au point où il avoit voulu la voir, l'introduisit elle-même, ainsi que ses compagnons, dans le parloir des Nonnes; & auxquelles ils trouverent si bien le moyen de plaire, soit en moralisant, soit en philosophant, qu'après y avoir passé les huit journées les plus agréables, ils eurent encore la satisfaction, après leur retour à Londres, d'apprendre vers la fin de l'année, que les leçons de physique qu'avoient reçues d'eux les aimables Recluses, n'avoient pas été infructueuses pour la communauté.

LES TROIS ANNEAUX,

ANCIENNE ROMANCE HELVÉTIQUE,

DIALOGUÉE.

BONJOUR, la belle *Claire* !
Eſt-il ici, *Fernand* ?
— Preux Chevalier, eſt parti pour la guerre,
Trois mois paſſés : reviendra, ne ſais quand.
— *Fernand* ſera volage ;
Quelque autre il aimera.
— De ſon amour il m'a laiſſé pour gage,
Ce nouveau né, qu'à ſon retour verra.

— Prenez-moi belle *Claire*,
Pour votre ſerviteur ?
— Preux Chevaler, *Fernand* ſeul doit me plaire :
Il a ma main, mes ſermens, & mon cœur.
— D'aimer on peut ſe taire :
Vers vous viendrai de nuit.

— J'ai deux témoins, sans qui rien ne puis faire:
Dieu qui nous voit, & mon cœur qui me suit.

— J'en mourrai, belle *Claire*,
Si me tenez rigueur !...
— Preux Chevalier, mieux vaut être sous terre,
Qu'être dessus, le remords dans le cœur.
— Dites-moi donc, cruelle:
D'amour puis-je guérir !
— Je n'en sai rien, de cela ne me mêle:
Mais il vaut mieux en guérir, qu'en mourir.

— Belle *Claire*, une grace
Voudrois vous demander !..
— Si mon devoir, ni mon pouvoir ne passe,
Preux Chevalier, je veux vous l'accorder.
— Prêtez-moi, vous supplie,
Vos trois anneaux dorés !
— Prêter ne peut: jamais, pendant ma vie,
De mes trois doigts ils ne seront tirés.

— Je vous jure, la belle,
Que les rendrai demain !

— *Fernand* m'a dit: « je te crois infidelle,
» Si mes anneaux quittent jamais ta main.
— Eh quoi! cruelle *Claire*,
Rien ne puis-je obtenir?
— Quand vous voudrez choſes que puiſſe faire,
Preux Chevalier, vers moi faut revenir.

Le Chevelier colère,
Sort, la fureur au ſein...
De ſe venger de la fidelle *Claire*,
Auroit-il donc le barbare deſſein!..
Plus dur qu'il ne fut tendre,
Le monſtre n'aime plus.
Chez l'Argentier, tout d'abord, s'en va prendre
Trois anneaux d'or pour punir ce refus.

Le lendemain, ſe jette
Sur ſon puiſſant cheval,
Les trois anneaux portant dans ſa pochette...
O Chevalier, je vois ton but fatal!
Le premier qu'il aviſe,
C'eſt le brave *Frenand*,
Qui revenoit après la ville priſe,
A ſon châtel, voit la mère & l'enfant.

Tous deux quittent la ſelle,
Cauſant en bons amis :
— M'apporte-tu quelque douce nouvelle,
Franc Chevalier, de *Claire* & de ſon fils ?
— Ta *Claire* eſt toujours belle ;
Le beau garçon va bien.
— Mais (dis-moi vrai) *Claire* eſt-elle fidelle ?
— Vois ces anneaux... Ne t'apprennent-ils rien !

Sur ſon courſier s'élance
Le malheureux *Fernand*,
Baiſſant ſon caſque, & brandiſſant ſa lance...
— Meurs, ou me tue, ô Chevalier méchant !
Se bat, à toute outrance,
L'un & l'autre Guerrier...
Enfin *Fernand*, par trop juſte vengeance,
Perce le cœur du félon Chevalier.

Galopant, ventre à terre,
Arrive le jaloux...
— Oh ! Levez-vous, *Claire*, ma fille *Claire* !
Je vois venir mon gendre & votre époux.

— O, dites-moi, ma mère,
Revient-il, en chantant?
— Non, chère fille : il vient, en grand colère;
Et point n'a l'air d'un homme bien content.

Vers *Claire*, en sa chambrette;
Fernand court, furieux.
En le voyant, *Claire* à son col se jette;
Mais le cruel la prend par les cheveux;
Dans sa cour il la traîne,
L'attache à son courtier;
Et sans mot dire, à sa rage inhumaine,
Au galop part le jaloux Chevalier.

Claire, qui se déchire,
Pousse de tristes cris...
Mais le Bourreau se plaît dans son martyre,
Et sans pitié voit ses membres meurtris
Tout le long de la route,
De son sang innocent,
Chaque rocher, chaque buisson dégoute,
Et de cheveux la dépouille en passant.

Mais, trompant la colère
De ce barbare époux,
Le lien rompt... Et pour maudire *Claire*,
De son cheval saute en bas le jaloux.
— De quoi suis-je coupable,
Au nom de Dieu, *Fernand* ?
— Les trois anneaux, épouse détestable,
Qu'aux doigts portois... Où sont-il maintenant ?

— Dieu soit béni !.. j'espère
De mourir sans regret.
Si tu veux voir les trois anneaux de *Claire*,
Tire son gand ; car l'ôter ne pourrois...
Il le tire ; & près d'elle
Par terre tombe en pleurs...
— Relève-toi ! Ta *Claire* fut fidelle :
Je te le prouve ; & contente je meurs !

Lors de sa longue lance,
Fernand veut se percer...
— Arrête, ami ?.. Tu vois mon innocence !
Tu dois, *Fernand*, vivre pour l'annoncer,
Dieu va grace me faire :
Ne me manque plus rien.

Plus rien qu'un drap, pour y coudre de *Claire*
Le corps briſé; car ſon âme eſt à bien.

— De ma propre furie,
O Mort! Vient me ſauver?
— Non tu vivras: *Claire*, en mourant t'en prie;
Pour notre enfant il faut te conſerver.
— S'il demande ſa mère,
Que lui dirai-je, hélas!
— Tu lui diras, qu'elle s'appelloit *Claire*;
Qu'elle t'aimoit... Et mourut dans tes bras!

NOTICE SUR CETTE ROMANCE.

L'hiſtoire qui fait le fond de cette romance, eſt arrivé il y a plus de 500 ans, dans le *pays Griſon*. Au commencement du dernier ſiècle, un Officier *Eſpagnol*, faiſant la guerre dans la *Valteline*, en recueillit la tradition, & en fit le ſujet d'une romance *Caſtillane*, que *M. Bouchand* cite comme un modèle de naïveté, dans ſon *eſſai*

ſur la Poëſie Rithmique. M. Fréron, en rendant compte de cet ouvrage en 1764, rapporte cinq ou ſix couplets de cette même romance, qui ont donné l'idée du ton & de la manière dont ce ſujet pourroit être traité en *Français*. C'eſt par une marche ſi ſingulière que cette romance nationale eſt revenue d'*Eſpagne* en *Suiſſe*, & d'où elle part telle que nous la donnons ici.

F. B.

LE SIÉGE DE ZURICH.

Deuxième Romance helvétique.

Après maints combats meurtriers,
Zurich avoit, pour sa défence,
Perdu la fleur de ses guerriers,
Dont on redoutoit la vaillance.
Le reste, bravant le danger,
Etoit allé loin de la ville,
Les riches moissons protéger,
Dans leur canton fertile.

Soudain venu d'un mont voisin,
Un Berger répand les alarmes:
On crie, on sonne le tocsin;
L'ennemi vient, alerte, aux armes!..
C'étoit *Albert*, qui, bien instruit
Que *Zurich* ne peut se défendre,
Marchoit, en hâte, jour & nuit,
Pour venir le surprendre.

Hélas! Qui peindra les terreurs
De cette ville infortunée,
Sans nul secours ni défenseurs,
Aux ennemis abandonnées?
Chacun, sans trop savoir pourquoi,
Sort des maisons, court, pleure, ou pâlit;
Chacun se dit, avec effroi:
» C'est fait de la patrie! »

Sous un ormeau, près des remparts,
Bientôt se rassemble, en tumulte,
Le prudent sénat des vieillards:
On délibère, on se consulte.
Tous sentent les périls pressants;
Aucun n'y sait porter remède:
Des femmes, de foibles enfans,
Pourroient ils être en aide?...

Tout couvert d'un brillant acier,
La lance au poing, le casque en tête,
Vient, en hâte un jeune guerrier,
Qui fend la foule, qui l'arrête,

Pour donner avis important,
Il demande courte audience ?
L'obtient ſans peine, au même inſtant ;
Et chacun fait ſilence.

» Le brave *Arnold*, de coups percé ;
» Dans les champs que *Sill* arrôſe,
» Sous vos yeux, périt l'an paſſé ?..
» Je ſuis ſa fille, j'ai nom *Rôſe*.
» Mon frère *Albouin*, pour ſa moiſſon ;
» Eſt ſur les rives de la *Thure*,
» Loin de moi, loin de ſa maiſon ;
» Et j'ai pris ſon armure.

» Plus que force, ruſe il nous faut..
» De l'ennemi qui nous menace,
» Et croit nous prendre ſans aſſaut,
» La petite troupe eſt bien laſſe.
» Gardons nous de nous alarmer ;
» La tromper eſt facile choſe :
» Femmes, filles faut avancer ;
» C'eſt le conſeil de *Rôſe*.

Le ſénat, approuvant l'avis,
De s'armer ſoudain leur ordonne.
Ses ordres bientôt ſont ſuivis;
Et chaque femme eſt Amazône.
Pluſieurs, ſous le peſant acier,
En chancellant, marchent à peine:
Mais le péril fait oublier
Et meurtriſſure & gêne.

L'une d'un père languiſſant,
Endoſſe le harnois antique;
L'autre de ſon époux abſent,
Met la cuiraſſe, & prend la pique;
La fille dans ſon bouclier,
Pour mieux voir ſon maintien ſe mire;
La femme affecte un air guerrier,
Se pavane & s'admire.

Déployant le grand étendard,
Au ſon bruyant de la trompette,
En bel ordre, droit au rempart
La troupe marche, *Roſe* en tête.
Mais à tenir laine & fuſeau,
Depuis l'enfance accoutumée,

Leur mains pour les guerriers travaux,
Ne sembloient pas formées.

Albert, sur le rempart fameux,
Que borde la troupe Amazône,
En arrivant tourne les yeux,
S'approche, les fixe, s'étonne!
— Quelle erreur (dit-il) m'a séduit?
— Qu'ai-je, que la honte & la fuite?..
— Chevaliers, décampons, sans bruit,
— Crainte d'une poursuite?

Au deuil, à la sombre terreur,
Soudain, succéde l'allégresse...
On nomme, *Rôse*, un dieu sauveur:
Autour d'elle, on court, on s'empresse!..
Vers le sénat des vieux guerriers,
S'avance la jeune Amazône:
Là, de myrthe & de laurier,
L'attend une couronne.

Rôse, fixant tous les regards,
D'un air modeste, entre & salue.

Le cercle auguſte des vieillards,
Qui ſe lévent, à ſa venue.
Conrard, le chef de la cité,
Prend la couronne, aux yeux l'expôſe,
Et la place avec majeſté,
Sur le caſque de *Rôſe*.

« Quoi de plus beau te puis-je offrir,
« Que les lauriers de ta couronne?
« Rien ne peut jamais les ternir,
« La gloire la vertu les donne;
« Honneur vaut mieux que perle & qu'or.
« Au nom ſacré de la patrie,
« Qui, par toi ſeule, exiſte encor,
« *Conrard* te remercie! »

Sous ſon grand caſque à ſe cacher,
Malgré tout s'obſtine encor *Rôſe*;
A qui veut le lui détacher,
Tout doucement elle s'oppôſe...
« Dans l'inſtant, vais me découvrir...
« Mais, avant lever ma viſière,

« De *Conrard* je veux requérir,
« Une grace dernière. »

Incontinent, à deux genoux,
Devant *Conrard* elle ſe jette.
Chacun lui dit: « relevez-vous?
« Pour ſupplier n'êtes plus faite...
« Ce que jepuis, jure accorder,
« (Répond *Conrard*) deſſus ma vie!...
« Celle là peut tout demander,
« Qui ſauva la patrie ».

Rôſe lui répond: « tu le peux:
« Entre nos deux maiſons rivales,
« Le diſcorde alluma ſes feux:
« Eteignons ces haines fatales...
« Que ta fille *Emma*, dès ce jour,
« Devienne ma meilleure amie;
« Et que d'un mutuel amour,
« Le tendre nœud nous lie? »

Au ſigne du père, *Emma* vient:
« *Emma*, quelle gloire eſt la tienne!...

« D'amitié *Rôſe* te prévient :
» Met la main droite dans la ſienne :
« Et puis tous les deux, vous jurez,
« Qu'oubliant nos vieilles querelles,
« Vos cœurs, par vos mains, figurés,
« Seront unis comme elles ! »

« — Nous jurons (diſent toutes deux.) »
Lors, *Rôſe*, levant ſa viſière,
Paroît ſans caſque à tous les yeux...
Ce n'eſt plus la ſœur, c'eſt le frère !..
« Quoi ! (ſe dit-on) quoi ! C'eſt *Albouin* ! »
« de *Rôſe* il a voix & corſage :
« Aux grâces d'une fille, il joint
« D'un Héros le courage ! »

Surpris, mais nullement chagrin,
Le vieillard, qui, plus ne s'abuſe,
S'approchant du couple incertain,
A l'amour pardonne ſa ruſe.
Puis, ſerrant de ſes bras tremblans,
Le jeune guerrier & ſa fille,

Il dit : « j'embraſſe mes enfans;
« Et voila ma famille ! »

Le bon vieillard, hâtant ſon pas,
Droit au temple, tous deux les mène.
Albouin, d'aiſe ne ſe ſent pas;
Emma ſemble marcher ſans peine,
Lors, le peuple répète, en chœur :
» Au ſage *Conrard*, longue vie !
» Aux deux époux, joie & bonheur !
» Et gloire à la patrie !

NOTICE SUR CETTE ROMANCE.

L'an 1298, le Duc *Albert* d'*Autriche*, quelques mois avant que de devenir Empereur, vint aſſiéger *Zurich*, qui tenoit le parti de ſon rival *Adolphe de Naſſau*. Cette ville avoit en effet perdu dans divers combats, une grande partie de ſes défenſeurs, & ſeroit infailliblement tombée entre les mains d'*Albert*, ſans une ruſe dont on

s'aviſa. On ordonna à toutes les femmes de s'avancer, & on les conduiſit, en belle ordonnance, ſur un lieu élevé de la ville, d'où le camp ennemi pouvoit les voir.

Alors le Duc d'*Autriche*, perſuadé qu'il étoit entré un puiſſant ſecours aux habitans, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour continuer le ſiége, prit le parti de décamper, en toute diligence.

Cette anecdote, bien *hélvétique*, a donné l'idée d'une romance, qu'on s'eſt permis d'encadrer dans une intrigue, pour couper la monotonie d'une ſèche & ſtricte narration, qui n'auroit rien eu de poëtique.

» Ce n'eſt pas le ſeul trait de nos » annales (ajoute le ſenſible & ingé- » nieux auteur) qui faſſe honneur au » ſexe le plus foible : plus d'une fois, » pour acquérir, ou pour défendre la » liberté, il a ſecondé le plus fort. » Ainſi, femmes & filles, de l'*Hélvétie*,

» n'oubliez jamais qu'une de nos pre-
» mières cités doit ſon ſalut à ſes ci-
» toyennes ! Et penſez quelquefois, à
» l'exemple de vos ayeules, que vous
» avez une patrie ! »

P. B.

N. B. Voyez ce que nous avons dit pluſieurs fois dans cette collection, ſur les anciens Romans hiſtoriques & notamment au troiſième vol. page. 236.

LA ROYAUTÉ,

APOLOGUE ORIENTAL.

UN *Bramine* de *Parna*, ſortant un matin de ſa maiſon, & voyant à ſa porte un petit panier d'oſier, dans lequel étoit un enfant mâle, nouvellement né; touché de compaſſion l'emporta chez lui, l'éléva avec ſoin, & goûta le plaiſir de voir, quand cet enfant eut atteint l'âge viril, que ſes qualités perſonnelles le faiſoient aimer & reſpecter de tous les habitans de *Parna*. Telle fut enfin l'eſtime qu'ils avoient conçus pour lui, que ſur l'abdication de leur ſouverain, & le royaume étant électif, les *Parnanins* lui offrirent la couronne, qu'il accepta.

Un jour

Un jour qu'il siégoit dans son palais, qu'il écoutoit & rendoit justice à ses nouveaux sujets, il remarque un vieillard, dont les yeux humides de pleurs sembloient attachés sur lui avec une joie & une tendresse singulières.

Au même instant, un homme vêtu d'un costume bizarre, entra dans la salle; & le vieillard ne l'eût pas plutôt aperçu, que courant à lui avec fureur, & le saisissant à travers le corps, il le traîne jusqu'au pied du trône — » Sire ! » (s'écria-t-il,) en s'adressant au sou» verain, je vous demande justice con» tre ce vieil & malheureux Astrolo» gue ! Ce n'est qu'un instant avant son » arrivée, qu'au signe noir que vous » avez sur le front, j'ai reconnu en » vous mon fils !.. Oserai-je ajouter, » que j'ai été assez stupidement barba» re pour vous abandonner dès votre » enfance !.. Mais vous voyez l'infâ» me imposteur qui seul a causé mon

» crime !.. Ce scélérat, auquel j'avois,
» ainsi que bien d'autres, accordé ma
» confiance, s'avisa de consulter les
» astres, pour y voir, disoit-il, quel
» seroit le sort de mon fils nouveau
» né; & finit par me dire ce avant que
» ton fils ait atteint sa quarantième an-
» née, tu le verras le plus malheureux
» des habitans de ce royaume !.. Cette
» cruelle prédiction, que j'eus la foi-
» blesse de regarder comme un décret
» immuable du destin, me rendit tout-
» à-coup insensible à la voix de la na-
» ture : je crus même faire une action
» louable, en dédaignant de prendre
» soin d'une vie qui devoit être en
» butte à cet excès d'infortune ; & me
» déterminai, en conséquence, à vous
» exposer pendant la nuit à la porte
» d'un *Bramine*... C'est pourtant vous,
» Sire, qui êtes cet enfant que ce vil
» imposteur disoit être le plus infor-
» tuné des *Pananins* ! C'est vous enfin

» que je retrouve aujourd'hui mon Sou-
» verain & auſſi reſpecté que chéri !...
» C'eſt donc à vous, Sire, de punir
» un ſi coupable impoſteur ? Et pour
» rendre plus complette encore la grace
» que j'oſe attendre de vous, daignez,
» je vous en conjure, m'accorder le
» pardon d'un crime, dont la crainte
» de voir ſa prédiction accomplie,
» à pû ſeule me rendre coupable ? »

La confuſion de l'aſtrologue, l'excès d'émotion du vieillard, le chagrin & la joie dont il paroiſſoit à la fois pénétré, tout enfin concourant à confirmer la vérité de ſon récit ; le Roi ſe précipitant dans ſes bras : » partagez, ô mon père ! » s'écria-t-il, partagez avec les dieux, » & mon peuple, tout mon amour & » mon reſpect ? Mais... vous n'exigerez » pas que je puniſſe l'aſtrologue : car, » quelque inconſidérée que doive vous » paroître ſa prédiction, elle n'eſt pour- » tant, en effet, que trop vraiment ac-

» complie !.. Hélas, mon père ! Quel
» immense intervalle sépare la royauté
» du bonheur si cher à l'homme, &
» souvent si vainement recherché !
» Mon humble berceau m'a en vain
» éloigné du trône où vous me voyez
» aujourd'hui. Les plaisirs y sont aussi
» rapides & aussi courts que tumul-
» tueux ; les chagrins qu'un Roi se
» voit forcé de dévorer dans le silence,
» sont toujours renaissans ; & dans la
» foule qui s'empresse d'entourer le
» malheureux Monarque, il trouve
» mille adulateurs, & presque jamais
» un ami !.. Ceci pourtant, mon père,
» n'est qu'une foible esquisse de l'état
» déplorable auquel je me vois attа-
» ché : c'est peu d'avoir à sacrifier à
» mes devoirs, les plaisirs les plus in-
» nocens, de réprimer soigneusement
» mes passions ; il faut encore, au ris-
» que de me faire haïr, que je m'at-
» tache à réprimer celles d'un peuple

» entier ; mon bonheur enfin ſeroit un
» miracle, mais que probablement les
» dieux ne feront point en ma faveur. .
» Non, mes amis ! S'écria ce digne
» Souverain, en s'adreſſant à la mul-
» titude qui l'environnoit ; non, je ne
» puis eſpérer d'être ce qu'on appelle
» heureux, qu'au moment où je vous
» croirai digne de l'être : c'eſt-à-dire,
» auſſi vertueux que je le deſire.

TRAIT

DE VENGEANCE RÉFLÉCHIE.

ANECDOTE FRANÇOISE.

BALEINS, Gouverneur de *Léctoure*, pour le Roi de Navarre (depuis *Henry IV*,) étoit un homme brave, & très violent. Il étoit ami d'un des principaux Officiers de la garnison, qui, sous prétexte de mariage, ou autrement, avoit abusé d'une sœur qu'avoit *Baleins*, & après s'être retiré de *Léctoure*, s'étoit marié ailleurs.

Cette sœur en étant informée, vint aussitôt, toute échevelée & toute en larmes, trouver son frère, & lui fit part de son infortune... Sur quoi *Baleins* lui enjoignit de garder le silence, & de s'en

reposer sur lui. Il continue, en conséquence, de vivre encore quelque tems avec l'Officier aussi familièrement que par le passé, & sans lui laisser rien entrevoir de ce qu'il avoit appris.

Sûr alors de la sécurité dans laquelle se trouvoit le séducteur, il l'invite à dîner, avec quelques amis communs, dans le château, & leur fait la chère la plus magnifique.

Le dîner fini, & les convives retirés, *Baleins* tire l'Officier à part, appelle des soldats, lui fait mettre les fers aux pieds & aux mains, de là s'établit dans un fauteuil, en qualité de juge, & l'interroge sur le crime qui lui étoit imputé.

Le coupable, aussi surpris qu'épouvanté, bat la campagne, se coupe dans ses réponses, & ne demeurant d'accord sur aucun point, *Baleins* lui présente des témoins, & fait paroître à ses yeux la plaignante.

Terraſſé par ſa préſence, l'Officier n'ôſe plus nier qu'il n'eût été de ſes amis; mais uniquement en cédant aux avances qu'elle lui avoit faites, & ſans qu'il lui eût jamais fait aucunes promeſſes de l'épouſer.

Baleine, en continuant ſon perſonnage de juge, après avoir fait écrire par un Secrétaire tous les interrogatoires, les réparties de l'accuſé, ainſi que les dépoſitions des témoins, dûement affirmées, mit fin à la procédure, condamna le coupable à la mort, & quittant l'Office de juge pour celui de Bourreau, finit cette cruelle ſcène en le poignardant de ſang froid.

Delà, pour prévenir les mauvais bruits qui pourroient courir ſur cette affaire, & lui nuire auprès du Roi de Navarre, de qui il tenoit ſa commiſſion; il lui envoya lui-même le détail de ce qui avoit précédé cette cataſtrophe; en ajoutant que, bien que cruelle-

ment blessé dans son honneur, & en tirant la vengeance qui lui étoit due d'un affront si sensible, il ne s'étoit pourtant permis de rien faire à cet égard, que conformément aux régles de la justice : ce dont il envoyoit la preuve à *S. M.* dans les copies des pièces du procès dont il gardoit les originaux pour servir, au besoin, à sa justification. Il finissoit par demander sa grace à ce Prince, en offrant même de remettre le château à qui *S. M.* le trouveroit bon, assez content d'avoir sû se venger par ses propre mains, d'un affront dont son procédé seul pouvoit effacer la tache.

Le Roi de Navarre, au reçu de cette dépêche, effrayé de l'audace de *Baleins*, ainsi que de la témérité de cette action, craignant pourtant, s'il lui refusoit sa grace, que cet homme intrépide ne pût l'en faire repentir, sur tout dans les périlleuses conjonctures où il

ſe trouvoit alors, crut devoir la lui envoyer, & en chargea un Officier de confiance, pour prendre poſſeſſion du château.

Baleins, fidele à ſa promeſſe, ne fit aucune difficulté de le remettre au nouveau Gouverneur, & ſe retira, à quelques lieux de là, avec ſa famille, dans une habitation fortifiée à lui appartenant (car tout l'étoit alors dans ce pays) & y termina, tranquillement, ſa carrière.

FRAGMENT D'UNE LETTRE,

ATTRIBUÉE

AU FEU ROI DE PRUSSE.

.....CHAQUE nation occupe, tour-à-tour, la scène de ce bas monde. La *Russie*, la *Pologne*, le *Danemarck*, la *Suéde*, l'*Angleterre*, la *Hollande*, ont éprouvé, & éprouvent encore, ces convulsions passagères qui ébranlent les plus grands corps.

La France, l'Autriche, l'Espagne, sont dans un moment de gloire. La Turquie respire; * la Pologne s'accoutume à sa destinée chancellante; l'Italie attend; la Suisse se lasse de sa felicité,

* Cette lettre a été écrite, en 1780.

Veniſe s'enrichit, l'Amérique ſe forme, les Rois s'occupent de leurs affaires, les Miniſtres de leurs devoirs, les Prêtres de leur conſervation, les Troupes de leur métier, &c. &c.

On peut avoir de l'eſprit, du talent, des mœurs, de la vertu, de la raiſon, impunément : mais non de la gloire, des ſuccès, de la fortune, &, ſur tout de la faveur... Gagner une victoire, n'eſt rien; une terre c'eſt quelque choſe; beaucoup d'argent, c'eſt tout... Les Riches ont un très étonnant empire ſur l'eſpéce humaine, puiſque les Rois même finiſſent par craindre, ou reſpecter ceux qui ſe ſont enrichis !...

Les Moraliſtes travaillent à corriger les abus : mais eſt-il bien sûr que les hommes ſoient ſuceptibles d'une certaine perfection ? Ils ont tout épuré, les connoiſſances, les arts, la nature même : mais l'homme eſt toujours demeuré au même point !...

Remontons aux tems les plus reculés ; nous le trouverons vindicatif, faux, superstitieux. Homère a peint *Ulisse*, *Agamemnon*, *Calchas*, *Thersite* ; ne semble-t-il pas que la peinture existoit avant hier !... Hélas ! Les originaux sont encore vivans.

De cette immutabilité ne pourroit-on pas conclure, que l'homme n'est pas plus susceptible de changement au moral, qu'au physique ? Et qu'il ne peut pas plus acquérir une vertu, qu'un sixième sens ? Est-il bien sûr encore, qu'il y ait cette différence réelle entre nos vertus & nos défauts ? Qui se vantera de tracer la ligne entre l'orgueil & l'estime de soi-même ? La modestie & la timidité ? L'indulgence & la foiblesse ? L'entêtement & la fermeté ?..

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

UN bon vieux Religieux ayant été mandé, il y a environ quarante ans, pour disposer à la mort un voleur de grands chemins, fut enfermé avec le coupable dans une petite chapelle ; & tandis qu'il s'efforçoit à le porter au repentir de ses crimes, s'appercevant que cet homme ne l'écoutoit qu'avec beaucoup de distraction, l'en reprenoit avec tout le zèle qu'inspire en pareil cas une bonne âme. — Vous avez raison, mon Révérend Père, répondit le futur Patient !... Mais si vous consentez de me sauver la vie, soyez sûr que les remords dont vous me pénétrez, me la feront consacrer à racheter mes crimes par

la conduite la plus opposée à celle qui m'a rendu digne du supplice que je suis prêt à subir ! — Eh ! comment cela, mon ami ! (répondit le bon Religieux, qui commençoit à s'attendrir). — Vous voyez, mon Père, cette fenêtre, qui n'est pas assez élevée pour m'ôter l'espérance de me sauver sur le toît de la prison, pour peu que vous ayez assez de pitié de moi pour vous y prêter !.. Fort bien, mon fils !... Mais, encore un coup, comment puis-je contribuer à votre évasion, puisque cette même fenêtre est à plus de quinze pieds de hauteur ! — Vous n'avez autre chose à faire, qu'à me laisser mettre votre chaise sur l'autel ; qu'à monter dessus ; de là je grimperai sur vos épaules ; & me voila sauvé !

Le charitable confesseur, après s'être prêté à cette manœuvre, qui, selon ses vœux réussit, remit la chaise à sa place, prit son Breviaire, & attendit

patiemment qu'on vint ouvrir la chapelle.

Le Geolier arrivant enfin, accompagné du Bourreau, qui l'impatientoit, portoit envain les yeux de toutes parts — » qu'eſt donc devenu le criminel, s'écrierent-ils tous deux ? — » C'eſt un Ange, probablement, dit » le Religieux : car foi de Prêtre ! Je » l'ai vû partir, il y a déjà plus d'une » heure, par la fenêtre que vous » voyez. »

Le Bourreau, qui perdoit à ce compte, n'ayant rien de plus preſſé que d'aller avertir les juges d'un événement qu'il ne pouvoit concevoir ; ces Meſſieurs, arrivés à la chapelle, n'ayant pû tirer du confeſſeur d'autre réponſe que celle qu'il avoit déjà faite ; conſidérant, auſurplus, qu'il n'étoit point chargé de la garde du coupable, ne trouverent rien de mieux à faire, en prenant congé du bon Religieux, que de rire de l'aventure.

Suite de la même Anecdote.

Plusieurs années après, ce même Religieux, passant par les *Ardennes*, & se trouvant égaré vers le soir, un payſan qu'il rencontra, l'avertit que les chemins de ce canton étoient dangereux, surtout la nuit. De là, l'invita à le suivre, en lui offrant un gîte, où il pourroit se raffraichir, & passer la nuit, en toute sûreté. Sur quoi le bon homme ne voyant rien, en pareil cas, de mieux à faire, consentit, mais non pas sans crainte, à le suivre.

En entrant dans la ferme, le payſan dit à sa femme : » tue vite, mon amie, » les meilleurs poulets de la basse-cour, » pour régaler l'hôte que je t'amene ! » Tandis qu'on préparoit le souper, arrivent huit enfans, auxquels le payſan dit : » mes amis remerciez ce bon Re» ligieux ! Sans lui, ni vous ni moi,

LETTRE

DE MADAME GEOFFRIN

A M. DE VOLTAIRE.

A Varsovie, le.....*

A l'instant même où j'ai reçu votre lettre, Monsieur, je l'ai envoyée au Roi, avec le manuscrit qu'elle renferme. Sa majesté m'a fait l'honneur de m'écrire sur le champ, le billet que voici, en original. Comme c'est à vous, Monsieur que je le dois, je vous en fais l'hommage & le sacrifice.

* *On sait que cette Dame, qui, avoit rendu service à ce Prince étant alors à Paris, a fait le voyage de Pologne, pour lui aller rendre hommage, lorsqu'il en eut obtenu la couronne.*

Copie du Billet.

» J'ai cru voir dans la lettre que » *Voltaire* vous écrit, Madame, la » raiſon qui s'adreſſe à l'amitié en fa» veur de la juſtice. Quand je ferai une » ſtatue de l'amitié, je lui donnerai » vos traits. Cette divinité eſt mère » de la bienfaiſance : vous êtes la mienne » depuis longtems ; & votre fils ne » vous refuſeroit pas, quand même, » ce que *Voltaire* me demande ne l'ho» noreroit pas autant. »

Suite de la lettre de Madame Geofrin.

S. M. me fit dire que nous lirions enſemble votre manuſcrit ; & *S. M.* me l'a lu comme le Roi lit, c'eſt-à-dire, auſſi parfaitement que vous avez écrit, Monſieur : le Lecteur & l'Auteur m'ont fait paſſer une journée délicieuſe. *S. M.* a été bien touchée du ſort des malheu-

reux, pour qui vous vous intéreſſez, & m'a donné, de ſa poche deux cent ducats. Le Roi a ſoupiré, Monſieur, en liſant l'endroit de votre lettre, où vous paroiſſez regretter de n'avoir pû m'accompagner... Vous avez vû des Rois !.. Eh bien, l'ame, le cœur, l'eſprit, les agrémens de celui-ci, autoient été pour votre Philoſophie & votre humanité, un ſpectacle intéreſſant, touchant, agréable, & peut-être nouveau.. Je payerai bien cher le plaiſir de voir un Roi, qui étoit celui de mon cœur, avant d'être celui de la *Pologne !* La préſence réelle de ſes vertus, de ſa ſenſibilité, des charmes de ſa ſociété, & de ſa perſonne, remuent mon cœur bien plus vivement qu'en faiſoit le ſouvenir que j'en avois conſervé, quoiqu'il me fût toujours préſent & aſſez fort pour me faire entreprendre un ſi grand voyage. Cette dernière nourriture que je ſuis venu chercher pour mon ſentiment,

va se changer en amertume pour le reste de ma vie, quand il me faudra, en quittant ces lieux, prononcer le mot *jamais !*

Je serai de retour chez moi vers la fin d'Octobre. Vous aurez la bonté, Monsieur, de me faire savoir à qui je dois remettre l'aumône du Roi ; & j'y joindrai *le denier de la Veuve*... Car soyez bien persuadé que j'ai la même horreur que vous pour le fanatisme & ses effroyables effets. Votre humanité & votre zéle m'inspirent une aussi grande vénération, que la beauté de votre esprit, son étendue, l'immensité de vos connoissances, me causent d'admiration.

La réunion de ces sentimens me rend digne, Monsieur, de vous louer & de vous respecter.

S. M. a voulu garder la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Par ce sacrifice que je fais au Roi, &

par celui que je vous fais de son billet, vous devez connoître mon cœur... Vous voyez qu'il préfére ses amis à lui-même.

J'ai l'honneur, &c.

Fin du huitième Volume.

AUG 14 1920